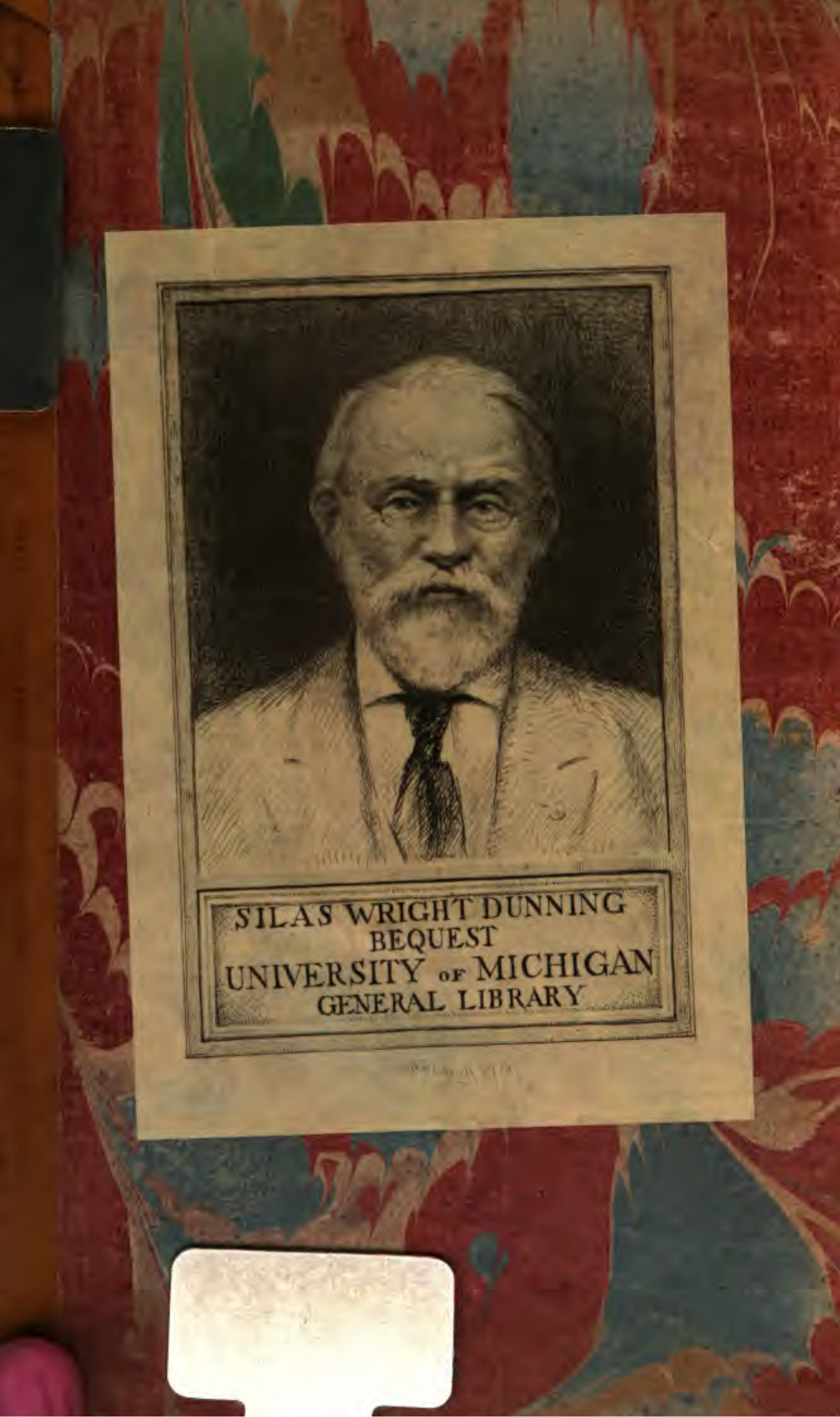
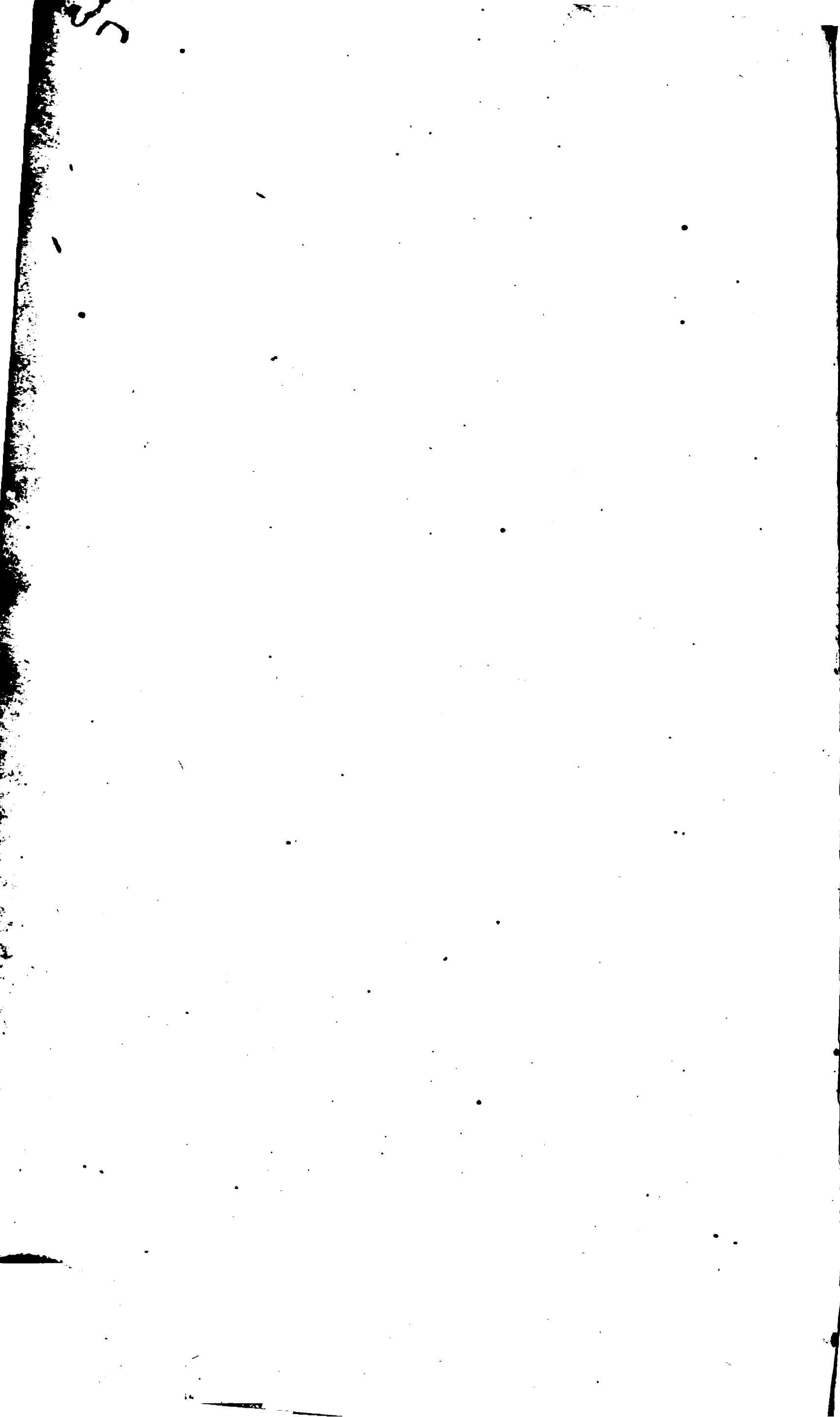

SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY



CHOIX LITTERAIRE.

Floriferis ut apes in saltibus omnia libant,
Omnia nos itidem depascimur aurea dicta,
Aurea, perpetuâ semper dignissima vitâ.
LUCR. Lib. 3.

TOME TROISIEME.



A GENEVE,
Chez *CLAUDE PHILIBERT.*

MDCCLV.

AVEC PERMISSION.





CHOIX LITTERAIRE.

ARTICLE PREMIER.

* REFLEXIONS SUR CETTE QUESTION, *L'Homme n'eſt-il qu'une machine?*



L'HOMME N'EST-IL QU'UNE MACHINE? Il n'y a pas long-tems que cette queſtion a été propoſée, & je regarde comme un bonheur qu'il ſe ſoit trouvé une cervelle in- quiette

* Cette piéce, digne de Mr. Rabener, ſi elle n'eſt pas de lui, a paru en Allemagne quelque tems aprés la publication d'un livre intitulé, *l'Homme machine.* Dans cet ouvrage l'auteur s'attachoit à prouver le matérialiſme; mais tout ce qu'il dit ne ſert qu'à démontrer qu'il y a une grande union entre le corps & l'ame, ce que perſonne n'a jamais nié.

quiette qui l'ait imaginée. Nôtre République (car c'eſt mon foible de me mettre au nombre des Philoſophes) reſſemble à ces Etats, qui ne peuvent ſe ſoutenir ſans diviſions & ſans troubles; elle n'eſt jamais plus floriſſante qu'en tems de guerre. Combien de noms fameux ſeroient reſtés enſevelis dans une nuit éternelle, ſi les écrits polémiques ne les avoient arrachés à l'oubli. Il eſt vrai que tous ceux qui attaquent un ennemi ne remportent pas la victoire; mais ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'on ignoreroit abſolument les noms de quantité d'Officiers, & de Généraux, ſi les gazettes n'annonçoient pas qu'ils ſont reſtés ſur la place en allant à l'aſſaut. Image fidelle de ce qui ſe paſſe parmi nous. Nous vivions dans une paix profonde; il n'y avoit plus que quelques légers combats dans le pays des *Monades*; ce n'étoit même que de petites eſcarmouches que l'on ne remarquoit preſque point, ou auxquelles on ne vouloit plus faire attention, parce qu'il n'y a rien dont on ne ſe dégoute à la fin. Là où pluſieurs ſe ſont acquis un grand nom, il ne reſte preſque plus de lauriers à cueillir. Nous ſommes donc fort heureux qu'un nouvel ennemi ait voulu entrer en

lice, & nous ait déclaré la guerre, en prétendant nous prouver que l'homme eſt une machine. L'on ſonne de tous côtés le tocſin, & de tous côtés on reprend les armes. A la vérité l'ennemi qui nous attaque n'eſt pas fort redoutable; auſſi nos véterans ne ſe ſont-ils point remués; mais c'eſt une occaſion favorable d'exercer les jeunes gens d'entre nous qui n'ont pas encore vû le feu. On a du moins à préſent un prétexte plauſible pour répéter les démonſtrations, qui prouvent que l'ame eſt ſpirituelle, que le mouvement ne ſauroit produire la penſée. Sans cette nouvelle diſpute, quel *eſt l'homme* qui eût voulu lire des écrits ſur cette matiére, & qui eût pû ſe faire une réputation en travaillant ſur ce ſujet? Quant à moi, je me réjouis auſſi de l'occaſion, que me fourniſſent ces heureuſes circonſtances, de me faire connoitre dans le monde. J'aurois pû, il eſt vrai, me montrer plus tôt; mais en gardant juſqu'ici une exacte neutralité, j'ai remarqué diverſes fautes qu'on a faites de part & d'autre dans cette guerre, & je crois que je rendrai ſervice aux deux partis en les leur faiſant appercevoir.

Je ne puis m'empêcher d'admirer la ſageſſe

de nos Chefs, qui se sont contentés d'être tranquilles spectateurs de ce différend ; leur longue expérience & leur bon sens me sont de sûrs garants qu'ils s'en tiendront uniquement à cela dans la suite. Ils feroient sans doute trop d'honneur à un ennemi si foible, s'ils se donnoient le moindre mouvement.

Il est des disputes qui ne durent quelque tems que parce que les adversaires ne s'entendent pas. Le meilleur moyen de ne pas se brouiller avec les uns ou les autres, c'est de convenir qu'ils ont tous raison dans un certain sens. Je me trouve très bien de cette sorte de Philosophie ; elle me paroit commode. Lorsque la démonstration, qui établissoit que l'homme est une machine, vit le jour, bien des gens craignoient que ce ne fût trahir les intérêts de la Religion, que de laisser passer ce principe sans le refuter solidement. On auroit pû, je pense, se tranquilliser là-dessus. Quelqu'un s'avance, & soutient, que l'homme est une machine ; cela peut être très véritable, s'il a voulu parler de lui-même. Qu'il y ait une machine de plus dans le monde, cela ne nuit point à l'espéce humaine, & ne cause aucun préjudice à la Religion. Se donneroit-on la peine

de

de refuter férieufement un cerveau dérangé, qui prétendroit que nous avons tous un pied de nez, & que le fien heurte continuellement contre tout ce qu'il rencontre ?

Je reconnois donc d'abord, que l'auteur de cette démonftration eft en effet une machine; il me le dit; pourquoi ne l'en croirois-je pas fur fa parole? Qu'un homme dont la conduite me paroit en gros affez peu fenfée, veuille me foutenir qu'il n'eft & qu'il ne fera jamais qu'un fot, je ne m'aviferai pas de le contredire. C'eft là le cas de la machine en queftion. N'a-t-elle pas donné des preuves claires & convaincantes qu'elle eft réellement ce qu'elle prétend être? Copier mot à mot ce que d'autres ont écrit, le faire paffer pour fien, & afin qu'il foit impoffible de douter du plagiat, le faire imprimer avec les mêmes fautes d'impreffion & avec les mêmes avertiffemens des libraires, n'eft-ce pas fe comporter en véritable machine? Qu'avoit-il befoin d'alléguer d'autres preuves? C'eft d'ailleurs pour ma tranquillité & pour mon repos, que je veux regarder comme une machine cet ennemi, qui paroit fi terrible: fi je ne m'en faifois pas cette idée, je ferois obligé de le mettre dans la claffe de ceux qui font

dans le délire; & comme ma patrie n'a point encore produit de *Swift*, qui ait fait des fondations pour ces infortunés, quelle inquiétude cela ne me donneroit-il pas? L'autre supposition me met donc plus à mon aise. Une machine n'est jamais qu'une machine. Je m'embarrasse d'autant moins des conséquences qui peuvent en résulter, que celle-ci ne me paroit pas pouvoir être d'aucun usage.

Mais je vai plus loin, & je crois que parmi ceux que l'on regarde généralement comme des hommes, il y en a beaucoup qui ne sont que des machines. En ceci je m'écarte du sentiment de ceux qui démontrent fort doctement, que l'homme n'est pas une machine. Le principe de ces gens-là est très raisonnable; il m'importe infiniment qu'il soit vrai, c'est pourquoi je le leur accorde, & l'admets moi-même jusqu'à un certain point; mais d'un autre côté, je vois tant de probabilités, que plusieurs hommes sont des machines, que toutes les démonstrations du monde ne sont pas capables de me faire perdre cette opinion. L'homme n'est pas naturellement machine; l'homme n'est pas destiné à le devenir; vérités incontestables! Elles ne paroissent pas d'abord s'accorder

corder avec ce que j'ai avancé ; elles ne forment pas pourtant contre mon ſyſtême des difficultés capables d'épouvanter un Philoſophe tel que moi. Ne ſuffit-il pas, après tout, que j'aye en ma faveur l'expérience ? L'homme n'eſt naturellement ni ſot, ni fripon ; il n'eſt pas non plus deſtiné à le devenir. Qui pourroit cependant compter tous les ſots, tous les fripons qu'il y a dans le monde ? Que les hommes, que je prens pour des machines, ayent eu autrefois une ame, qu'ils en ayent même encore quelquefois, c'eſt ce que je ne nierai point, pourvû que l'on m'accorde que, malgré cela, ce ſont des machines. Je connois des gens qui dans de certaines circonſtances ont été la probité même, & qui ſont à préſent de grands coquins. N'eſt-il pas arrivé ſouvent qu'un homme a paru pendant un tems avoir de la Religion, & qu'enſuite il eſt devenu un libertin, ou un Tartuffe, car je ne mets pas une grande différence entre ces deux ordres de perſonnes. Ces exemples éclairciſſent ma penſée. Certains hommes n'étoient pas jadis des machines ; ils ne le ſont pas naturellement ; leur deſtination n'étoit point de le devenir, & ils le ſont pourtant à

l'heure

l'heure qu'il eſt. C'eſt une vérité d'expérience, comme je vai le montrer.

Cet homme puiſſant, qui fait tant de bruit, à qui tant d'autres ſont obligés de faire la cour, qu'eſt-il, je vous prie ? Entrons, pour l'apprendre, dans ſon hôtel (car qui diroit ſa maiſon, s'exprimeroit d'une façon trop bourgeoiſe.) Je me place dans ſon appartement le plus retiré, où jamais aucun homme n'entra, excepté deux mortels privilégiés, ſon laquais & ſon tailleur. L'art & la vanité ſe réunirent pour embellir cette retraite. Il fait enfin jour chez Monſeigneur ; trois fois il fait le tour de ſa chambre ; un grand coquin de laquais ſe tient planté comme un piquet à l'une des extrémités. Le tailleur eſt-il venu ? En diſant cela, Monſeigneur s'étend dans ſon fauteuil ; mon habit eſt-il fait ? qu'on l'apporte. Le tailleur vient ; Monſeigneur ſe léve & ſe tient debout juſqu'à ce qu'il ſoit habillé. Il s'avance enſuite vers un miroir ; on lui voit branler la tête, il hauſſe les épaules, ſon viſage pâlit, ſon front ſe ride, ſes yeux étincellent ; le laquais épouvanté recule ; le tailleur frémit ; *Quelle façon d'habit ! Quelle taille ! Qu'on me l'ôte ſur le champ.* On le déshabille. Le tailleur ſort, en bé-

bénissant Dieu de ce que l'orage n'a pas été plus funeste. Plus malheureux que lui, le laquais, qui a tout sujet de craindre que ce nuage épais ne fonde sur sa tête, demande en tremblant, quel habit Son Excellence trouve à propos de mettre aujourd'hui: il ne reçoit aucune réponse; il apporte un habit au hazard; il n'est pas du gout de Monseigneur; il vient avec un autre; on lui fait signe qu'il n'a pas le bonheur d'agréer. Un troisiéme, un quatriéme ont le même sort. Après dix-neuf habits apportés & remportés, le vingtiéme obtient enfin un signe d'approbation. On habille sa Grandeur. Le miroir est consulté de nouveau; un air riant annonce de la satisfaction. Midi sonne; l'appartement s'ouvre. Que vois-je? deux longues hayes de statues sur son passage. Elles se baissent toutes en même tems, & c'est ce qui fait que quelques personnes les prennent pour des hommes. Monseigneur dit un mot à l'un, un mot à l'autre, & ses discours monosyllabes produisent nécessairement, toutes les fois qu'il les prononce, le mouvement d'une tête qui se courbe & celui d'un pied qui gratte la terre. Après avoir parcouru deux fois ces deux files, après s'être arrêté deux fois dans

deux

deux endroits différens, après avoir eu l'air tantôt ferein, tantôt gracieux, Monfeigneur fe retire; il eft rentré. Il fe repofe un moment. Le coureur vient l'avertir que le caroffe eft prêt. Il fort de nouveau; plus de ftatues, * elles ont difparu. Déja il a defcendu l'efcalier, il s'arrête. Deux coloffes finguliérement vétus faififfent fa Grandeur fous les aiffelles; il a déja un pied dans la voiture; l'autre le fuit de même fans aucun accident; le caroffe chemine; examinons ce qui fe paffera quand il fera arrêté. Les coloffes s'avancent; les mêmes mouvemens font répétés, avec cette différence cependant qu'aulieu qu'on avoit vu monter les pieds de fon Excellence, on les voit à préfent defcendre. Quelle longue & ennuyeufe defcription, direz-vous, elle endort. J'avouerai à mon lecteur qu'en la faifant j'ai été fur le point de m'endormir moi-même. Mais peut-on faire une defcription tant foit peu exacte d'une machine fans être long, & par conféquent ennuyeux? Je ne fuivrai donc plus celle-ci au fortir du caroffe; car fi nous nous endormons déja, que ne feroit-ce point fi j'allois

* Il y a dans l'original: *On les a ôtées.*

lois raconter tous les mouvemens de la journée? Il me ſuffit d'avoir confirmé mon opinion par cet exemple. Eſt-il néceſſaire d'avoir une ame pour des actions de cette nature? Il y a eu de tout tems des machines telles que celle que je viens de décrire.

J'avoue qu'une perſonne qui auroit véritablement une ame pourroit faire bien des choſes ſemblables à celles dont j'ai parlé: mais quand je vois un homme qui ne ſait faire que cela, quand je vois qu'un jour ne différe pour lui d'un autre jour, que parce qu'ayant eu hier des galons d'argent, il aura des galons d'or aujourdui; qu'aujourdui les habits amples lui plaiſent, tandis qu'il en vouloit hier qui fuſſent étroits; qu'il ne ſortira pas demain, s'il eſt ſorti aujourdui; & qu'on verra ſe proſterner devant lui d'autres ſtatues que celles qui lui ont rendu aujourdui leurs hommages; quelle idée dois-je me faire d'un tel homme? n'eſt-ce pas une machine? Les différences que nous avons obſervées ſont en aſſez grand nombre, j'en conviens; mais n'y a-t-il pas des machines extrémement compoſées, & dont les mouvemens ſont encore plus variés que ceux que nous venons de voir? Mon hypothèſe, il eſt

eſt vrai, a cet inconvénient, qu'elle change en théatres de marionnettes, en lanternes magiques, bien des hôtels, bien des palais; mais un Philoſophe ne doit pas s'embarraſſer des conſéquences; il décrit les choſes comme elles ſont, & non comme elles devroient être. Ce n'eſt pas ma faute ſi mon ſyſtême eſt confirmé par l'expérience.

Que penſera-t-on de la vie que méne dans ſes terres certain jeune homme, noble campagnard, que je ne veux pas nommer, mais qu'on reconnoitra ſans peine au portrait que je vais en faire? Il ſe léve avec l'aurore, à moins que la crapule extraordinaire du jour précédent ne le retienne dans le lit. Il met ſes bottes, & monte à cheval; ſa carabine eſt devant lui, il galope; ſes chiens viennent de lancer un liévre, il le pourſuit; il ne ſe fait point de peine de traverſer dans ſa courſe des champs enſemencés, & d'abimer des bleds, dont ſes vaſſaux doivent dans peu lui payer la dixme. On tue le liévre; il le prend & le met ſur ſon cheval; fier de ſon butin, il arpente au trot ſes poſſeſſions. De malheureux payſans, qui lui doivent des corvées, après un travail long & rude, qu'indique encore la ſueur qui les cou-

couvre, se sont mis à l'ombre pour se reposer un instant. Le sévère Gentilhomme les voit, & entre en fureur; il querelle, il tempête, il fait pleuvoir sur eux une grêle de coups de fouet; il jure, que ces canailles ne font rien du matin au soir; il menace de les faire pourrir dans un cachot; noble éloquence qu'il tient de son digne pére! Tristes infortunés, reprenez vos esprits; cet homme cruel s'est retiré. Il arrive enfin chez lui; on a servi, il se met à table. Le cuisinier n'a rien fait qui vaille; le potage est déteslable; la volaille n'a point de goût; le rôt n'est qu'un squelette brulé; remarquez cependant que ce Seigneur si dégouté, qui affirme tout cela par les sermens les plus énergiques, revient plusieurs fois au potage, ne laisse rien de la volaille, & mange copieusement du rôt; il n'oublie pas non plus de s'humecter; plusieurs bouteilles sont déja vuides, & il trouve encore qu'il ne peut pas boire aujourd'hui comme il faut. Pendant qu'il fait ce qu'il peut pour cela, le jour finit, la nuit vient; on est obligé de le porter sur son lit; il ronfle. Est-il nécessaire que nous voyions ce qu'il fera demain? Non sans doute: il fera demain ce qu'il a fait aujourd'hui. Voilà comment

ment ſont les machines ; pour elles tous les jours ſont les mêmes.

Tout le monde connoit l'uſurier *Cecile*. Il a atteint ſa cinquantiéme année. Perſonne ne ſe ſouvient de lui avoir vû faire une action louable. Jamais un pauvre ne le quitta avec un air ſatisfait. Dès ſon enfance, il a compté, il a calculé. Son pére lui demandoit, Qui de dix paye cinq, combien reſte-t-il? Reſte cinq, répondoit doctement le prématuré jeune homme. Cent écus & cent écus combien font-ils? Deux cens écus, diſoit-il. Depuis lors il s'eſt fait ſeul de ſemblables queſtions, & il s'eſt répondu à lui-même. Dès qu'il eſt levé, il ſe rend machinalement dans ſon comptoir, il ouvre ſes livres, calcule une colomne de chiffres, ſomme au bas, & ferme ſes livres. Il va à la bourſe. Là ſon viſage varie ſelon le cours du change. Il revient chez lui; il ouvre ſes coffres, il contemple ſon cher argent, il le compte; ſes coffres ſont pleins; cet aſpect a produit chez lui un mouvement qui ne reſſemble pas mal au rire. Cependant ſon fils arrive, digne enfant d'un tel pére! Il porte ſous ſon bras un gros cahier d'arithmétique. Cinq de dix, combien reſte-t-il? Cinq, répond la

petite

petite machine. Cent écus & cent écus? font deux cents écus; dit cet enfant chéri. Fort bien répondu, lui replique-t-on. Que font à vôtre avis le pére & le fils? Des machines.

Je me trouve quelquefois en compagnie avec une machine, dont les mouvemens sont très peu compliqués. S'habiller & se deshabiller, manger & rire, voilà ses occupations les plus ordinaires. Ce sont là les mouvemens visibles; il faut aussi qu'il y en ait d'invisibles; comme ceux, par exemple, qui servent à la digestion. Elle mange à certaines heures marquées. On ne se rappelle point que ce mouvement ait jamais manqué de se produire après un certain période. A l'égard du rire, il a manqué quelquefois dans le tems qu'on l'attendoit, mais quelquefois seulement. C'est d'ailleurs un homme insensible à tout ce qui cause de l'émotion à ceux qui ont une ame. Il a perdu une épouse aimable; tout l'effet que cela a produit chez lui, c'est que pendant quelques semaines il a un peu moins ri qu'à son ordinaire. La mort lui a aussi enlevé des enfans dignes de son amour; il n'a point été touché; il est vrai qu'ils n'étoient pas tels par sa faute. Peu de tems après, il a ri comme aupara-

vant, & a mis d'autres enfans au monde. Quelques Philosophes ont prétendu que la faculté de rire est un caractére distinctif de l'homme. Les animaux ne rient point, & c'est pour cela, que *Descartes* veut qu'ils ne soient que des machines. Pour moi, avec tout le respect que je dois à ces grands hommes, j'ose dire, qu'ils se sont trompés; l'homme en question m'en est un sûr garant; il rit perpétuellement, & souvent dans des occasions où il est impossible de deviner les raisons qu'il en a. Il rit lorsqu'on dit quelque chose de plaisant; il rit aussi lorsqu'il entend des choses indifférentes, ou même sérieuses; & dans ce dernier cas, ses éclats sont aussi grands que dans le premier. Il y a des gens qui le prennent pour un caractère moqueur, mais qui ne sait point se moquer à propos; je le crois fort innocent de ce qu'on lui impute; il a trop de corpulence pour être moqueur. Après avoir fait les observations les plus exactes & les plus suivies sur ce qui se passe chez lui, j'ai jugé que ce mouvement, ainsi que ceux du manger & du boire, étoit destiné à le rendre aussi large que long; ma conjecture est confirmée par le sentiment des Médecins, qui assurent que le rire est fort bon pour la digestion.

Damis paſſe pour un homme aimable en compagnie. Cette qualité eſt un indice ſi certain que l'on a une ame, que ce ſeroit commettre la plus grande injuſtice, que de refuſer de lui en accorder une, s'il étoit réellement vrai qu'il fût aimable. Il y a long-tems que je ſouhaite de connoitre un homme qui puiſſe mériter ce nom; c'eſt ce qui m'a engagé à examiner de près celui-ci: ſes habits ſont du dernier goût; il eſt coiffé au mieux; il fait de profondes revérences, ſur-tout aux Dames; il fredonne, il danſe, il badine avec grace de ſa canne; il tourne autour d'un cercle de propos que l'on nomme agréables; il dit de certaines douceurs aux femmes; mais remarquez bien qu'il dit les mêmes à toutes celles qui ne ſont point ſurannées; le nombre en eſt d'ailleurs ſi petit, qu'on pourroit aiſément les faire retenir à un perroquet. Voilà tout ce qui lui donne la réputation d'homme aimable. Mais doit-on regarder comme tels ceux qui ont beſoin du miniſtére de leur tailleur & de leur perruquier pour le devenir? Le caprice de la mode pourroit-il faire perdre un avantage ſi précieux? Que *Damis* entre dans une aſſemblée avec un habit de la vieille cour, qu'un

coup de vent dérange ſa friſure, qu'il lui ſoit défendu de faire uſage dans ſes diſcours des lieux communs de tous les petits-maitres ; adieu l'homme aimable ! Pour moi je dis en le voyant ; Voilà une machine aſſez gentille.

Pourquoi ne puis-je plus me perſuader, charmante *Selinde*, que vous avez une ame plus belle encore que vôtre corps ? Je n'ai jamais été plus en colére contre ma raiſon, que lorſqu'elle m'a détrompé ſur ce point. L'erreur étoit ſi douce, que je conſentirois volontiers à me faire illuſion de nouveau, ſi vous pouviez me donner la plus légère probabilité ſur ce ſujet. De beaux yeux noirs pleins de feu, un air riant & affable, une bouche vermeille, une taille raviſſante ! Y a-t-il au monde un Philoſophe aſſez Pyrrhonien, pour ne pas croire à la première vuë, qu'une ame raiſonnable habite & gouverne un édifice ſi ſuperbement conſtruit & ſi élégamment décoré ? Je n'ai jamais cherché chez vous un ſavoir profond, des connoiſſances étendues & ſublimes. Je n'ai jamais ſouhaité de vous entendre diſcourir ſur le vuide, ſur les êtres, ſur les monades ; peut-être aurois-je trouvé mauvais que vous en fiſſiez le ſujet de vos converſations ; mais je déſirerois

au

au moins de vous entendre parler une fois d'autre chose que de modes, de rubans, d'habits, de parties, & de mille petits riens de cette nature. Vous n'êtes pas obligée d'entendre les ouvrages de *Descartes*, ni ceux de *Wolff*; je vous permettrois même d'ignorer jusqu'aux noms de ces grands hommes; mais vous devriez au moins connoitre & avoir lû * *Gellert*, *Haguedorn*, *Haller*, que les belles, selon moi, devroient étudier avec autant de soin, que les érudits se piquent de posséder les écrits des grands Philosophes. Je vous dispenserois même encore de cela, & je serois satisfait, si je ne vous voyois pas rire pour de plattes & de grossiéres équivoques; tandis que vous paroissez indifférente & sérieuse à des saillies sensées & spirituelles. Il n'est pas nécessaire que vous fassiez parler de vous dans l'histoire par des actions d'éclat, & j'aurois pour vous le même respect, & la même considération, que pour les héros les plus illustres, si je pouvois conclure de vos actions & de vos discours, que vous ferez un jour le bonheur d'un époux; que, mére tendre, vous saurez élever sagement des enfans chéris. Ce seroit là une preuve sans re-

* Fameux Poëtes Allemands.

replique que vous avez une ame. Mais souffrez que je vous demande, quelles sont vos occupations? Dois-je croire que vous avez une ame, parce que dès que vous sortez du lit, vous vous mettez à vôtre toilette, que vous y passez plusieurs heures seulement à arranger l'édifice de vos cheveux, que vous déliberez fort long-tems sur le ruban que vous choisirez, que vous étudiez devant le miroir l'air, les coups d'œil, les mines qui vous aideront à faire vos conquêtes; que dans les compagnies vous êtes toute occupée de la parure de ceux qui la composent, que vous promenez un œil attentif & curieux sur la robe de celle-ci, sur la mouche de celle-là, sur la coiffure, sur les galons de tel ou tel cavalier? Sont-ce là les preuves que j'ai, que vous avez une ame? J'éprouve, en vous regardant, les sentimens de Pygmalion pour cette statue admirable qu'il avoit faite lui-même. Je vous admire, & je m'écrie; Ah! si cette belle machine avoit une ame!

On juge bien qu'il ne me seroit pas difficile d'augmenter considérablement la liste de ces machines humaines. Dans tous les états, dans toutes les conditions, chez les gens de tout âge, & dans tous les tems, on en trouve un

grand

grand nombre. Quelques-unes n'ont que peu de mouvemens, & des mouvemens fort simples; d'autres en ont plusieurs; d'autres enfin en ont de très merveilleux & de très composés, ce qui dépend du nombre & de la délicatesse, plus ou moins grande, des ressorts qui les font mouvoir. On fait à certaines personnes plus d'honneur qu'elles ne méritent, en leur attribuant un caractère incompréhensible. On leur voit faire des actions, qu'il est impossible d'expliquer, parce qu'elles sont contraires à toutes les régles universellement adoptées; on y cherche donc du mystére; on veut pénétrer dans les motifs cachés qui les ont occasionnées; mais plus on se donne de peine pour les apercevoir, plus on s'enfonce dans d'épaisses ténèbres. Ne se pourroit-il pas que plusieurs de ces hommes indéchiffrables ne fussent que des machines, & qu'il ne nous parût impossible de rendre raison de leurs démarches, que parce qu'ils n'ont point d'ame qui puisse se proposer un but & des vûës raisonnables? La multiplicité des mouvemens ne seroit pas une objection bien forte contre cette supposition. Quel nombre prodigieux de mouvemens dans une montre! & quelle différence n'y a-

t-il pas encore entre une montre ſimple & une montre à répétition ? Un ignorant ne les prendroit certainement pas pour des machines de la même eſpéce. J'ai déja dit que je ne nie point que ces machines ayent été autrefois animées, & qu'elles le ſoient même encore de tems en tems ; mais comme j'aurois trop de peine à expliquer toutes leurs actions, en les ſuppoſant telles actuellement, pour ma commodité, pour mon repos, j'en fais des machines ; dès-lors je ſuis diſpenſé de faire des recherches pénibles ſur ce qui ſe remarque en elles, car on ne ſe pique pas de connoitre la conſtruction intérieure de toutes les machines du monde.

Il eſt des machines de différens genres, comme il eſt des marionnettes de diverſes ſortes. Ces derniéres ſont grandes ou petites, bien ou mal habillées. On en voit qui repréſentent des grands Seigneurs, des hommes à plumet, de ſimples bourgeois. Il y en a qui ſont deſtinées à parler peu, d'autres à parler beaucoup. On dit que les maſques dont ſe ſervoient les Romains dans leurs tragédies & comédies, dépeignoient toûjours exactement les paſſions dans leſquelles les acteurs devoient entrer. On avoit

des

des maſques pour la colère, pour l'amour, pour la joie, pour la triſteſſe. Le viſage des comédiens étoit ſouvent bien différent des maſques qu'ils portoient. Il y a parmi les hommes un grand nombre de ces maſques, de ces marionnettes. Le viſage recueilli de cette dévote, par exemple, n'eſt-il pas une véritable marionnette ? N'en eſt-ce pas une auſſi que la phyſionomie gracieuſe de ce paraſite ? Il y a vingt ans que cette dévote avoit un air jovial; d'où vient le changement qu'on remarque aujourdui chez elle ? c'eſt qu'il y a vingt ans que la machine étoit encore neuve; elle *eſt vieille* & uſée aujourdui; ſa tête étoit droite autrefois; ſes yeux n'étoient ni enfoncés, ni éteints; ſon front n'avoit pas encore pris ces plis que l'on nomme rides. La machine n'a plus à préſent toutes ſes forces; les cordes qui la font mouvoir ont perdu une partie de leur reſſort, & par conſéquent de leur mouvement. Voila pourquoi on voit cette tête panchée & ces yeux relégués au fond de cet antre. Ils avoient autrefois le pouvoir de ſe tourner à droite, à gauche, en tout ſens; au lieu qu'à cette heure, incapables de tout autre mouvement que de celui qui les éléve, ils ſont con-

ſtam-

ſtamment attachés au Ciel. C'eſt peut-être pour la même raiſon, que les mains de cette automate tombent l'une dans l'autre, & ſe ployent; peut-être auſſi une main ſoutient-elle l'autre, qui, à force de ſe mouvoir pour être vuë, s'eſt entiérement affoiblie. Il me paroit au moins que mes conjectures ſont plus charitables que celles qu'il faudroit faire en lui attribuant une ame; il faudroit ſe joindre aux malicieux qui publient qu'elle ne dit des douceurs au Ciel, que pour ſe dédommager de ce qu'on ne lui en dit plus ſur la terre. Si ce n'eſt qu'une marionnette, on ne peut lui imputer ſes mouvemens. A l'égard de l'air flatteur & doucereux du *Gnaton* dont j'ai parlé, qui ne voit que c'eſt un effet de quelque roüage intérieur? Plus il eſt à portée de ſentir le fumet d'un bon ragoût, plus cet air ſe manifeſte & ſe perfectionne, plus les fades louanges ſortent en abondance de ſa bouche. Qu'on faſſe jeuner cette machine; je ſuis ſûr qu'elle deviendra muëtte, qu'elle aura l'air morne, le viſage abbatu.

☞ Les plus grandes révolutions, les cataſtrophes les plus ſurprenantes, ne viennent ſouvent que des mouvemens de quelques-unes de ces machines. Le bonheur des Etats en dépend, auſſi-bien

bien que celui des particuliers. Combien de perſonnes ont perdu injuſtement leur procès, parce qu'elles hâtoient certains mouvemens dans ces Automates qu'on appelloit leurs Juges? Si quelqu'un n'entend pas cette expreſſion philoſophique, j'avertis que cela ſignifie que ces perſonnes-là ont obligé leurs juges à ſe lever plus matin que la débauche du jour précédent ne le leur permettoit naturellement. Combien de Miniſtres ambitieux & vindicatifs, en employant une maîtreſſe ou un Confeſſeur, ont operé dans ces machines, qu'ils avoient dépouillées de toute autorité, des mouvemens ſi violens, que tout un Empire en étoit bouleverſé, que des contrées fertiles étoient ravagées par des guerres ſanglantes! Quel jour mon principe ne répandroit-il pas ſur l'Hiſtoire, ſi l'on vouloit s'en ſervir pour expliquer quantité de faits, dont tant d'écrivains ont cherché juſqu'ici la clef ſans aucun ſuccès? La plupart ne ſeroient plus des énigmes politiques. Il eſt conſtant, par exemple, que pluſieurs Monarchies anciennes n'ont été détruites, que parce que les Souverains n'étoient que des machines, qui n'avoient d'autres mouvemens que ceux de manger, de boire, de filer, & tels autres pro-

propres à un Serrail. *Sardanapale*, *Héliogabale*, *Augustule* &c., étoient des automates de cette sorte.

D'où viennent dans la République des Lettres ces vives disputes, ces combats, ces animosités, ces torrens d'injures? souvent du mouvement unique d'une seule machine, qui écrit un A pour un B. Celle-ci en fait mouvoir une seconde; les sarcasmes les plus mordans sortent de sa plume, sont tracés sur le papier, & remplissent les boutiques des libraires; par là d'autres mouvemens sont encore produits dans d'autres machines. On les voit s'élever les unes contre les autres; & il résulte de là des effets si singuliers, si plaisans, que les gens de bon sens ne peuvent s'empêcher d'en rire. Il n'y a point de mouvemens qui durent davantage que ceux des machines savantes; ils ne périssent point avec elles, mais se communiquant des unes aux autres, ils se conservent souvent pendant plusieurs siécles. Ce sont les automates les plus incompréhensibles; car il paroit d'abord absurde de penser que des savans n'ayent pas une ame. Je répondrai tout-à-l'heure à cette difficulté.

On sera peut-être curieux de savoir, comment

ment il arrive que des hommes, qui viennent au monde avec une ame raiſonnable, ſoient enſuite métamorphoſés en machines. J'ai cherché les raiſons de ce changement; je n'en indiquerai que quelques-unes, qu'une longue expérience m'a fait découvrir; *l'éducation*, *l'exemple*, *la mode*, *le tempéramment* & *l'habitude* me paroiſſent les principales. Qu'il me ſeroit aiſé d'être prolixe, ſi je voulois alléguer les exemples néceſſaires pour éclaircir chacune de ces cauſes! Je me contenterai de faire là-deſſus quelques courtes remarques, & j'attendrai d'en donner une démonſtration complette, lorſque j'aurai trouvé des adverſaires.

J'ai mis l'*éducation* à la tête des raiſons qui font que bien des hommes deviennent des machines. J'en ai par devers moi mille exemples funeſtes. Hier encore, je me trouvai chez un homme qui s'étudie à faire de ſes enfans des automates. En préſence du pére, ils ſe gardent bien de parler; ils font de profondes reverences; & s'ils ouvrent quelquefois la bouche, c'eſt pour faire entendre certaines formules de complimens, auſſi plats que reſpectueux, dont on a chargé leur mémoire; & leurs yeux craintifs ſe tournent auſſi-tôt vers le redoutable

ble Auteur de leurs jours. Ne faut-il pas néceſſairement qu'un ſi dur eſclavage étouffe, anéantiſſe l'eſprit qu'ils avoient reçû de la nature? Je vis l'ame de ces enfans lutter avec vigueur contre la matiére. Le pére nous quitta un moment; je m'approchai d'eux, & leur faiſant quelques careſſes, je m'aperçus que leurs ames reprenoient l'empire ſur leurs corps; échapées de la triſte priſon où la préſence du pére les tenoit renfermées, elles ſe hâtoient de jouïr de cette douce liberté. Ils ſavoient répondre à mes queſtions, ils parloient comme des êtres raiſonnables, en un mot ils n'étoient plus les mêmes. On entend revenir le pére; ſoudain les ames s'éclipſent; j'en eus les preuves les plus certaines, car cet air de liberté, de ſatisfaction & de confiance diſparut ſur le champ, pour faire place à la contrainte & à une ridicule gravité; bref, les machines reparurent. Je riois en moi-même, & j'étois indigné tout-à-la-fois contre un homme qui n'avoit jamais ſçu que ſes enfans euſſent une ame. S'il les ſurprend un jour parlant & agiſſant raiſonnablement, il aura aſſurément de la peine à les reconnoître.

Quantité de gens ſe livrent ſans réſerve à leur

leur *tempéramment*, & laiſſent appeſantir leur ame par un profond ſommeil. C'eſt encore un moyen infaillible de devenir machine. Qu'eſt-ce en effet que le *tempéramment*? Une certaine conſtitution du corps, un certain mélange des humeurs, des ſucs nerveux, d'où réſultent des mouvemens purement machinaux. Comme l'eſprit n'y a aucune part, ces gens là ne doivent pas être regardés comme des hommes doués de la faculté de penſer. Soulager un miſérable, c'eſt une action digne de louange, qui ſemble ſuppoſer une ame pour pouvoir être produite. Quand il s'agit d'une action réellement généreuſe, la choſe eſt ſans conteſte; mais elle peut n'être telle qu'en apparence, elle peut n'être qu'un effet néceſſaire des loix de la méchanique. Une grande délicateſſe, une ſenſibilité extrême dans les muſcles & les tendons, produira toûjours, à l'aſpect d'un mendiant, ce mouvement de la main à la poche, que l'on appelle l'aumone. J'avoue qu'en expliquant les choſes de cette maniére, bien des vertus ne ſeront qu'un pur méchaniſme; mais ce n'eſt pas à moi qu'il faut s'en prendre, ſi tout ce qui paroit vertueux ne l'eſt pas toûjours dans la réalité.

Quand

Quand on s'accoutume à certaines actions, à une certaine façon de penser, on risque de devenir une machine par la force de l'*habitude*; c'est ce qui arrive entr'autres aux savans, aux gens de lettres. Quelle idée faut-il se faire d'un Philosophe qui ne pense, qui ne parle que par syllogismes? *Criton*, qui a démontré tant de vérités évidentes & communément reçues, est connu de tout le monde; ôtez-le de son cercle & de son triangle, dans lesquels il s'est enfermé; exigez de lui qu'en traitant une matiére il s'écarte de sa méthode ordinaire; dans quel embarras vous le jettez! il ne peut avancer une seule proposition qui ait du sens; quand même vous lui parleriez de choses rélatives à sa profession & à ses connoissances, vous ne verrez pas chez lui les moindres traces d'intelligence & de raison. Vous en trouverez encore moins, si vous le sortez de ses cahiers, ou de ses livres favoris. Dans son cabinet, à la vérité, quand il est enfoncé dans la science à laquelle il s'est voué, qui selon lui est la seule véritable, il pense fort sensément, il donne les indices les plus frapans d'une ame spirituelle; car seroit-il possible, s'il n'étoit pas un être pensant, qu'il définit, qu'il distinguat, qu'il tirat des

con-

conséquences, qu'il démontra rigoureusement ? Vous porteriez aussi le même jugement, si vous l'entendiez disserter fort doctement & fort longuement dans les compagnies, où on le laisse parler tout seul ; il vous récitera, sans se tromper ; & sans aucune interruption, tous les noms des sciences qui se terminent en *ique* & en *ie* ; il ne manquera pas le plus petit chainon à cette chaine immense ; mais par cela même qu'il ne paroit avoir une ame que dans ces deux occasions, je crois devoir revoquer en doute l'éxistence de celle qu'on lui prête. L'ame d'un Philosophe doit se montrer en tout tems, & savoir réfléchir & communiquer aux autres ses réflexions, dans toutes sortes de circonstances. Ce que je viens de dire de bien des Philosophes, je pourrois le prouver aussi de nombre d'artisans, de divers érudits ; mais la chose parle assez d'elle-même.

Il me seroit facile de faire plusieurs autres observations sur cette matiére. Je suis Philosophe ; je l'ai dit, on peut m'en croire. Je n'aurois donc pas beaucoup de peine à composer un volume entier sur ce sujet ; car il est rare qu'un Philosophe en donne moins au public ; que le lecteur me sache gré de ma politesse, je ne lui présente que quelques feuilles. J'ai

voulu mettre les ſavans ſur les voies; ils pourront faire des recherches plus approfondies. Mon ſyſtême eſt hardi, mais il n'eſt nullement dangereux. Il fait à la vérité des automates de pluſieurs milliers de perſonnes à qui on ne s'eſt jamais aviſé de conteſter une ame, mais quel mal peut-il en réſulter? Des hommes doués d'une ame raiſonnable pourront gouverner ces machines & les diriger ſelon leur fantaiſie, ou ſe précautionner contre leurs mouvemens, s'ils ont lieu de les craindre. A l'égard des machines elles-mêmes, ce que je publie ici ne les touchera point, à moins qu'elles ne ſoient originairement deſtinées à recevoir quelque impreſſion par mon écrit. Je doute pourtant que cela arrive; car quoique mon premier but ait été d'eſſayer s'il étoit poſſible de changer de nouveau en hommes quelques-unes de ces machines, je ne dois me flatter d'aucun ſuccès, parce qu'il eſt bien plus aiſé de perdre ſa premiére dignité que de la recouvrer après l'avoir perdue. Quoi qu'il en ſoit, j'aurai toûjours la ſatisfaction d'être le premier qui ait fait voir, que dans la diſpute ſur l'*homme machine*, les fous, auſſi-bien que les ſages, ont eu raiſon.

AR-

ARTICLE SECOND.

PREMIER

DISCOURS

SUR CETTE QUESTION;

L'Esprit philosophique est-il plus utile que nuisible aux Belles-Lettres? *

LE Génie des Belles-Lettres, quoiqu'essentiellement raisonnable, ne paroît attaché qu'à peindre & à émouvoir; c'est l'accord heureux de l'esprit & du cœur, c'est la raison que l'imagination embellit, & que le sentiment vivifie. Habile & promt à saisir les rapports des vérités avec les images, il donne du corps aux pensées, & de l'ame à tous les

 êtres;

* Ce premier Discours est de Mr. *Valet de Reganhac*; il a remporté le prix par le jugement de l'Académie des Jeux Floraux. L'Auteur prétend que l'esprit philosophique est plus nuisible qu'utile aux Belles-Lettres. L'Auteur du second soutient le contraire; on en fera avec plaisir la comparaison; & je pense, qu'on trouvera dans le premier plus d'esprit, & dans le second plus de solidité & de vérité.

êtres ; il ne présente la morale qu'en action ; il excite les passions pour les régler ; il agit à la fois sur tout l'homme, & ne veut l'instruire que par le plaisir.

L'Esprit philosophique, au contraire, toujours occupé de vûës profondes & systématiques, ne s'attache qu'à raisonner ; il définit, il analise sans-cesse : Esclave de la précision & de la méthode, il tient lui-même dans l'esclavage l'imagination & le sentiment ; il ne parle qu'à l'intelligence, & ne veut plaire que par l'instruction.

Qu'attendre donc de ce caractère d'Esprit transporté de la Philosophie dans les Belles-Lettres ? Eclairé par la méditation, & guidé par la théorie des arts, il pourra dessiner avec correction ; mais créera-t-il des tableaux vivans ? démentira-t-il sa destination ? changera-t-il en feux toutes ses glaces ?

L'enthousiasme est inséparable du génie créateur ; c'est dans l'ame des grands écrivains en tous les genres une passion singuliére, qui prend la forme de toutes les passions, & qui elle-même n'a point de forme essentielle. L'enthousiasme seul, au défaut des passions qu'il imite, peut les exciter dans les ames ; lui seul

invente

invente ſans effort, & ſe traçant des routes nouvelles, perfectionne les genres qu'il traite; lui ſeul peint immédiatement, & avec des touches hardies, les traits choiſis, le coloris embelli, le parfait idéal de la nature.

L'Eſprit philoſophique, ce préſervatif impuiſſant contre les paſſions ordinaires des hommes, ceſſeroit d'être lui-même, s'il ſe paſſionnoit par enthouſiaſme: Il eſt donc réduit à copier d'après le Génie; mais au lieu que le Génie eſt agité par ce qu'il ſent, l'Eſprit philoſophique s'agite en vain pour ſentir, & n'a que l'ombre vaine du ſentiment; au lieu de la lumiére vive de la Nature, il n'a que la lueur foible des obſervations & des régles; comme il n'invente que par étude, il n'exécute qu'avec réfléxion. Ainſi, tandis que par une heureuſe chaleur le vrai Génie, fertiliſant les ſujets même les plus ſtériles, fait éclore de leur ſein les penſées, les ſentimens & les expreſſions qui leur conviennent; l'Eſprit philoſophique emprunte dans les topiques les matériaux de ſes ouvrages, & il ne ſaiſit point ces tons diſtinctifs & inaliénables qui caractériſent chaque eſpéce; au lieu de préſenter les vérités dans les images, il les met les unes à côté des autres.

Les vérités ſont nuës, & les images ſont oiſives. A la place de ce Beau naturel, qui ſeul peut faire le ſublime, il ſubſtituë la ſymmétrie & le brillant. En un mot, l'Eſprit philoſophique, qui, par ſa froideur & par ſa ſéchereſſe naturelle eſt incompatible avec les talens littéraires, touche preſque à l'Eſprit ſuperficiel, lors qu'il veut rivaliſer avec eux.

Pour être convaincu qu'il eſt plus nuiſible qu'utile dans toutes les parties des Belles-Lettres, il ſuffit de les parcourir.

Cet eſclave d'un Philoſophe, qui fut plus Philoſophe que ſon maître, & qui vécut libre à la cour des Rois, *Eſope*, ce ſage de Phrygie, fut le père de l'apologue; mais prudemment retenu dans les bornes de ſon caractére, il ne donna à cette eſpéce de poëſie que l'agrément de la fiction : l'Affranchi d'Auguſte y joignit l'élégance & la politeſſe du langage: Il étoit réſervé à un enfant, (*a*) parmi nous, d'y ajoûter encore, avec le ton ingénu du ſentiment, le riant & le gracieux des images. Un Philoſophe (*b*) moins prudent qu'Eſope aſpire à la gloire de cet enfant, & à des qua-

lités

(*a*) La Fontaine.

(*b*) Mr. de la Mothe.

lités si précieuses il substituë l'afféterie, le rafinement, la subtilité.

Une femme (*c*) fait des Idylles & des Egglogues; elle peint la Nature avec autant de vérité que *Théocrite*; elle l'embellit avec la sobrieté de *Virgile*; la séduction est répanduë dans ses païsages; l'intérêt le plus doux anime ses imitations de la vie champêtre. Un autre Philosophe, (*d*) & quel Philosophe? un aigle dans les sciences, le plus ingénieux des écrivains François, prend les pinceaux de cette femme, dont tout l'esprit étoit dans le cœur; le *maniéré*, le précieux, le gagnent sans cesse: Ah! dit le Lecteur abusé, c'est en vain que j'ai cru détourner les yeux de l'imposture de la Ville & de la Cour; j'en retrouve les mœurs dans les campagnes & dans les hameaux.

Le Génie de l'Ode & l'Esprit philosophique forment le contraste le plus frappant; quelle convenance entre la lenteur & l'impétuosité, entre la méthode & les écarts, entre la simplicité & la magnificence, entre le flegme & les fureurs! La raison régne sans doute dans les chansons immortelles du Cygne Thébain;

(*c*) Mme. Des Houlieres.
(*d*) Mr. De Fontenelle.

bain ; mais plus mystérieuse, plus forte & plus féconde que dans celles de ses plus audacieux rivaux, elle y est, si j'ose m'exprimer ainsi, semblable à la Divinité, qui, du sein d'une obscurité respectable soulève les flots, déchaîne les vents, & produit d'utiles orages.

La Poësie Didactique, les Epîtres, les Satyres, ne sont qu'une prose mesurée ; ce sont les poësies de la raison : Que la raison s'y montre donc sans cesse ; mais qu'elle y soit comme un arbre aussi précieux que fertile. L'Esprit philosophique est le souffle glacé du Nord, dont il faut préserver ses fleurs & ses fruits.

Je me suis hâté d'en venir à la Poësie Epique & au Drame, les plus glorieuses productions des talens poëtiques. Pour ordonner sçavamment la fable de ces grands poëmes, pour en fixer la durée & l'étenduë, pour y poser habilement le sujet, former le nœud, régler les mœurs, lier les épisodes, jetter à propos les semences du dénouëment, & le tirer enfin du sein même de l'action lorsque l'intérêt est monté à son comble, il faut sans doute des combinaisons, de la justesse d'esprit & des vuës… ….. Mais quoi ? sans le secours de l'Esprit philosophique, le Génie ne pourra-t-il faire usage

ſage de ſa pénétration rapide ? lui ſera-t-il même interdit de raiſonner à propos, parce qu'il ne ſe réduit pas à raiſonner ſans ceſſe ? L'Eſprit philoſophique peut tracer des plans réguliers dans toutes les parties des Belles-Lettres; mais il échouë néceſſairement dans l'exécution, qui prouve ſurtout le talent: *Corneille* dans *le Cid*, l'Abbé *d'Aubignac* dans *Zénobie*, *Camoëns* dans la *Luziade*, & *Chapelain* dans la *Pucelle*, crient au Monde Litteraire, que d'elle ſeule dépend le ſuccès.

Par quels charmes ſecrets, à la ſimple lecture des poëmes d'*Homére* & de *Sophocle*, des mouvemens de colére, de vengeance & d'ambition ſe ſuccédent-ils dans mon ame, & pourquoi y font-ils place aux impreſſions divines de la bonté, de la clémence, de la générosité ? Les paſſions & les vertus ſont-elles vivantes dans ces Ouvrages immortels ?

Je reconnois la miſantropie, l'orgueil, l'étourderie, la duplicité; oui, ce ſont-là les difformités de mœurs & de conduite que l'on remarque dans les hommes, & qu'Ariſtote propoſe comme les vrais ſujets du comique; oui, c'eſt la Nature elle-même qui vit dans les piéces de *Plaute*, de *Térence*, & de *Moliére*;

lière; mais c'eſt la Nature admirablement *parodiée* par ces grands hommes: *L'adreſſe du peintre a rompu les traits; la combinaiſon caractériſtique eſt conſervée.* Ce n'eſt point l'Eſprit philoſophique, qui, pour m'enrichir des tréſors de l'Ame, & pour me rendre plus agréable dans le commerce des hommes, a mis tour à tour en œuvre des reſſorts ſi terribles & ſi touchans, & des ruſes ſi divertiſſantes; avec tous ſes efforts & toute ſon induſtrie, il n'auroit réuſſi qu'à faire des Analyſes, peut-être brillantes, mais toujours glacées, des vertus, des paſſions & des ridicules.

La Poëſie ne différe de l'Eloquence, qu'en ce qu'elle peint avec des traits plus hardis; mais l'Eloquence, de même que la Poëſie, eſt le langage des paſſions réelles, ou de l'enthouſiaſme qui les imite, & qui ſeul peut copier immédiatement la belle nature.

Je vous en atteſte, ô vous, qui par la force de la parole avez eu le plus d'empire ſur la volonté des hommes! N'eſt-ce pas à la vive expreſſion des mouvemens qui vous agitoient que vous fûtes redevables de vos prodiges? n'eſt-ce pas-là, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, la Magie puiſſante par laquelle vous agitiez,

vous

vous calmiez, vous maîtrisiez les passions des peuples, vous entrainiez les armées sur vos pas, vous régniez dans les Temples de la justice, & vous subjuguiez la politique même?

Si pour être éloquent il suffisoit d'asservir ses lumiéres naturelles à la méthode des Philosophes, ou de sçavoir éblouïr, surprendre, égarer les esprits par les ruses & les subtilités du sophisme, ou par les agrémens étudiés & les jeux artificiels de l'élocution, l'Eloquence seroit susceptible d'une théorie presque méchanique, & la pratique la plus glorieuse n'en seroit pas uniquement réservée à des talens extraordinaires; mais quelle découverte tiendra lieu des présens du Ciel? quel systême pourra suppléer à la foiblesse de l'Ame? qui donnera à ceux qui aspirent à l'Eloquence, d'employer dans leurs Discours, toûjours à propos & avec succès, le sentiment & le raisonnement, le naïf & le pathétique, la force & la grace, l'éclat & la simplicité, l'ordre & le désordre même; ou plûtôt, quel est le Génie le plus heureux pour l'Eloquence, à qui les chaines de la méthode, ou le goût dominant de la symmétrie & de la parure, n'ôteroient pas toute son action? Un Musicien n'a-t-il égard dans la com-

position de ses concerts qu'au géométrique de l'harmonie? ou court-il sans cesse après les roulemens, les cascades, les oppositions, les dissonances ingénieuses? Fût-il un *Lully* par ses talens, il perdra nécessairement son enthousiasme; son ame ne passera point dans ses accords, qui vainement irréprochables à des oreilles sçavantes, ou applaudis par les amateurs du bizarre, fatigueront bientôt les esprits, & ne retentiront point dans les cœurs.

Plaçons tour à tour sur la Tribune d'Athénes, au lieu du plus parfait des Orateurs, ou un Philosophe, ou un de ces Sophistes dont la vaine éloquence, au rapport de *Ciceron*, n'ayant pour but que l'ostentation & le plaisir de l'oreille, n'est propre qu'à des déclamations & à des panégyriques faits à la maniére d'*Isocrate*. Incapables l'un & l'autre de ce feu divin qui doit embraser l'ame de l'Orateur, pour se transmettre à ceux qui l'écoutent, le Philosophe prouvera néanmoins à ses concitoyens que leur salut dépend de leur activité, que les revenus de l'Etat suffisent pour fournir aux fraix de la guerre, que c'est à la guerre elle-même de leur apprendre de quelle maniére *Philippe* peut être vaincu, & de leur fournir

les

les moyens de le vaincre ; il les avertira enfin de se tenir en garde contre les suggestions de ses agents mercenaires, qu'il osera nommer & accuser ; mais plus sensible au plaisir présent qui le séduit qu'à la perte de sa liberté qui lui paroît éloignée, le peuple volage d'Athénes n'est point touché de ses sages avertissemens ; il ne renonce point à son inaction ; il n'arme point contre l'ennemi commun de la Gréce ; & satisfait de tourner en ridicule un dissertateur indifférent & tranquille, il se hâte d'aller, dans le sein de la dissipation & des jeux, oublier une ennuyeuse harangue.

L'Eloquence du Sophiste sera-t-elle plus efficace sur l'esprit des Athéniens ? Il établit solidement ; mais avec des tours singuliers & des antithéses éblouïssantes, les droits respectifs des divers Etats de la Grèce ; il dévelope adroitement les principes de la politique ; il déclame avec pompe contre l'injustice de *Philippe* ; il représente toute la honte & toute la pesanteur des chaînes dont ce Prince aspire à charger les Grecs ; il exhorte enfin ses concitoyens à ne pas perdre tout soin de leur gloire, & à ne pas renoncer entiérement à celle de leurs ancêtres ; mais ce peuple ingénieux, avide des voluptés

voluptés de l'eſprit autant que de celles des ſens, ſe contente d'applaudir à une Eloquence faſtueuſe; peu touché des vérités ſalutaires qu'on lui a propoſées, il n'a été attentif qu'à la parure éclatante dont elles étoient revétuës.

Quelle voix forte & pathétique s'éléve tout à coup du milieu de cette Tribune, où un Philoſophe & un Sophiſte ont donné ſi inutilement les meilleurs conſeils à leur patrie? C'eſt *Démoſthéne*, qui ſoutient la même cauſe qu'ils ont ſoutenue, & avec les mêmes raiſons qu'ils ont employées, mais qui, à la place de la méthode tranquille du premier, & de la marche étudiée de l'autre, ſubſtitue le langage animé des paſſions. Quoique guidé par la raiſon la plus lumineuſe, ce véhément Orateur ſemble ne prendre conſeil que des mouvemens qui l'agitent: brulé de zéle pour la patrie, indigné de la léthargie des Athéniens, pénétré de haine contre *Philippe*, ſon diſcours ne permet de penſées que celles de liberté, de ſervitude, d'uſurpation, de dangers & de reſſources; intercesſions touchantes, comminations terribles, ironies, apoſtrophes, interrogations, invectives preſſantes & ſublimes, tout eſt mis en œuvre par cet Orateur citoyen; ce ſont des foudres

qui

qui fondent dans le camp de *Philippe*. *Phocion* part & fait lever le siége de *Bisance* à ce Prince, au milieu de sa plus brillante prospérité.

Démosthene avoit copié jusqu'à huit fois toute l'histoire de *Thucydide*, & l'avoit, pour ainsi dire, apprise par cœur; ce qui prouve qu'il y a un rapport essentiel entre l'éloquence & l'histoire, & par conséquent que l'Esprit philosophique est nuisible à l'Historien comme à l'Orateur.

En effet, si ce caractére d'esprit est propre à former le plan général d'une histoire, à y placer les faits importans destinés à jetter du jour sur tout ce qui les environne, & à y mettre fidélement sous les yeux du lecteur les divers systêmes des affaires de chaque tems, il ne pourra jamais captiver l'attention, irriter la curiosité, & se préserver de l'indiscrétion du raisonnement. A l'occasion d'une bataille ne fera-t-il pas un Traité sur la Tactique, & peut-être sur toutes les parties de l'art militaire? Au sujet d'un certain systême de gouvernement, ne dissertera-t-il pas sur sa nature propre comparée avec les principes fondamentaux des autres Etats? n'attribuera-t-il pas à chaque déter-

termination, à chaque démarche d'un Souverain, des motifs profonds & artificieux? enfin la marche de son histoire sera-t-elle toûjours noble, vive, majestueuse? .... Ce n'est qu'au génie de supprimer les circonstances oisives, d'employer avec soin celles qui peignent le jeu des passions, de sacrifier au lecteur ses réflexions & ses pensées, se bornant à lui fournir des occasions flateuses de penser & de réfléchir, de le mettre en societé avec les Rois, les Princes, les Ministres & les Capitaines célébres de tous les siécles, afin qu'il fonde lui-même leur génie, leur caractére & leurs talens, & de rendre enfin les événemens faciles à retenir, ou par leur dépendance naturelle bien dévoilée, ou par un heureux enchaînement.

L'Historien, de même que l'Orateur, doit être fidéle à cette maxime de Platon: *Qu'il faut, en écrivant, s'oublier soi-même, pour ne montrer que les choses & les personnes.* Quelque juste orgueil que l'Esprit philosophique puisse concevoir de l'étenduë & de la profondeur de ses vuës, qu'il se réduise donc dans le genre historique à compiler des faits, à faire des annales, à dresser des mémoires; qu'il prépa-
re

re les matériaux de l'hiſtoire, qu'il apprécie les divers degrés de confiance & de ſuſpicion que méritent ſes garans, qu'il débrouille les fils de la chronologie, qu'il ſonde la ſolidité des monumens hiſtoriques; & enfin, que dans la balance de la critique, il péſe, avec un ſcepticiſme raiſonné, les événemens & leurs preuves: mais, incapable de donner à l'hiſtoire de la vie & de l'intérêt, en vain s'efforceroit-il d'y déguiſer ſa langueur & ſa miſére, en multipliant les alluſions fines, les réfléxions ſubtiles, les penſées ingénieuſes, les fleurs délicates de l'élocution, les portraits brillans, mais ſuſpects par leur éclat même; de tels ornemens ne ſont propres qu'à diſtraire les lecteurs de l'attention duë à l'importance des faits & à la dignité des perſonnages; c'eſt une parure indécente pour l'hiſtoire, cette *Reine des temps*, comme l'appelle un grand homme. Que ces ornemens ſoient prodigués ſans conſéquence dans les romans, ou dans quelques hiſtoires particuliéres; amuſemens peu appréciables du bel eſprit, & monumens ordinaires de la flaterie.

Mais ſi la critique des faits & leur fixation dans l'ordre des tems & des lieux appartiennent principalement au Philoſophe, a-t-il

droit aussi à cette critique, qui a pour objet les beautés & les imperfections des piéces de poësie, d'éloquence & d'histoire, à cette partie des belles-lettres, la plus étendue, & peut-être la plus importante, qui embrasse toutes les productions du génie, perfectionne les dons naturels, hâte les progrès des meilleurs esprits, multiplie les ressources des talens médiocres, & devient une source de bons ouvrages, quand la nature elle-même paroît épuisée en génies créateurs ?

L'Esprit philosophique peut, dans tous les genres de la littérature, juger du plan général des ouvrages, de l'ordre & de la disposition de leurs principales parties, parce que la réfléxion & le raisonnement peuvent les arranger indépendamment du génie ; mais qu'il ne juge point de l'exécution, qui ne doit être que le fruit des talens.

Le teint le plus vermeil & le plus uni, considéré avec le microscope, ne change-t-il pas en une peau scabreuse & chargée d'écailles ? & les pierres les plus brillantes ne perdent-elles pas leur éclat dans les décompositions d'un Chimiste ? .... Si l'analyse est le fléau des plus beaux ouvrages de la nature, & si pour en

juger

juger ſainement, on doit s'en tenir à la dépoſition éclairée des ſens ; par une analogie plus évidente, il en eſt de même des productions du génie : nées de l'ame, c'eſt ſur l'ame qu'elles doivent agir immédiatement ; le goût eſt cet organe particulier, qui ſeul eſt en droit de décider de leur excellence ; il réſulte, comme le génie, de l'accord de nos facultés ; puiſqu'il n'eſt que le génie lui-même conſidéré paſſivement ; & l'Eſprit philoſophique, qui eſt incompatible avec l'un, eſt néceſſairement incompatible avec l'autre.

Qui ne voit même que l'habitude du raiſonnement eſt moins nuiſible à l'action impétueuſe du génie qu'aux opérations tranquilles du goût ? Qui ne voit que le goût, étant plus réfléchi dans l'expreſſion de ſes mouvemens que le génie dans ſes productions, le raiſonnement a plus de force pour s'ériger en tyran dans l'ame des critiques, & pour y ſoumettre à ſes loix l'imagination & le ſentiment, qu'il eſt au contraire chargé de défendre ? Ainſi, tandis que le moindre obſtacle ſuffit pour détourner un foible ruiſſeau, un fleuve plein, véhément & rapide renverſe les digues les plus profondes ; ainſi un citoyen ambitieux, élevé à la

premiére Magistrature chez un peuple libre, employe quelquefois, pour assujettir sa patrie, l'authorité même qu'elle lui a confiée.

Je m'adresse donc à vous tous qui aspirez à vous distinguer dans les Belles-Lettres, soit que vous vous engagiez dans la carriére périlleuse des Poëtes, des Orateurs ou des Historiens, soit que, vous tenant à la barriére, vous vous borniez à reprendre & à encourager les émules, & que vous vous rendiez les juges de leur adresse & de leurs succès; cultivez soigneusement, les uns & les autres, toutes les facultés de votre ame; maintenez, conformément à une belle idée de *Platon*, l'équilibre & la tranquillité dans la République qu'elles composent, & conservez fidélement à chacune d'elles ses droits, ses prérogatives & ses fonctions. Que la raison, Poëtes, Orateurs, Historiens, constitue la force intérieure de vos ouvrages; mais qu'elle y soit cachée, comme sont dans un beau corps les os & les nerfs; que l'imagination revête ces assemblages solides d'un embonpoint modéré, de traits réguliérement assortis; & que le sentiment, pareil à la liqueur qui circule dans nos veines, leur donne la vie & la chaleur. Et vous, ô Critiques,

ques, ne faites point de l'art un systême; il ne doit être qu'un tissu fidéle d'observations sur les démarches de la nature; mais souvenez-vous, que pour ne point la perdre de vuë dans les routes mystérieuses, où elle semble quelquefois s'égarer, que pour ne jamais la méconnoître sous les formes différentes dont elle aime à se revêtir, il faut avoir été mis de son secret par elle-même; il faut être son confident, si l'on n'est pas son favori.

Ne portez point envie aux talens littéraires, ô vous qui êtes nés Philosophes; votre gloire n'est pas moins assurée que celle des plus excellens écrivains, & ne sera pas moins durable que la leur, si vous êtes fidéles à votre vocation sublime. Perfectionnez la théorie du raisonnement; mesurez l'infini dans la Géométrie; rendez toutes les parties des Mathématiques fécondes en inventions utiles; portez d'une main sûre le flambeau de l'expérience dans le sein ténébreux de la Physique; dévoilez les ressorts de la nature entiére; analysez les sons, la lumiére, les couleurs & l'ame même; mais respectez les droits du génie.

SECOND DISCOURS

Sur le même sujet.

L'Esprit philosophique a-t-il été plus utile que nuisible aux Belles-Lettres ? Question intéressante pour tous les disciples des Muses, & digne de la sagesse des Maîtres qui la proposent à nôtre examen ; mais Question difficile à résoudre, si l'on consulte trop les idées d'un siécle où le goût de la Littérature n'est pas à beaucoup près ce qu'il fut dans Rome & dans Athénes. Deux opinions sur ce point semblent diviser aujourd'hui l'Empire des Lettres. Les uns croyent y apercevoir une décadence qu'ils attribuent aux progrès de l'Esprit philosophique ; les autres prétendent que la Littérature ne s'est soutenuë chez ceux qui l'ont cultivée avec le plus de succès, que par les secours de ce même esprit. Ceux-ci pensent qu'il a mis plus de justesse dans les idées, plus d'ordre & d'analyse dans les preuves, plus de sagesse enfin dans la marche du génie ; ceux-là au contraire veulent que l'Esprit philoso-

losophique ait banni des Lettres les ornemens & les graces; qu'il ait énervé, desséché le stile; qu'il ait alteré, défiguré le sentiment par les idées abstraites de la Métaphysique; & chacun des deux partis tire des conséquences opposées, selon la différence de ses vûes.

Il s'agit donc de démêler ici quel est le langage de la vérité. Pour y parvenir j'interrogerai ma raison, & je me demanderai à moi-même : Qu'est-ce que l'Esprit philosophique ? Si on veut appeller ainsi cet esprit de sécheresse & d'aridité, ennemi déclaré des beautés du stile & de la noblesse des figures, qui n'admet par-tout que le raisonnement & la Dialectique, je serai forcé de convenir que ce genre d'esprit, toutes les fois qu'il a dominé dans la Littérature, lui a porté des coups funestes; c'est un tyran dont le joug avilit ses esclaves. Mais si on entend cet esprit de justesse & de précision, qui tend toûjours à son but, qui rapporte tout à ses fins, qui ne donne rien à l'imagination aux dépens de la raison, telle que je conçois l'idée du véritable Esprit philosophique, pourrai-je m'empêcher de reconnoître qu'il a procuré aux Lettres des avantages bien

supérieurs aux inconvéniens qui ont pû quelquefois en résulter ?

Et d'abord combien n'a-t-il pas été utile à l'Histoire, cette portion de la littérature si intéressante pour l'humanité ? Ne nous y trompons pas, l'histoire n'est pas faite simplement pour remplir le loisir d'un lecteur oisif ou curieux; si elle n'avoit d'autre but, elle seroit dès-lors bien inférieure à ces productions romanesques, fruits de la seule imagination, qui seront toûjours sûres de plaire à des yeux avides de nouveautés, parce que la nature & la multiplicité des événemens y sont absolument arbitraires, parce que l'invention n'y connoit d'autres limites que celles qu'elle se prescrit elle-même : mais l'histoire doit moins nous recréer que nous instruire ; c'est à elle qu'il appartient de former le Prince & le Sujet, le Héros & le Ministre, l'homme d'Etat & le Citoyen, le Philosophe même & l'homme de lettres : voilà son objet & sa fin. Il est aisé de comprendre, d'après ces idées, quels puissans secours elle a dû emprunter de l'Esprit philosophique.

En effet, si on veut que l'histoire remplisse son objet, quelle justesse d'esprit ne faut-il pas pour l'enchaînement des faits, pour le choix des

des détails, pour la solidité des réflexions? N'est-ce pas l'Esprit philosophique, qui abandonnant le superflu & l'inutile, s'arrête aux choses essentielles, capables de toucher & d'instruire? N'est-ce pas lui qui soutient l'attention du Lecteur, en lui faisant entrevoir un événement ou un personnage annoncé à propos, qui aide sa mémoire pour la répétition d'un fait qu'il est quelquefois nécessaire de lui rappeller? Enfin n'est-ce pas de l'Esprit philosophique que dépend l'art de lier tellement les faits, qu'ils empruntent les uns des autres un jour, une clarté réciproque, que le Lecteur les suive toûjours avec le même intérêt, qu'il tende vers la fin avec impatience, & qu'il ne la trouve qu'avec une espéce de chagrin? Tel est, sans contredit, le talent de l'Historien; tel fut le vôtre, judicieux *Hérodote*, sage *Thucydide*! l'esprit de discernement & de précision qui régne dans vos écrits fera passer à la derniére postérité votre nom & votre gloire.

C'est sur le modéle de ces grands Maîtres, c'est sous les auspices de l'Esprit philosophique, qu'on a vû paroître de nos jours l'histoire de l'Eglise & celle des révolutions de l'ancienne Rome. Quelle netteté! quel ordre! quelle justes-

justesse! quel goût dans leurs Auteurs! Entre les mains de tels hommes l'histoire devient un ouvrage intéressant & lumineux. Ils saisissent, chose assez rare, mais qui prouve toûjours l'excellence d'un Ecrivain, ils saisissent jusqu'à l'admiration de leurs concitoyens; ils imposent silence à la rivalité même & à l'envie.

Peut-être l'Esprit philosophique a-t-il enlevé à l'histoire quelques détails plus curieux qu'importans, quelques saillies plus brillantes que solides, quelques traits d'imagination plus amusans qu'instructifs; mais que m'importent les efforts du Génie, s'ils sont inutiles, déplacés, hors de nature? *Tite-Live*, qui jouït à juste titre d'un grand nom dans la République des Lettres, n'est pas exempt de ce défaut. Ici je le vois s'appésantir sur des circonstances qu'il pourroit omettre; là j'entens ses Héros étaler toutes les beautés de l'art oratoire, lorsque la nature & le sentiment seuls devroient parler. En donnant trop au Bel-Esprit, il s'écarte de la vraisemblance, il occupe mon imagination, & il perd de ma confiance. J'admire sa fécondité, & je suis tenté de ne plus croire son histoire. Recommandable sans doute par mille endroits, cet illustre Ecrivain répand ailleurs

un

un éclat qui doit faire oublier ces légéres taches; mais enfin ce sont des taches; & à quoi les attribuër, si ce n'est à ce qu'il s'éloigne de l'Esprit philosophique à mesure qu'il s'éléve à l'essor du Génie.

Que si *Tite-Live* est repréhensible à cet égard, quelle idée dois-je me former de ces Historiens frivoles, dont la plume bizarre n'enfante que des portraits de caprice, qui me débitent une longue morale où je cherche des faits, qui placent des traits de vivacité où il ne faut que de la raison, qui osent revêtir de leurs propres ridicules les Héros qu'ils célébrent, en prêtant à ces grands hommes les vuës d'une politique imaginaire, qui n'exista jamais que dans la cervelle échauffée de l'Historien? De pareils Auteurs, bien éloignés de cette sagesse que donne l'Esprit philosophique, au lieu de me présenter l'histoire des événemens que je désire, ne m'offrent, à proprement parler, que l'histoire de leurs rêveries.

Mais l'Esprit philosophique n'a-t-il pas été du moins nuisible à l'Eloquence, cette mére du grand & du sublime? J'avouë que le sentiment, qui en est l'ame, connoît peu la précision Géométrique; que le Génie, qui en est

la ſource, doit y paroître en Roi; il perdroit trop de ſa majeſté, s'il y obéiſſoit en eſclave. Dans le fort de ce trouble enchanteur qu'excite l'impétuoſité d'une imagination qui enfante de grandes choſes, ſi un Orateur n'oſe perdre un moment de vuë l'exactitude & la régle, il deviendra tout à coup froid & languiſſant; en arrêtant trop tôt le vol du génie, il le forcera de ramper. Souvent, pour avoir voulu s'aſtraindre à l'ordre métodique de l'analyſe & du raiſonnement, on s'eſt éloigné du beau, du noble, du patétique; à force d'être exact on a ceſſé d'être éloquent.

Cependant voulons-nous juger combien l'Eſprit philoſophique eſt néceſſaire à l'éloquence? Examinons quel eſt le but de celle-ci; elle doit convaincre, elle doit plaire; elle ne ſçauroit plaire à un eſprit raiſonnable, ſi elle ne ſçait pas le convaincre; mais cette conviction d'où peut-elle naître, ſinon de la cértitude des principes, de la juſteſſe des conſéquences, de l'évidence des preuves, de la liaiſon des idées, de l'enchaînement de toutes les parties de l'oraiſon; & ne ſont-ce pas là les fruits heureux de l'Eſprit philoſophique? Que l'Orateur ſe livre donc tout entier à la chaleur de la com-

position, qu'il recueille avec complaisance tout ce qu'elle lui présente, que sa plume se prête sans scrupule à la rapidité de son génie, j'y consens : mais dans quels écarts ne donnera-t-il pas, s'il ne cite bientôt son ouvrage au tribunal de sa raison, si de sang froid & dans le silence de l'imagination il n'applique la régle de la vérité aux productions d'un génie vif, abondant & fougueux, s'il ne sçait retrancher le faux éclat pour s'en tenir à l'or pur ? Et de quelle justesse n'a-t-il pas besoin alors ? L'éloquence, il est vrai, demande des peintures, mais il faut qu'elles soient naturelles ; elle veut des images, mais elles doivent être fidéles ; elle exige des saillies, mais des saillies mesurées. Si c'est au génie à produire les idées, c'est à l'Esprit philosophique à les mettre dans un beau jour. L'un cherche les expressions fortes & énergiques, mais l'autre les choisit & les place. Celui-là donne la fécondité ; mais celui-ci écarte le superflu, & n'admet que le nécessaire.

Qu'un vain déclamateur armé d'antithéses petillantes semble vouloir subjuguer mon estime, enlever mon suffrage par l'air gigantesque de ses pensées, par le faste de ses expressions, j'entens autour de moi l'ignorance & le

le faux goût, qui admirent, qui s'extasient, qui se répandent en éloges : pour moi, sans m'arrêter à cette multitude de métaphores outrées, d'expressions emphatiques & sans choix, de figures prodiguées au hazard & sans réfléxion, je cherche la vraye beauté du discours, qui dépend toûjours de l'ensemble & de cette liaison que doit y mettre l'Esprit philosophique, & je ne trouve que des mots artistement rangés pour flater l'oreille & surprendre la raison ; je cherche de ces vérités mâles & frapantes qui se soûtiennent d'elles-mêmes, qui brillent de leur propre éclat sans avoir besoin des secours empruntés, qui persuadent, qui saisissent, qui enlévent ; & je ne rencontre que des saillies destituées de justesse, qui n'ont qu'un éclat futile, semblables à l'éclair, dont la lumiére rapide éblouït pour ne laisser après elle qu'une nuit plus profonde : mon esprit n'est point satisfait, mon cœur n'est point émû, & je me dis à moi-même : L'imagination peut bien faire un *Balzac*, mais il n'appartient qu'à l'Esprit philosophique de former un *Bossuet*.

Si je dois admettre l'élégance des termes, la richesse & les ornemens de l'élocution, du moins ai-je droit d'exiger que le discours soit


nourri

nourri de pensées vrayes, nobles, majestueuses. C'est jouër un rolle trop méprisable, que de vouloir se dérober à ma réflexion, par des riens éblouissans, par d'ingénieux prestiges; je veux un Orateur, qui, avec la varieté des tours & l'harmonie des phrases, soit judicieux dans son plan, exact & sévère dans l'execution: avec les fleurs du langage, je veux la solidité du Panégyriste de *Turenne*.

Pour nous assurer mieux de ce que l'éloquence doit à l'Esprit philosophique, remontons au siécle de ces Orateurs célébres, qui sont encore aujourd'hui nos maîtres & nos modéles. Durant ces beaux jours de la Littérature, on n'admettoit rien de forcé, rien d'outré; les beautés naïves étoient presque les seules beautés. Il ne suffisoit pas pour être Orateur d'avoir de la fécondité, de l'élévation, & de se laisser emporter par la fougue de son génie; il faloit encore sçavoir préférer le vrai à ce qui n'est que brillant, le solide à ce qui ne fait qu'éblouir. On ne reconnoissoit point alors d'éloquence sans Logique; on sentoit que la vérité avoit besoin de preuves, qu'il étoit nécessaire de rendre ces preuves claires, concluantes, invincibles, de les disposer dans l'ordre le plus

propre

propre à faire impreſſion, à convaincre, à toucher. L'Eſprit philoſophique, qui rempliſſoit toutes ces vuës chez les plus grands maitres de l'éloquence, leur méritoit l'eſtime, l'admiration de ceux mêmes contre leſquels ils s'élevoient avec le plus de véhémence; ils trouvoient dans leurs ennemis leurs premiers apologiſtes. Que *Démoſthène* excite les Athéniens à prendre les armes contre *Philippe*, à repouſſer ſes attentats, *Philippe* applaudit à Démoſthène: *Je lui aurois*, dit-il, *moi-même donné ma voix pour me faire déclarer la guerre, & je l'aurois nommé Général.* Un aveu ſi généreux de la part du Conquérant, & ſi glorieux pour l'Orateur, eſt-il donc le prix de la ſeule imagination de *Démoſthène*? Ne le doit-il pas plutôt à cette force impérieuſe de raiſon, à cet Eſprit philoſophique qui caractériſe ſon éloquence?

Mais quel nouveau ſpectacle s'offre ici pour l'avantage du ſyſtême que je défens! Je me tranſporte en idée dans le Sénat de l'ancienne Rome; là je contemple ces Chefs auguſtes d'une République maîtreſſe du Monde, attentifs à l'Orateur qui parle devant eux. Quel charme ſecret les entraine! quelle force les pénètre, & porte la conviction dans leur ame! quelle puiſſance

fance anime leur courage, excite leur indignation contre l'ennemi de la patrie! O Romains, ô Péres conscripts, sans cette abondance de preuves, sans cette force de raisonnemens, sans cet esprit de justesse, qui est le guide & l'ame de son éloquence, *Ciceron* eût peut-être amusé pour quelques momens votre imagination; mais *Catilina* eût incendié Rome, il eût anéanti la République.

Ciceron, qui possédoit à un si haut point le talent de remuer les passions ou de les calmer, n'ignoroit pas sans doute les régles de son art; il connoissoit trop les hommes, pour ne pas sçavoir que l'éloquence, lorsqu'elle n'est que l'effet d'une imagination vive & hardie, ne fait, pour ainsi dire, qu'effleurer l'ame, & n'y excite que des mouvemens passagers; il sentoit que pour laisser dans l'auditeur des impressions durables, il faloit gagner le cœur par l'esprit, porter la lumiére dans l'un, avant que de faire naître le sentiment dans l'autre; & ce grand art, il avoue qu'il n'appartient qu'à la Philosophie de le donner: à l'entendre, elle est la source d'où il tiroit tout ce qu'il peut avoir eu d'éloquence. C'est dans cette persuasion qu'il s'écrie: *O Socrate, & vous, disciples de ce grand*

homme, je ne vous rendrai jamais ce que je vous dois. Quel langage & quel maître! faut-il une autorité plus respectable pour fermer la bouche à quiconque prétendroit que l'Esprit philosophique a été plus nuisible qu'utile à l'éloquence?

Auroit-il donc été plus funeste à la Poësie? C'est-là sans doute que le génie semble devoir jouïr de tous ses droits; resserrer son feu, ce seroit l'éteindre; enfant de la liberté, il languit, il expire, dès qu'on le captive. Le compas & l'équerre effarouchent, déconcertent les Muses; soumises volontiers aux loix de la cadence & de l'harmonie, elles ne veulent d'autre joug que celui qu'elles s'imposent. Force des idées, variété des portraits, grandeur & noblesse des figures, hardiesse même du tour & de l'expression, tout est permis au Poëte; que dis-je? tout lui est nécessaire; & de-là vient que tant de petits Auteurs ont de tout temps inondé le monde littéraire de leurs poësies froides & prosaïques: pleins de présomption, disons mieux, pleins de cette tendresse que tous les hommes médiocres ont naturellement pour leurs ouvrages, ils nous donnent pour les enfans d'une heureuse yvresse des vers,

qui n'ont de la poëſie que le nom, qui glacent le lecteur: ils croyent avoir atteint la cime du Parnaſſe, tandis qu'ils ne font que ramper dans les vallons. Ils ont, ſi vous voulez, de la raiſon, du bon ſens; mais pour être vraiment Poëte, c'eſt trop peu que le bon ſens, il faut de l'enthouſiaſme.

Gardons-nous toutefois d'en conclure, que le véritable Eſprit philoſophique a été plus préjudiciable qu'utile à la poëſie; il n'en eſt pas moins vrai qu'il a fait la gloire de ceux pour qui le Parnaſſe a été le plus fertile en lauriers. N'eſt-ce pas en effet par l'Eſprit philoſophique que le pére de l'*Iliade*, au milieu de cette immenſe variété d'objets, & de ces fruits multipliés d'une imagination féconde, impétueuſe, a ſçu cependant plier ſon vaſte génie à toutes les circonſtances? Simple ou ſublime quand il faut l'être, étendu ou ſerré; *il eſt*, dit Quintilien, *également admirable par ſa briéveté & par ſon abondance.* Avec quelle juſteſſe il employe les exemples, les indices, les conjectures! avec quelle force il prouve & il refute! avec quel ſuccès il déploye tout l'art de la plaidoirie & des délibérations! Chez lui, l'étenduë ou le nombre des épiſodes n'ôte rien à la

ſimplicité, à l'unité du ſujet; *chaque vers, chaque mot ſemble courir à l'événement.* Quelle oppoſition, quelles nuances dans les différens caractéres de ces Héros! quelle liaiſon dans les idées! quel ordre dans les faits! quelle gradation dans tout l'ouvrage! Par-tout *Homére* eſt ſemblable à un peintre habile, qui diſpoſe les diverſes parties de ſon tableau par rapport à la figure principale, & qui ménage les ombres ou les degrés de lumiére pour donner plus de jour à l'objet que le pinceau doit éclairer davantage.

N'eſt-ce pas auſſi par l'Eſprit philoſophique que le *Chantre de Mantouë*, auſſi ſublime qu'*Homére*, quand il s'agit d'être ſublime, s'eſt bien gardé de faire parler aux ſimples bergers le langage de la docte *Uranie*, & d'affecter ſur le tendre chalumeau les ſons majeſtueux de la trompette héroïque.

O vous, reſtaurateurs & modéles de la ſcéne Françoiſe, célébres rivaux, qui avez tiré ſucceſſivement notre Théatre de l'obſcurité, de la baſſeſſe où il languiſſoit, dites-nous dans quelle autre ſource que dans l'Eſprit philoſophique vous avez puiſé l'admirable ſecret de ſoûtenir toûjours l'attention du ſpectateur, d'augmenter

menter insensiblement & par degrés l'intérêt du Poëme Dramatique, de noüer l'intrigue, de rapporter tout au dénouëment, de n'exciter qu'à propos les grandes passions, de n'introduire le vice sur la scéne que pour nous en inspirer de l'horreur, que pour répandre plus de lustre & plus d'éclat sur la vertu? Bien d'autres après vous ont osé chausser le Cothurne; mais parce qu'ils n'ont pas eu la même métode, le même esprit de justesse, ils ont échoué au premier pas qu'ils ont fait dans la carriére. Bien qu'avec du talent, du feu, du génie même, ils sont tombés dans le discrédit ou dans l'oubli.

Qui doutera que l'Esprit philosophique ne doive monter la lyre même des *Horaces*, en accorder les tons, en combiner l'harmonie? Ce genre de poësie, je l'avouë, semble supposer d'autant plus de liberté, qu'il exige plus de vivacité, plus de chaleur: c'est d'un beau désordre qu'il emprunte son éclat & son prix; mais qui ne sçait, que ce désordre même doit renfermer un ordre caché, une liaison imperceptible, mais réelle, entre les diverses parties de l'Ode, qui en fasse un tout de lumiére, de raison & de sagesse? C'est ici sans

doute le secret de l'art; il n'appartient qu'aux grands maîtres de le connoître, de le mettre en usage; mais quelque rare que soit ce talent, il est nécessaire, & il ne peut être que le chef-d'œuvre de l'Esprit philosophique. Un Poëte qui n'écoutera que la fougue de son imagination, se croira déjà au haut des nuës, sur la route des *Pindares*, qu'il marchera encore à côté des Auteurs vulgaires & obscurs. La poësie la plus brillante, si elle manque de cette justesse, de ce fonds de vérité que donne l'Esprit philosophique, ressemble à ces feux volages qui disparoissent soudain aux yeux du voyageur, au moment qu'il se hâte d'en suivre la lueur trompeuse; c'est une fleur dont l'éclat surprend les premiers regards, mais qui se ternit, qui se desséche bientôt sous la main qui s'empresse de la cueillir.

Histoire, Eloquence, Poësie, toutes les parties de la belle Litterature, sont donc absolument du ressort de l'Esprit philosophique. Veut-on comparer ses dangers avec ses avantages? Pour faire sentir de quel côté panchera la balance, je ne veux qu'une réflexion que je crois sans replique; c'est que ceux qui ont acquis le plus de célébrité dans les différens genres

genres de Littérature, se sont par-tout assujettis aux régles de l'Esprit philosophique; c'est par lui qu'ils ont été grands; il les a conduits dans les sentiers de la gloire; il a marqué leurs ouvrages du sceau de l'immortalité, parce qu'il n'y a que le vrai qui soit de tous les tems, qui ait droit au suffrage, à l'applaudissement de toutes les nations. *Horace*, qui souvent négligea les graces du stile pour la vérité de la pensée, en tient-il un rang moins distingué au temple de mémoire? Mais ce maître du bon goût, qui sçut avec tant d'avantage joindre l'exemple au précepte, quelle estime ne fait-il point de l'Esprit philosophique? quels éloges ne lui donne-t-il pas? Je l'entens qui renvoye les disciples d'*Apollon* aux leçons de *Socrate*. Si on l'en croit, l'Esprit philosophique est le talent essentiel de l'homme de lettres; c'est l'unique source des véritables beautés; & en effet, les fruits de la littérature ne doivent-ils pas être ceux de la raison? Tout ce que celle-ci n'adopte pas, est digne de censure, ou même de pitié; sans elle on peut quelquefois séduire un esprit faux ou superficiel, qui se laisse prendre à des dehors trompeurs; mais on ne fera jamais illusion à un esprit sain & judi-
 cieux,

cieux, qui cherche par-tout le vrai, & que rien autre chose ne peut satisfaire. Le génie est un feu qui doit éclairer, & non pas éblouir; & si l'art peut quelquefois embellir la Nature, il ne lui est jamais permis de la défigurer.

C'est donc à l'Esprit philosophique à imaginer le plan, à diriger les vûes de l'Historien, de l'Orateur, du Poëte même; c'est à lui à placer les ornemens du stile, à mesurer les saillies de l'imagination, à tenir les rênes du génie, afin d'en prévoir ou d'en réparer les écarts; tel qu'un prudent athléte sçait, en entrant dans la lice, reprimer à propos l'ardeur de ses coursiers impétueux, pour prévenir leur chûte, pour atteindre plus tôt & plus sûrement au terme.

En vain objecteroit-on l'exemple de quelques Auteurs sans gloire, qui, avec cet esprit d'ordre & de précision, ont néanmoins échoué dans la littérature: leur médiocrité n'est pas le vice de la Philosophie; ils eussent excellé, s'ils avoient été pourvûs d'un fonds assez riche, assez fertile. Ce n'est pas que chez eux l'Esprit philosophique ait fait tort au génie, c'est plutôt que le génie leur manquoit, c'est qu'ils étoient nés médiocres. Après tout, il importe davan-

davantage d'inſtruire la raiſon que de contenter l'imagination. Un eſprit vif & fécond ſans juſteſſe, n'enfanta jamais que de brillantes extravagances. Souvent un eſprit réglé & métodique, ſans une grande force d'idées, a produit du moins des choſes utiles & ſolides; d'où j'inféré encore, que l'Eſprit philoſophique a été plus utile que nuiſible aux Belles-Lettres, puiſque ſi on pouvoit dire que leur principal objet eſt d'amuſer l'eſprit plûtôt que de l'éclairer, plûtôt que d'intéreſſer le cœur, ce ſeroit ſans contredit l'opprobre de la Littérature.



ARTICLE TROISIEME.

DISCOURS PHILOSOPHIQUE,

SUR CES PAROLES DE MR. POPE:

Tout ce qui eſt, eſt bien. *

ESt-ce laſſitude de chercher ce qui eſt ſi difficile à trouver, dépit de n'y être pas encore parvenu, ou tolérance aveugle ſur les diverſes opinions de l'origine du Monde, qui a fait dire à Mr. Pope; *Tout ce qui eſt, eſt bien?* Semblable à l'aigle, qui regarde le Soleil ſans en être ébloui, il a contemplé l'infini ſans en être effrayé; ſon admiration pour l'Auteur de l'Univers lui a fait aimer les ouvrages qui ſont ſortis de ſes mains. Il a diſtingué les réalités des apparences, les oppoſitions

* L'Auteur de ce Diſcours, qui n'avoit pas été imprimé, ne nous a pas permis de mettre ici un nom fort connu dans la République des Lettres, qui auroit fait d'abord l'éloge de ſon Diſcours, & beaucoup d'honneur à nôtre Recueil.

ſitions des contrarietés, les rapports des ſuppoſitions; il a paſſé de ce qui eſt connu à ce qui ne l'eſt pas, des ténébres à la lumiére, ou de l'ombre à la vérité; il s'eſt arrêté avec la raiſon, il en a apperçu les bornes, il s'eſt refuſé à l'imagination, qui n'en ſouffre point; flateuſe, quand elle embellit; dangereuſe, quand elle invente; il s'eſt défié de l'orgueil, qui oſe tout, & de la timidité, qui n'oſe rien. En diſant, *Tout ce qui eſt, eſt bien*, il a rendu à l'Etre ſuprême le plus grand hommage qu'il pouvoit lui rendre; il a donné à ſes ſemblables le plus grand encouragement qu'il pouvoit leur donner.

Dévelopons ces deux idées; & ſi nous ne pouvons égaler la ſublimité des penſées de *Pope*, égalons ſon courage; montrons-nous auſſi admirateurs de l'infini, & auſſi amis de l'humanité; qualités de l'eſprit & du cœur, dignes d'avoir été un des objets du Créateur en nous formant, & les plus capables de faire le bonheur de tous les hommes.

Spectacle de l'Univers le plus beau qui puiſſe s'offrir à nos regards, qu'apprenez-vous à l'homme, qui cherche à vous connoître? Qui vous a fait ce que vous êtes? qui vous a donné

né l'ordre immuable dont vous jouissez, les productions sans nombre qui vous embellissent, aussi uniformes que variées, qui changent la face du monde sans l'altérer, incompréhensibles dans leur maniére d'être, comme dans leur liaison & leur rapport les unes avec les autres? Que sommes-nous nous-mêmes au milieu de ce tableau, dans lequel nous nous plaçons si avantageusement, & pour qui nous le croyons fait? un composé de cette terre sur laquelle nous marchons, & de cet esprit qui paroit répandu par-tout; composé merveilleux, inconnu à lui-même, qui ne peut pas plus se définir que les êtres qui l'environnent.

Dans cet état d'obscurité, qui dérobe à nôtre pénétration les ressorts divers qui animent tout, & les vuës encore plus impénétrables de l'ouvrier qui les a mis en œuvre, quel parti devons-nous prendre? Donnerons-nous à cette matiére organisée, l'éternité de l'être, la spiritualité de l'opération, l'infinité de la perfection que semble exiger un ouvrage si beau? la croirons-nous sans fin comme sans commencement? l'appellerons-nous nôtre Dieu? lui rendrons-nous l'hommage que ce titre demande? comment revêtir un objet si vil & que

que nous foulons à nos pieds, de tous les attributs de l'infini? qu'est-ce qu'un infini, qui se partage, qui se corrompt, qui est susceptible de tant de défauts? quelle analogie de la matiére avec l'esprit? Quelque combinaison que je donne à la matiére, celle qui pourroit la faire penser, en faire un esprit, est celle qui me repugne le plus; je crois que tout ce que je vois composé d'elle est le résultat des diverses modifications dont elle est susceptible; mais quelque diverses que soient les productions qui en sont les heureux fruits, je n'y vois aucune différence, qui égale celle qui se trouve entre la matiére & l'esprit; le jour différe moins de la nuit. Qui peut me forcer à comparer un vase d'argile à ma pensée? quel besoin ai-je d'un pareil systême? quelle lumiére nouvelle fournit-il à ma raison? il m'avilit sans m'éclairer.

Ne dégradons point l'idée que nous avons de l'infini, en l'appliquant à la matiére: qu'importe que cette idée soit née avec nous, qu'elle soit l'empreinte de l'infini même, ou que nous la tenions des objets finis, & que ce soient précisément les bornes qui les enferment, qui nous fassent saillir jusqu'à l'Etre qui n'en a

point.

point. Cette idée est en nous, elle est la mesure que nous appliquons à tout, elle est supérieure à tout, & rien de ce qui ne peut la remplir n'est digne de nôtre admiration. Le Ciel & les astres qui le décorent, la Terre avec les fruits & les animaux qui la couvrent, excitent mon étonnement, & n'en sont point l'objet; s'ils ne me disent pas quel est leur auteur, ils me disent qu'ils en ont un; & pourquoi ne seroit-il pas l'infini que je cherche? le trouverois-je mieux chez ceux qui ont divinisé le hazard, qui lui ónt donné la production, l'ordre & la marche invariable de tout ce qui existe? un être de mon imagination, qui ne peut exister hors d'elle, peut-il disputer l'empire du monde à celui qui doit exister par lui-même pour pouvoir se dire l'auteur du monde?

Hommes, pourquoi vous faites-vous des chiméres? manquez-vous de réalité? Pourquoi les êtres, que vôtre fantaisie se forge, ont-ils plus de crédit sur vous que celui qui en est indépendant, & de qui tous les êtres dépendent comme de leur principe? Au lieu d'admirer le Tout-puissant, quel qu'il soit, pourquoi vous prosternez-vous devant les phan-

tômes de vôtre imagination? Nôtre raison souffre-t-elle plus à reconnoitre un premier être, auteur de tous les autres, qu'à n'en avoir point, ou qu'à s'en faire un qu'elle ne peut conserver?

Jettons les yeux sur cette multitude de systêmes, qui ont inondé la terre, qui se sont détruits les uns les autres, & que la sage raison ne regarde qu'avec dédain; ils ont augmenté nos ténébres, au lieu de les dissiper; ils ont étalé nôtre foiblesse, au lieu de montrer nôtre force. En est-il un qui satisfasse nôtre curiosité, qui ne jette du ridicule sur ceux qui l'ont suivi, & qui ne soit marqué au coin de l'audace & de la folie? O vous qui voyez & qui entendez tout du haut de vôtre Trône éternel, excusez l'intention de ceux qui vous loüent, acceptez leur hommage, tout imbécille qu'il est, & regardez avec pitié le culte qu'ils vous rendent, quoiqu'il soit l'effet de leur vanité!

Le malheur de l'esprit humain n'est pas d'être borné, de n'avoir que des lueurs; c'est de vouloir sortir des barriéres qui lui ont été données, convertir en rayon lumineux le crépuscule qui l'éclaire, & se lasser de la vérité

qui

qui eſt en ſon ſein, pour courir après des ombres qui la trompent & qui l'égarent. N'en ſçait-il pas aſſez, s'il ſçait ſe repoſer dans la contemplation de cet infini, à qui rien ne peut être comparé, avec qui & par qui tout eſt poſſible ?

De cette ſource féconde découlent pour lui tous les biens qui peuvent contenter ſon eſprit & remplir ſon cœur. Son admiration eſt ſon premier hommage ; il ne peut ſe reprocher de ne pas donner à tout ce qu'il voit une origine aſſez grande, ni craindre de s'égarer dans une voie qui lui eſt indiquée par la nature entiére. L'obſcurité dans laquelle il vit, & qui déſole ſi mal à propos les humains, eſt un état néceſſaire, dont il ne peut ſortir, & qui le tranquiliſe au lieu de le troubler : les murmures, que ſa curioſité peut former, lui paroiſſent injuſtes ; elle doit s'arrêter à reconnoitre qu'il y a un infini, & ne pas chercher inutilement à l'expliquer.

L'eſprit une fois rempli de cette idée la plus claire que nous ayons dans l'épaiſſe nuit qui nous envelope, voit s'évanouïr toutes les difficultés qui l'agitoient, & qu'il étoit par lui-même dans l'impoſſibilité de détruire.

L'ori-

L'origine du Monde, le méchanisme qui le soutient, le mouvement & le repos, le Ciel & la Terre, la Mer & ses abîmes, la vie & la mort, la multitude des êtres, la durée des uns, la prompte destruction des autres, leur génération & leur succession, l'harmonie de leurs organes, la variété de leurs couleurs, la différence de leurs caractères, la diversité de leurs talens, leur force & leur foiblesse, ce mélange de qualités indéfinissables, enfin cet assemblage d'êtres où les lumiéres, l'examen & la méditation de tous les hommes ont échoué, parce qu'ils ont voulu le comprendre, tous ces objets divers sont en quelque sorte un miroir dans lequel il voit l'infini qu'il admire, dans lequel se dévelope l'idée qu'il en a. Ici c'est la puissance, là c'est la force; la sagesse & la grandeur y brillent de toutes parts; la bonté s'y fait aimer; la beauté y éclate; la majesté y imprime le respect: toutes ces qualités, tous ces attributs ont un degré de perfection, qui les rend infinis comme l'Etre à qui ils appartiennent, & dont ils composent l'essence. Au lieu de cette critique insensée, qui n'a pour principe que l'impuissance de connoitre ce qui est si fort au-dessus d'elle, il applaudit à tout

ce qui eſt, parce que tout ce qui eſt eſt l'ouvrage de l'infini; il rejette ſur la foibleſſe de ſes yeux la difficulté de meſurer des objets placés trop loin d'eux; la diſtance où il eſt de l'infini, eſt une réponſe à ceux qui voudroient l'inquiéter par des objections impoſantes; il eſt moins humilié des bornes qu'on a données à ſon être, que reconnoiſſant de l'être qu'il a reçu; peut-on ſe plaindre de n'être pas l'infini? La Terre & les autres Planétes ont-elles droit de murmurer de recevoir la lumiére du Soleil au lieu de la lui donner? Chaque être, en ſe renfermant dans ſa ſphère, ſert, ſans le ſçavoir, à l'harmonie générale de tous les autres; il ne ceſſe pas même d'y concourir lorſqu'il s'efforce vainement d'en ſortir. Que l'orgueil eſt déplacé dans l'homme! Les plaintes, que formoit ce Roi audacieux, de n'avoir pas été appellé au conſeil de l'Infini pour corriger la fabrication défectueuſe du monde, reſpirent l'impieté & l'ignorance de lui-même. L'Etre qui a donné naiſſance à tout, peut-il avoir erré, & être en même tems l'Infini? Conçoit-on des défauts dans l'ouvrage de celui dont les perfections ſont infinies? Ne ceſſeroit-il pas d'être ce qu'il eſt, s'il étoit ré-

répréhensible? La bonté de tout ce qu'il a fait est aussi inaliénable de lui, que l'unité même de son être; il répugne autant à l'infini de se tromper que d'avoir un égal. Sur quoi peut s'appuyer l'homme téméraire, qui s'oublie jusqu'au point de l'accuser d'imperfection? Non, Etre Suprême! plus je médite vos ouvrages, plus je les vois dignes de vous: leur bonté réelle, quoiqu'incompréhensible, est le seul degré qui soit permis à ma foiblesse pour m'élever jusqu'à vous; elle m'imprime cette admiration, le plus parfait hommage que je puisse vous rendre, & cette assurance de mon bonheur, le plus grand encouragement que je puisse trouver ici-bas.

SECONDE PARTIE.

C'Est ce principe qui fait la différence de l'homme, qui dispute toujours sur ce qu'il ne peut sçavoir, avec l'homme, que ce qu'il ne peut sçavoir empêche en effet de disputer. Où en est le premier, sur l'origine du bien & du mal, sur la liberté, sur les penchants, sur les désordres, sur la punition & sur les récompenses, sur les phénoménes de la morale aussi difficiles à expliquer que ceux de la Physique?

Il eſt agité, ſans être éclairci; il a toujours couru, & n'eſt jamais arrivé; le bonheur eſt auſſi loin de lui que la vérité, qui en eſt inſéparable; le doute & l'incertitude le tourmentent; la crainte le dévore; le tems, qu'il a employé à chercher ce qu'il ne pouvoit pas trouver, eſt un tems perdu, qui ne lui cauſe que des regrets; la mort arrive avec horreur, il n'a fait que ce qu'il ne devoit pas faire, & il n'a joui de rien: dans cette nuit éternelle prête à l'envelopper, il n'entrevoit rien qui le conſole, ni qui puiſſe lui ſervir d'appui; rempli des imaginations bizarres, qu'il a trouvé répandues par-tout, il en ſent le poids ſans être en état de s'en défaire; l'habitude prévaut alors ſur la raiſon, & malheureux dès cette vie, par le ſoin qu'il a pris d'éloigner de lui le vrai bonheur, il ſe croit encore malheureux dans celle où il va entrer pour toujours. Victime infortunée de l'orgueil & de la préſomption, quand deviendrez-vous un exemple effrayant du malheur de l'homme, qui s'épuiſe à ſe tourmenter lui-même, qui ſe refuſe au jour qui ſemble vouloir le guider, pour porter ſes regards ſur des ténébres impénétrables, dans leſquelles il s'égare & ſe perd tout-à-fait?

L'hom-

L'homme, au contraire, docile à l'idée qu'il a de l'infini, qui s'est convaincu qu'elle est pour lui la solution de toutes les difficultés qui se présentent, & qui ne perd point de vue l'admiration qu'il lui doit, n'est pas plus ébranlé de la contrariété apparente de ce qui se passe autour de lui, que s'il en découvroit les véritables causes. L'innocence accusée, la méchanceté couronnée, la vertu opprimée, le crime impuni, l'élévation des uns, la chute des autres, la barbarie qui triomphe, la bonté qu'on immole, l'affligent, mais ne le troublent pas. Il ne cherche point avec inquiétude à se rendre compte de l'opposition aux loix, de la fureur des passions, des contradictions de la raison, de la vanité de l'homme malgré sa misére, de sa présomption malgré sa foiblesse, de ses préjugés malgré ses lumiéres, de ses erreurs sur ce qu'il aime, de sa légéreté pour ce qui l'intéresse, de son inconstance pour ce qu'il embrasse, de son gout pour le bonheur, & de son éloignement à se le procurer : le pauvre & le riche, le sage & l'insensé, celui qui passe sa vie dans les plaisirs, cet autre qui la passe dans les pleurs ; la différence prodigieuse que les richesses mettent entre les hommes, jusqu'à faire

oublier aux uns qu'ils ſont nés de la même mére que les autres, l'établiſſement des maîtres & des eſclaves, l'uſage de ſe faire la guerre, les révolutions qui l'accompagnent, la deſtruction effrayante d'hommes qui en eſt le fruit, les excès affreux qu'elle autoriſe; la modicité de l'objet qui la fait naître, la gloire attachée au vainqueur, la honte qui ſuit le vaincu; ce ſont là autant de myſtères, qu'il ne tente point de ſe déveloper; il diſtingue l'ouvrage de l'homme de ce qui eſt l'ouvrage de Dieu; il ſouffre le premier, & adore le ſecond. Le raiſonnement captieux dont on ſe ſert pour accuſer Dieu même du mal de l'homme, ne lui en impoſe pas. Eſt-on d'accord ſur tout ce qu'on appelle mal? Je me garderai bien de diſcuter ici les diverſes opinions qu'on en a; les biens, que l'homme a reçus du Créateur, ſont ſans replique, & brillent à tous les yeux; y en a-t-il un qui ne ſoit ſon ouvrage? l'abus que l'homme en fait, eſt ſon mal & ſon crime tout enſemble; mal & crime qu'il ne peut imputer qu'à lui-même, dont il eſt le premier à s'accuſer dans le fond de ſon cœur, & ſur leſquels ſa conſcience le dément, lorſqu'il porte la fureur juſqu'à les attri-

attribuer au ſouverain Etre; blaſphême affreux, le comble de la dépravation, & dont l'injuſtice & la noirceur n'ont pas beſoin de preuve; effets funeſtes des portraits inſenſés, que la préſomption & l'ignorance humaine ont fait de lui, & qui ne ſervent qu'à le défigurer! Bien éloigné d'accuſer Dieu du mal général & particulier qui réſulte des paſſions & des folies des hommes, il s'adoucit la néceſſité de le ſouffrir, par les avantages qu'il tire d'ailleurs de la ſociété dans laquelle il vit, qu'il n'a pas le pouvoir de réformer, & plus encore par le ſentiment intime qu'il a de ſon Auteur, qui ne peut l'avoir créé pour être malheureux: idée conſolante, qu'on ne médite point aſſez; portons-la dans la cabane du pauvre habitée par la faim; montrons-la à ce malade, que la douleur conſume, à ce malheureux dans les fers; faiſons-la briller aux yeux de ce déſeſpéré qui maudit le jour où il eſt né, qui appelle la mort à grands cris; elle ſervira de conſolation à tous, elle inſpirera la patience, elle arrêtera les imprécations, elle donnera de l'eſpérance. Toutes les conſolations humaines peuvent-elles approcher de celle que fournit la perſuaſion de l'infinité, de la bonté & de l'in-

compréhensibilité de l'Etre Suprême, qualités inséparables de son essence? Faisons passer cette idée salutaire des temples de la misére dans ceux des Rois, où l'abondance & la puissance sont assises avec eux: elle y fera asseoir aussi la justice, la miséricorde, & toutes ces vertus, qui rendent les Rois, quand ils veulent, les images de l'infini. L'exemple de ceux qui cherchent à se soustraire à leurs maux par leurs crimes, & le prétendu succès dont ils sont couronnés, ne séduit point celui dont nous parlons; la loi de sa conscience les lui défend; il trouve plus de vraye douceur à s'y conformer, que de peine à lui résister; il se contente de condamner en secret tout ce qui ne se rapporte pas à cette loi, la premiére de toutes, la source des autres, & la voix la plus éclatante du Créateur; il sépare du nombre des heureux ces hommes, qui ne le sont qu'aux yeux d'une multitude insensée; il n'accorde le laurier de l'immortalité qu'à la vertu; elle est toute définie dans son cœur; les disputes, qui s'élévent à son sujet, ne lui paroissent que des moyens de se dérober aux devoirs qu'elle impose; ses promesses l'encouragent, ses menaces sont les seules qui l'intimident; il croit avoir tout fait,

fait, quand il lui a obéi; bonheur le plus vrai & le plus ignoré; à portée de tous les hommes, des ignorans comme des ſçavans, plus digne d'être tranſmis aux enfans par leurs péres & aux diſciples par leurs maîtres, qu'une fortune périſſable & des ſciences incertaines, qui ne peuvent lui être comparées, & qui n'avoient été données à l'homme, les unes & les autres, que pour l'aider à y parvenir.

Occupé de la bonté infinie du Souverain Etre, celui de tous ſes attributs, qu'il ſemble avoir voulu nous rendre le plus ſenſible, il l'adore dans les dons qu'il a répandus ſur la terre avec tant de profuſion: c'eſt cette bonté qui le conſole dans tous ſes maux; c'eſt à elle qu'il rapporte tous ſes biens; malheureux, il ſouffre ſans murmure; heureux il jouït ſans ingratitude; & dans toutes les poſitions où il eſt placé, il trouve plus de ſujet de reconnoiſſance que de plainte; la différence des états n'en met point dans ſa façon de penſer: le faſte, l'orgueil, la dureté & les paſſions, qui marchent à la ſuite des richeſſes, qui les rendent ſi inſupportables à ceux qui en ſont privés, lui paroiſſent des taches, des difformités, qui enlaidiſſent les dons du Ciel, qui contrarient

rient ſes vuës, qui prouvent l'ingratitude de ceux qui les ont reçuës: les excès qu'entraine l'amour des plaiſirs, ſont la punition de ceux qui ne ſçavent pas en jouïr. Il ne rejette, ni ſur ces biens, ni ſur celui qui en eſt la ſource magnifique, les maux qui attaquent l'humanité; la force, la ſanté, la beauté, la naiſſance, l'élévation & les autres biens départis aux hommes, ne portent point avec eux l'empreinte des déſordres dont ils ſont l'occaſion; ils annoncent la bonté ſouveraine, d'où ils émanent : s'ils excitoient nôtre reconnoiſſance, nous n'oſerions en abuſer, nous voudrions que leur uſage répondit à l'Etre qui en eſt l'Auteur, & cet uſage ſeroit bon.

Animé du même principe, il ſe tranquiliſe ſur le préſent, quel qu'il ſoit; il le ſéme de toutes les fleurs qu'il trouve ſur ſon paſſage, & qui conviennent à ſon état; comme l'abeille il n'en prend que ce qu'elles ont de ſalutaire; il remplit, en en uſant ainſi, les deſſeins de celui qui les a fait éclorre; il fait honneur à ſes dons lorſqu'il s'en couronne; il regarde en pitié ceux qui font un crime d'en uſer, & avec indignation ceux qui croyent pouvoir en abuſer : quoique différents dans leurs prin-

principes, ces deux excès se rapprochent dans leur fin; ils méconnoissent également le Créateur, aussi éloigné de présenter des biens, dont il ne veut pas qu'on profite, qu'il l'est de vouloir qu'on en profite sans mesure. La maladie & la vieillesse n'arrivent point sans être prévuës; il connoit trop la fragilité de sa machine, pour s'étonner de la défection de ses ressorts; il admire, au milieu de sa destruction même, le prodige de son existence. Lorsque la destinée insurmontable, attachée à tout ce qui respire, la mort approche enfin, elle n'a point pour lui les horreurs qu'on lui prête; c'est un tribut, que la nature exige, la cessation d'une forme devenuë pour l'ordinaire insupportable; il céde la place à ceux qui lui succédent, comme il a rempli celle que lui avoient laissée ses prédécesseurs; il rend à la terre ce qu'il avoit reçu d'elle, & qui ne lui avoit pas été donné pour toujours, sans s'embarrasser de ce qu'elle en fera.

Quelque bornées que soient ses vuës sur l'état qui doit suivre ce moment si redouté, il est si accoutumé à s'en rapporter à la bonté infinie de l'Etre qui l'a formé, qu'il ne s'inquiéte point de l'avenir qu'il lui prépare; il ne cher-

cherche pas à lever le voile qui le lui cache : cette sagesse lui épargne les terreurs & les angoisses, fruits malheureux des systêmes monstrueux que la curiosité & la crainte ont forgés, & dont il ne résulte ni gloire pour le Créateur, ni avantage pour la créature : semblable à cet enfant, qui s'endort avec sécurité sur le sein qui l'a porté, & duquel il est sorti, il retourne à l'origine de tous les êtres, avec une douce soumission à ce qu'ordonnera de son sort le meilleur & le plus puissant de tous les péres ; persuadé, non seulement que *Tout ce qui est, est bien*, mais que tout ce qui sera, sera bien aussi.



ARTI-

ARTICLE QUATRIEME.

VIE DE NICOLAS SAUNDERSON. *

NICOLAS SAUNDERSON nâquit au mois de Janvier 1682. à *Thurlston* dans la Province d'*York*, d'un pére qui, outre un petit bien, possédoit un emploi dans l'Accise, où il acquit de la réputation par le succès avec lequel il l'exerca pendant près de quarante ans. A l'âge d'un an, la petite vérole lui fit perdre la vuë, & même les yeux; il étoit trop jeune pour qu'il pût se rappeller dans la suite d'en avoir jamais joui; aussi ne conserva-t-il pas plus d'idée de la lumiére & des couleurs que s'il fût né aveugle; malgré cela il fut envoyé de bonne heure à l'Ecole gratuite de *Pen-*

* La vie de cet illustre aveugle, Professeur de Mathématiques à *Cambridge*, nous a paru si singuliére, que nous avons crû que le Public la verroit avec plaisir dans ce Recueil. Elle est tirée d'un ouvrage Anglois périodique, intitulé, *The Universal Magazin.*

Penniston, voisine du lieu de sa naissance; il y aprit sous Mr. *Staniforth* les élémens des langues Grecque & Latine; il y fit dans la suite de si grands progrès, par l'application avec laquelle il étudia les Auteurs classiques, qu'il étoit en état d'entendre les ouvrages d'*Euclide*, d'*Archiméde* & de *Diophante* en original. Entre les Poëtes Latins, *Virgile* & *Horace* étoient ses Auteurs favoris; il en possédoit si bien les plus beaux endroits, qu'il en faisoit souvent dans la conversation les applications les plus heureuses; il étoit très versé dans les écrits de *Ciceron*; il parloit un Latin aisé, & pourtant élégant; il savoit assez bien le François. Aussi-tôt qu'il eut achevé ses premiéres études, son pére, dont les occupations exigeoient qu'il fût instruit dans l'Arithmétique, lui en enseigna les premiéres régles; ce fut alors que l'on reconnut la beauté de son génie; la solution des questions ordinaires fut un jeu pour lui: sa mémoire étoit si prodigieuse, qu'il faisoit de tête les plus grands calculs: il inventoit de nouvelles régles à son usage, pour résoudre avec plus de promtitude ces problêmes compliqués que l'on propose aux commençans, souvent bien plus pour les embarrasser que pour les instruire;

aussi

auſſi ſes compagnons d'étude préféroient-ils, quand ils étoient arrêtés par quelques difficultés, de s'adreſſer à lui plutôt qu'au maître.

Il n'avoit que 18 ans, lorſqu'il fit connoiſſance avec Mr. *Richard West d'Underbanck*, gentilhomme riche, qui avoit beaucoup de goût pour les Mathématiques. Ayant remarqué dans le jeune *Saunderſon* des talens peu communs, il voulut bien ſe charger de lui enſeigner les élémens de l'Algébre & de la Géométrie, & il fit tout ce qu'il put pour l'encourager à ſe perfectionner, prévoyant quel avantage les ſciences pourroient retirer d'un ſi grand génie. L'un de ſes plus grands plaiſirs, de même qu'au Docteur *Nettleton*, avec qui le jeune *Saunderſon* fit auſſi connoiſſance peu de temps après, étoit de le pouſſer dans ſes études, de lui fournir des livres, de les lui lire & de les lui expliquer; mais s'il leur dut ſes premiéres connoiſſances en Mathématiques, bientôt il ſurpaſſa ſes maîtres, & ſe vit dans le cas de leur donner des lumiéres bien plus que d'en recevoir d'eux.

Son pére l'envoya à *Atterclif*, où il ne demeura pas longtems, parce que les ſciences qu'on y enſeignoit principalement, n'étoient pas de ſon

ſon goût ; il ſe retira en campagne, où il continua ſes études pendant quelque tems par lui-même, ſans guide & ſans ſecours ; un bon livre, quelqu'un pour le lui lire, c'étoit tout ce qu'il lui falloit ; il n'étoit aucune difficulté dont il ne vint à bout par la force de ſon génie.

Juſques-là ſon pére avoit pourvû aux frais de ſon éducation ; comme il avoit une nombreuſe famille, cette dépenſe l'incommodoit ; les amis de *Saunderſon* penſérent donc à lui procurer quelque occupation, par le moyen de laquelle il pût lui-même ſe tirer d'affaire. Il auroit fort ſouhaité d'aller à *Cambridge*, parce qu'il eſpéroit y trouver d'excellentes occaſions de faire des progrès dans le genre d'étude qu'il chériſſoit : mais la grande dépenſe qu'il eût falu y faire, le temps qu'il eût employé à s'y faire graduër, ſembloit rendre ce projet impraticable ; cependant il réſolut d'aller y tenter fortune, & de s'y rendre, non pas, à la vérité, comme écolier, mais ce qui n'eſt pas peu ſurprenant, comme maître ; ſes amis trouvoient qu'il avoit déja fait de ſi grands progrès dans les Mathématiques, & qu'il avoit avec cela l'expreſſion ſi heureuſe, qu'il ne pouvoit manquer d'en-

d'enſeigner cette ſcience avec ſuccès, dans l'Univerſité même; & au pis aller, ils ſe flatoient, que s'ils étoient trompés dans leur attente, ils ne manqueroient pas de réuſſir, en ouvrant pour lui une école à *Londres*. En conſéquence de cette réſolution, en 1707., à l'âge de 25 ans, il fut conduit à *Cambridge* par Mr. *Dunn*, qui étoit alors aggrégé au Collége de *Chriſt*; il y demeura avec lui, ſans pourtant en être membre. On y fut charmé de poſſéder un hôte ſi extraordinaire; auſſi-tôt on lui donna une chambre; on lui accorda l'uſage de la Bibliothéque, & généralement tous les priviléges dont il pouvoit avoir beſoin. Mais avec cela, il rencontra bien des obſtacles à ſon entrepriſe; il étoit là preſque ſans amis, ſans fortune, & dans un âge où il faloit avoir bien des talens & des lumiéres pour jouër le role de maître de Philoſophie dans une Univerſité où cette ſcience étoit portée à ſon plus haut point de perfection. D'ailleurs Mr. *Whiſton* occupoit alors la chaire de Mathématique; il lut le programme des leçons que Mr. *Saunderſon* ſe propoſoit d'ouvrir. Une telle entrepriſe pouvoit être regardée comme attentatoire aux priviléges de ſa profeſſion; mais heureuſe-

 ment,

ment, c'étoit un homme d'un bon naturel, zélé pour l'avancement des Sciences; il vit ſans peine les mouvemens qu'on ſe donnoit en faveur d'un homme ſi extraordinaire. Mr. *Dunn* ſur-tout s'empreſſoit à le faire connoitre; & ſa réputation ſe répandit ſi bien dans toute l'Univerſité, qu'au bout de quelques mois, tout ce qui s'y trouvoit de gens éclairés & tant ſoit peu curieux, recherchoient à l'envi ſon commerce.

Il n'eut pas plutôt fait l'ouverture de ſes leçons, qu'il eut un grand nombre de diſciples; & ce nombre s'accrut ſi fort dans la ſuite, qu'il avoit beaucoup de peine à trouver des heures pour en donner à tous ceux qui lui en demandoient.

Il y avoit déja pluſieurs années que le Chevalier *Newton* avoit quitté *Cambridge*, quand Mr. *Saunderſon* y arriva. Son livre des Principes de Mathématiques & de Philoſophie naturelle étoit publié depuis long-temps; mais on l'avoit d'abord négligé, parce qu'on ne l'avoit pas bien compris: ſes démonſtrations étoient ſi courtes & ſi conciſes, qu'il n'y avoit que de grands Mathématiciens qui puſſent les entendre; ſon traité d'Optique & ſon Arithmétique univerſelle, qui contenoient l'un & l'autre de

gran-

grandes découvertes, étoient écrits de la même maniére, & ne pouvoient être utiles qu'aux ſavans. Mr. *Saunderſon* tira de ces ouvrages des textes pour ſes leçons; ils lui fournirent un vaſte champ pour déployer la force & l'étendue de ſon génie; & ceux qui étudioient à l'école publique de l'Univerſité donnérent bientôt, par les progrès qu'ils firent ſous lui, des preuves du ſuccès avec lequel il les inſtruiſoit. Ces ſurprenans phénoménes, dont l'explication embarraſſoit même les plus grands Mathématiciens, devinrent le ſujet des Théſes que ſoutenoient des jeunes gens de treize à quatorze ans, pour obtenir le grade *de Maitre ès-Arts*. Chaque année on en voyoit quelques-uns ſoutenir avec beaucoup de ſuccès la diſpute, tantôt ſur le flux & le reflux de la mer, tantôt ſur les phénoménes de l'arc-en-ciel, tantôt ſur le principe de la gravitation univerſelle appliqué à la théorie des mouvemens de tout le ſyſtême Planétaire.

Qu'un homme ait perdu la vuë à l'âge d'un an, qu'il donne dans la ſuite des leçons d'Optique, diſcoure ſur la nature de la lumiére & des couleurs, explique la viſion & les effets des verres, les phénomènes de l'arc-en-ciel,

tout ce qui concerne le ſens dont il eſt privé, c'eſt ce qu'on ſeroit tenté de regarder comme une fable, ſi l'on ne ſavoit que tout cela peut être repréſenté par des lignes & des figures, dont la nature & les propriétés ſont du reſſort de la Géométrie, & par conſéquent d'un homme qui, quoiqu'aveugle, étoit un grand Mathématicien.

Si Mr. *Saunderſon* avoit eu l'avantage de pouvoir ſe ſervir des principes du Newtonianiſme, pour enſeigner la Philoſophie dans l'Univerſité, il eut bientôt celui d'en connoître l'incomparable auteur, & de s'entretenir fréquemment avec lui ſur ce qu'il y avoit de plus difficile dans ſes ouvrages. Le docteur *Halley*, Mr. *De Moyvre*, & pluſieurs autres des plus illuſtres Mathématiciens de *Londres*, faiſoient grand cas de ſon amitié & de ſes lumiéres; ils reſpectoient ſes déciſions, & le conſultoient fréquemment ſur les ouvrages qu'ils vouloient publier. Enfin Mr. *Whiſton* ayant laiſſé la chaire de Mathématique vacante, la ſupériorité de Mr. *Saunderſon* dans cette ſcience ſur tous ſes competiteurs, fut ſi généralement reconnuë, qu'on paſſa par-deſſus les formalités ordinaires, pour lui faire avoir les degrés que les

les ſtatuts de l'Univerſité exigent de ceux qui prétendent à cette profeſſion. Le Chevalier *Newton* s'intéreſſa beaucoup pour lui: & par les mouvemens qu'on ſe donna auprès des directeurs des Colléges du Duc de *Sommerſet* leur Chancelier, & par la protection du Chevalier *François Roberts*, on obtint promtement un ordre de la Reine pour lui conferer le grade de *Maître-ès-Arts*, & on l'élut enſuite Profeſſeur de Mathématique au Collége de *Ste. Lucie* au mois de Novembre 1711. Son premier ſoin, après ſon élection, fut de prendre poſſeſſion de la Chaire, par une harangue inaugurale dont la latinité étoit digne de *Ciceron*; & il mit tant de juſteſſe dans ſes tons, & tant de grace dans ſon geſte; en un mot, la beauté de ſa récitation répondit ſi bien à celle de ſon diſcours, qu'il s'attira les applaudiſſemens de tout ſon auditoire.

Dès-lors il s'enferma, pour ainſi dire, chez lui, afin de pouvoir ſe préparer pour les leçons qu'il avoit à donner, & il conſacra tout ſon tems à ſes éléves; enſorte que ſes amis perdirent bientôt les agrémens de ſon commerce. Cependant il demeura, comme auparavant, dans le Collége de *Chriſt* juſqu'en 1723.

Dans ce tems là il prit maiſon à *Cambridge*, & épouſa, peu de tems après, la fille de Mr. *Guillaume Dickons*, ci-devant Recteur de *Boxworth*; il en eut un fils & une fille, qui l'un & l'autre lui ont ſurvécu.

Le Roi qui en 1728. honora l'Univerſité de ſa préſence, voulut le voir; & nôtre Profeſſeur s'étant rendu par ſes ordres dans la ſalle du Sénat, Sa Majeſté lui donna le titre de Docteur en Droit.

Mr. *Saunderſon* étoit naturellement d'un tempéramment ſain & robuſte; mais comme il vivoit d'une maniére trop ſédentaire, il devint à la longue valétudinaire, & il fut atteint du ſcorbut. Il ſe plaignoit depuis quelques années d'un engourdiſſement dans ſes membres; cela finit au printems de l'année 1739. par la gangréne au pied, & ſon ſang ſe trouva ſi gâté, que les efforts des Médecins furent inutiles; il mourut le 19. Avril de la même année, à l'âge de 57. ans, & il fut enſeveli, comme il l'avoit ſouhaité, dans le chœur du temple de *Boxworth*.

Après l'hiſtoire de ſa vie, on s'attend ſans doute que l'on diſe quelque choſe de ſa perſonne, & de ſon caractére; mais quelles couleurs

leurs ſeroient aſſez vives, pour dépeindre un homme ſi extraordinaire & d'un mérite ſi diſtingué ? Qu'un homme aveugle ſoit pourtant un grand Mathématicien, c'eſt un phénomène difficile à expliquer & bien digne d'admiration. *Ciceron* rapporte quelque choſe de ſemblable de *Diodore* ſon maître de Philoſophie, & il regarde comme preſque impoſſible à croire, qu'étant privé de la vuë il pût enſeigner la Géométrie, & en décrire de vive voix les figures à ſes écoliers, avec tant de juſteſſe qu'ils puſſent les tracer d'après ce qu'il leur avoit dit. Cependant *Diodore* ne fut aveugle qu'après avoir eu déja quelque connoiſſance de cette ſcience-là. *St. Jérome* raporte un fait de cette nature, mais plus remarquable encore; c'eſt de *Didyme* d'Alexandrie, qui quoiqu'aveugle dès ſon enfance, ne laiſſa pas d'enſeigner en perfection la Logique, & même la Géométrie, qui eſt de toutes les ſciences celle où le ſecours de la vuë paroit le plus néceſſaire. Il eſt parlé de ce *Didyme* dans pluſieurs Hiſtoriens, & en particulier dans *Caſſiodore*. Ce dernier Auteur fait auſſi mention d'un certain *Euſébe* d'Aſie, qui non ſeulement avoit enrichi ſon eſprit de connoiſſances de toutes les

ſortes, mais encore les enſeignoit aux autres avec la plus grande clarté; quoique, ſuivant ce qu'il lui avoit dit à lui-même, il fût aveugle dès l'âge de ſix ans. *Tritheme* raporte auſſi l'exemple d'un nommé *Nicaire* de Malines, aveugle dès l'âge de trois ans, & qui pourtant devint ſi habile dans toutes les ſciences divines & humaines, qu'il enſeigna publiquement à *Cologne* le Droit Civil & le Droit Canon, & qu'il récitoit des ouvrages qu'il n'avoit jamais vûs, mais qu'il avoit apris par cœur, ſeulement en les entendant lire. *

Il eſt bien remarquable, que dans le petit nombre de ceux qui ont été privés de la vuë, & dans le nombre encore plus petit de ceux qui ont ſurmonté les difficultés qui ſont une ſuite de ce malheur, il s'en trouve néanmoins autant qui ayent excellé dans les ſciences, & particuliérement dans les Mathématiques. Cependant ſi l'on conſidére que les idées de l'étenduë, qui eſt le principal objet des Mathématiques, peuvent auſſi-bien s'acquerir par l'at-

* On a donné l'année derniére l'hiſtoire d'un autre Aveugle nommé *Blacklock*, qui s'eſt illuſtré par des poëſies, qui ſont fort eſtimées en Angleterre. On trouve un extrait de cette hiſtoire dans le Vol. XI. d'un ouvrage périodique, intitulé, *The monthly review*. art. 58.

l'attouchement que par la vuë; qu'une attention fixe & soutenuë est ce qu'il y a de plus nécessaire pour y réussir; que les aveugles sont, par nécessité, moins distraits que les autres; on trouvera peut-être que les Mathématiques sont, de toutes les sciences, celle dont l'étude est la plus convenable à leur situation. *Démocrite*, dit-on, se creva les yeux, afin de méditer plus à son aise, avec moins de distraction; pensant, dit *Ciceron*, que l'usage de la vuë affoiblissoit la pénétration de l'esprit. Et c'étoit une remarque que faisoit fréquemment nôtre Professeur, que de tracer des figures, ou des lignes, comme on le fait ordinairement en travaillant sur la Géométrie, afin de soulager par-là l'imagination, étoit souvent un moyen de troubler l'entendement; & il est certain, quelqu'utile que cela puisse être à ceux qui étudient cette science, que ceux du moins qui cherchent à y faire de nouvelles découvertes doivent toujours s'en passer; les figures doivent être tracées dans l'imagination, dans toute la généralité que suppose la proposition, ce qui ne peut se faire sur le papier. Je suis persuadé qu'un homme qui souhaiteroit acquérir une connoissance plus que superficielle de cette scien-

ce,

ce, & qui, peu content de ſavoir ce qu'on peut en aprendre dans les livres, voudroit faire des progrès ultérieurs, réuſſiroit plus aiſément, agrandiroit en quelque ſorte ſon génie, s'il s'accoutumoit à méditer & à raiſonner, en ſe plaçant dans le cas d'un homme aveugle; mais celui qui a le malheur de l'être en effet, & qui eſt privé de tous les plaiſirs que procure la vuë, ſe contentera en lui-même, d'autant plus fréquemment & plus profondément, qu'il n'a guères d'autres amuſemens que celui qui naît de la recherche de la vérité; & par conſéquent, il eſt bien plus probable qu'il excellera dans ces ſciences abſtraites.

La même cauſe peut auſſi contribuer à élever le génie au-deſſus de ce qu'il ſeroit ſans cela, & à le faire réuſſir dans les arts, particuliérement dans la Poëſie, & dans la Muſique. Il faut à la vérité qu'un Poete ait l'imagination remplie de toutes les diverſes beautés, dont l'art & la nature préſentent à nos régards la brillante varieté, dont la vüe ſeule peut fournir l'idée; mais s'il a fait cette proviſion d'idées avant qu'il la perdit, quand une fois il en eſt privé, la lumiére céleſte qui l'éclaire intérieurement, brille avec d'autant plus d'éclat, qu'elle

qu'elle pénétre toutes les facultés de son ame. Aussi voyons-nous, parmi ceux qui ont fait des poëmes épiques, genre de poësie le plus sublime de tous, deux Poëtes aveugles, qui ont surpassé du côté de l'imagination, tout ce qui avoit été fait auparavant, dans tous les temps & parmi toutes les nations. Je ne puis qu'être surpris de ce que l'ingénieux écrivain qui a fait des recherches sur la vie & les écrits d'Homére, & qui s'est efforcé de rendre raison de la grandeur de son génie, par un concours de causes physiques, ait omis celle-là, qui étoit si particuliére à ce Poëte.

C'est par l'attouchement que le Docteur *Saunderson* acquit le plus grand nombre de ses idées; il avoit ce sens-là extrémement fin & délicat, comme l'ont ordinairement les aveugles; soit que ce soit un don de la Nature, soit qu'ils le doivent à la nécessité où ils sont d'en faire un grand usage; cependant il ne pouvoit pas, comme quelques personnes se le sont imaginé, & comme on le fit croire à Mr. *Boyle*, d'un homme aveugle de Mastricht, distinguer par ce moyen les couleurs; il avoit souvent tenté de le faire, & il avoit accoutumé de dire que c'étoit tenter l'impossible; mais le moindre dé-

faut de poli, qui ſe trouvoit dans une ſurface, n'échapoit point à la délicateſſe de ſon attouchement; c'eſt par ce moyen, qu'il diſtinguoit, dans une collection de Médailles Romaines, les vraies d'avec les fauſſes, quoique celles-ci euſſent été ſi bien contrefaites, qu'un connoiſſeur, aidé de ſes deux yeux, y fût trompé. Il s'apercevoit de même avec beaucoup d'exactitude, par l'attouchement, du moindre changement qui arrivoit dans l'atmoſphére. Nous étions un jour dans un jardin occupés à obſerver le Soleil; il étoit préſent, & il s'apercevoit auſſi-bien que nous du moindre nuage qui venoit troubler nos obſervations. Pourvû que l'air fût calme, qu'il ne fit que peu ou point de vent, il étoit averti, par les différentes impreſſions de l'air ſur ſon viſage, ſi l'on en aprochoit, ou s'il paſſoit près d'un arbre.

Je ſouhaiterois pouvoir faire un détail de toutes les diverſes inventions par leſquelles il ſuppléoit à ſon défaut de vuë. Il avoit une planche percée de trous, éloignés les uns des autres de demi-pouce; il y mettoit des chevilles, & à l'aide d'une ficelle qu'il faiſoit tourner autour, il décrivoit toutes les figures rectilignes dont on ſe ſert en Géometrie, avec plus

plus de promtitude qu'un autre n'auroit pû le faire avec la plume. Il avoit une autre planche, également percée de trous, mais disposés en ligne droite, & propres à recevoir des chevilles de différente grosseur; par ce moyen il pouvoit calculer, & donner des résultats de ses opérations sur les nombres, aussi justes que d'autres pouvoient le faire la plume à la main. Il se servoit d'une sphère armillaire, de plans posés sur d'autres plans de solides réguliers, & il donnoit les idées les plus claires de toutes ces choses à ceux qu'il enseignoit.

Un avantage qu'ont communément ceux qui sont privés de la vüe, c'est la finesse de l'ouïe: personne peut-être n'a été mieux partagé à cet égard, que notre Professeur; il pouvoit facilement distinguer jusqu'à une cinquiéme de ton; il avoit apris dans sa jeunesse à jouër de la flute, & il y fit des progrès qui indiquoient chez lui des talens si grands pour la musique, qu'il y a lieu de présumer qu'il n'auroit pas moins excellé dans cet art que dans les Mathématiques, s'il l'eût cultivé avec autant de soin. Son oreille le servoit si promtement & si bien, qu'il pouvoit reconnoitre non seu-

le-

lement les personnes qui lui avoient parlé une fois, assez longtems pour qu'il pût fixer dans sa mémoire le son de leur voix, mais encore, jusqu'à un certain point, les lieux même où il s'étoit rencontré avec elles. Entroit-il dans une chambre? il jugeoit, par le bruit, de sa grandeur, & de l'éloignement où il étoit de la muraille. S'étoit-il une fois promené sur le pavé d'une cour, sous un portique, ou dans quelqu'autre endroit qui résonne? s'il y retournoit une seconde fois, il connoissoit dans quelle partie de la promenade il se trouvoit.

Sur-tout, on ne peut qu'être étonné de sa prodigieuse mémoire. Il calculoit de tête, multiplioit, divisoit, extraisoit des racines quarrées, cubiques, de nombres très composés; il pouvoit suivre les plus habiles calculateurs, quand il s'agissoit de travailler sur les problémes d'algébre, les suites infinies &c. & il corrigeoit sur le champ les fautes qui leur échapoient, à l'égard des nombres ou des signes.

Ceux qui lui lisoient, avoient de fréquentes occasions d'admirer sa grande sagacité & la vivacité de sa conception, par la facilité avec laquelle il suivoit quelque raisonnement que ce fût;

fût ; & l'adresse qu'il avoit à choisir les idées principales, au moyen desquelles il pouvoit rassembler dans son esprit tout ce qu'on lui avoit lû, & le considérer en entier. A la vérité, lorsqu'il étoit question de ce qu'il y a de plus abstrait dans les Mathématiques ; lorsque les figures étoient extrémement compliquées, il avoit souvent de la peine à se les représenter d'une maniére bien claire : mais aussi, quand il y avoit une fois réussi, il n'avoit presque jamais besoin qu'on lui aidat de nouveau à se les retracer dans l'esprit, tant sa mémoire retenoit fortement tout ce qui lui avoit été confié. Avec d'aussi grands talens que le sont une imagination vive, une mémoire tenace, un jugement promt & sûr, il ne faut pas être surpris, si l'intelligence des livres de Mathématiques lui étoit aisée, s'il connoissoit toute la chaine des vérités qui en sont l'objet, & leur ensemble ; s'il pouvoit, par conséquent, les enseigner dans l'ordre le plus parfait, & suivant la méthode la plus claire & la plus facile. Son talent à cet égard se manifesta dès qu'il commença à en faire usage, & se perfectionna considérablement par une longue pratique. Il paroissoit être parfaitement au fait des difficul-

tés

tés qui peuvent arrêter les jeunes gens, & des moyens de les lever; ses expressions étoient claires, sa méthode si naturelle & si heureuse, qu'il n'y avoit personne qui ne pût le suivre. Il avoit le talent de simplifier les démonstrations, & de faire des suppositions ingénieuses, propres à aider l'imagination, & à faire comprendre ce qui, sans cela, n'auroit pu l'être que difficilement.

Son gout le portoit, non point aux parties des Mathématiques qui n'ont d'autre mérite que d'être difficiles, & qui du reste se bornent à la spéculation, mais à celles dont il voyoit l'usage, soit pour l'esprit, soit pour fournir de nouvelles maniéres de raisonner, rélativement aux commodités de la vie, ou à l'avancement des sciences. Il regardoit les Mathématiques comme la clef de la Philosophie, comme un fil qui sert à nous conduire dans le labirinthe de la nature; il pensoit que l'esprit étoit bien plus satisfait, & acqueroit bien davantage, quand il s'occupoit à en découvrir les secrets, que lorsqu'il s'apliquoit à la recherche des propriétés de la quantité considérée abstraitement.

Comme la méthode synthétique & l'analytique ont chacune leurs zélés partisans parmi les

les Mathématiciens d'aujourd'hui, notre Professeur rendoit, je pense, justice à toutes les deux, en reconnoissant les avantages particuliers de chacune, suivant les différens cas qui se présentoient, & en faisant usage de l'une ou de l'autre, suivant qu'il la jugeoit plus propre à son but : il avouoit que la méthode synthétique étoit à préférer, quand elle pouvoit s'employer aussi facilement que l'autre, parce qu'elle étoit plus propre à donner des idées distinctes des vérités qu'on enseigne, & à en faire sentir l'évidence; mais comme il arrive souvent qu'il y a plus de difficulté à s'en servir, & que la méthode analytique nous fait aller plus vîte & plus loin dans les sciences que toutes les méthodes des anciens, & qu'elle est en effet la véritable source de l'invention, il croyoit que les modernes en pouvoient tirer de plus grands secours.

Il n'est presque point de partie des Mathématiques sur laquelle notre Professeur n'eût écrit quelque chose pour l'usage de ses disciples; mais il ne manifesta aucune intention de publier ses ouvrages, jusqu'en 1733. que ses amis, allarmés d'une fiévre qui avoit fait craindre beaucoup pour sa vie, & fâchés que les

travaux d'un si grand homme fussent perdus pour la société, le sollicitérent de suspendre pendant quelque temps ses leçons, auxquelles il se livroit durant 6. à 7. heures du jour, au grand préjudice de sa santé, & d'employer ce tems-là à mettre la derniére main à quelcun de ses ouvrages, qu'il laisseroit comme un héritage précieux & à sa famille & au Public: il se rendit à leurs priéres, & composa en peu de tems un traité d'Algébre, qui étoit sur le point d'être imprimé, & qui l'a été en effet peu de tems après sa mort.

Mr. *Saunderson* n'étoit pas seulement fait pour les sciences; personne en compagnie ne soutenoit la conversation avec plus d'esprit & d'agrément. Dans ses discours, il faisoit de telles allusions aux objets de la vuë, qu'on oublioit qu'il étoit aveugle: on n'aperçevoit chez lui ni humeur, ni distractions; il savoit écouter, ce qui est rare chez les sçavans; il ne parloit pas avec moins de justesse sur les diverses passions des hommes que sur les sujets de Philosophie: la force & la finesse de ses expressions captivoit l'attention de tous ceux qui l'écoutoient; mais surtout, le respect d'un vrai Mathématicien pour la vérité paroissoit dans

sa conversation, & dans toutes les circonstances de la vie où il se trouvoit: ce qu'il aprouvoit ou blâmoit, ce qu'il aimoit ou méprisoit, tout cela, il le manifestoit sans partialité, & sans déguisement. Cette franchise, qui le faisoit chérir de tous ceux qui avoient le bonheur d'être connus de lui, & d'en être estimés, lui suscita tous les ennemis qu'il eut, & lui causa diverses altercations, que des gens plus fins & plus souples auroient mieux aimé éviter, que de se piquer d'une aussi belle, aussi scrupuleuse sincérité. Ce seroit omettre une chose essentielle dans la vie du Dr. *Saunderson*, que de ne point parler de la maniére dont il se disposa à en sortir. Dès que Mr. *Holmes* lui aprit que la gangréne faisoit de tels progrès, que ses meilleurs amis perdoient toute espérance, il reçut cette nouvelle avec beaucoup de tranquilité, & après un moment de silence, il reprit ses esprits, & parla avec autant de sagesse qu'il eut jamais fait en parfaite santé; il renvoya Mr. *Holmes* au lendemain au soir pour recevoir de lui la communion; mais avant qu'il vint, il fut surpris par le délire, qui dura jusqu'à sa mort.

ARTICLE CINQUIEME.

DISCOURS

SUR LES ROMANS. *

IL en est des révolutions qui arrivent dans la République des Lettres, à peu près comme de celles qui arrivent dans l'Univers par la succession des siécles. Nous voyons les nations succéder aux nations, les villes aux villes, les familles aux familles, ensorte que les unes s'établissent sur les ruines des autres, & leur enlévent l'éclat qu'elles avoient eu avant leur chute. Les mêmes changemens arrivent, par raport aux arts, aux sciences & aux diverses espéces d'ouvrages, dans le Monde littéraire.

Ces changemens tournent-ils à l'avantage de la

* Le Pére *Porée* en est l'Auteur. On a donné au Public la traduction de plusieurs discours de cet illustre Jésuite; celui-ci ne méritoit pas moins cet honneur. Nous prions l'élégant traducteur, qui a sçu lui conserver les graces du stile, & la délicatesse des pensées, de continuer à nous envoyer de pareilles traductions de sujets aussi intéressans, aussi bien traités que celui de ce Discours.

la société civile? L'état des nouveaux peuples & des nouveaux Empires, est-il à préférer à celui de ceux qui les ont précédé? C'est-là une question digne d'occuper les Historiens & les Politiques.

Ces mêmes révolutions ont-elles été favorables aux Lettres? Les Arts libéraux de nôtre siécle sont-ils à préférer à ceux des siécles précédens? C'est ce que des Orateurs, des Poëtes & des Philosophes doivent examiner.

Je ne me propose, dans ce Discours, que de parler de ce genre d'ouvrage, inconnu aux anciens Romains, qui, né de la Poësie, ou formé à sa ressemblance, a sucéédé au Poëme Epique, comme un cadet succéde à son ainé, & que nous connoissons aujourd'hui sous le nom de *Roman*. Mais que me proposai-je? Ce qu'on doit se proposer à l'égard de tout ouvrage d'un nouveau genre, de savoir s'il est utile ou nuisible aux lettres & aux moeurs, ou quel rang on doit lui assigner dans la République Littéraire & Politique? Question, qu'il ne fut jamais plus convenable de traiter que dans nôtre siécle, où la fable romanesque, qui sembloit morte & presque ensevelie, ou du moins plongée dans un profond sommeil, se réveille

avec une joie plus vive; semblable au phénix, qui renait de ses cendres, & à qui la mort même rend toutes ses forces; ou à un serpent, qui dépouillé de sa vieille peau, lance de nouveau son venin.

Mais pour faire mieux comprendre ce que sont les *Romans*, commençons par les définir. J'entens uniquement par là, une histoire fabuleuse & galante, ou qui renferme des amours imaginaires, & propres à énerver les esprits & les cœurs.

Je ne prétens point parler de ces écrits anciens, chastes, & véritables, qui n'ont été apellés *Romans*, que parce qu'ils étoient écrits en langue *Romance*, qui n'est autre chose qu'un mélange des langues Romaine & Gauloise. Ces ouvrages étoient élégamment écrits; mais le mot de *Roman* ne réveilloit aucune idée de licence ou de déréglement.

Je parle encore moins de ces histoires pieusement fabuleuses, qui n'ont été composées que pour servir de contrepoison aux amours dont tous les Romans sont remplis. S'il n'y a pas sujet d'admirer l'art avec lequel elles sont construites, on ne peut du moins qu'aplaudir aux intentions de ceux qui en sont les auteurs.

Je ne parle pas non plus de quelques poëmes en prose, qui tendent à faire aimer la vérité & la vertu, par le mélange agréable de la fable. On doit plutôt les mettre au rang des Poëmes Héroïques que dans celui des Romans.

Enfin je ne parle pas de tant de livres & de libelles, enfantés par l'adulation ou par la satyre, pour illustrer de prétendus Héros, ou pour diffamer des personnes d'une vertu reconnuë. Le mensonge y a beaucoup de part, mais l'amour n'y en a aucune. Ce sont des fictions, mais ce ne sont pas des Romans.

Ce que j'apelle de ce nom, ce sont uniquement ces histoires qui ne sont fondées que sur la fiction, & qui ne se proposent d'autre but que l'amour. Or je dis que de tels ouvrages sont préjudiciables aux lettres & à la littérature; c'est mon premier point. Ils sont plus préjudiciables encore aux mœurs & à l'Etat; c'est mon second point. *

* Nous omettons une Apostrophe au Roi & au Cardinal de Polignac, qui est un peu longue, & ne signifieroit rien à présent.

PREMIERE PARTIE.

Plusieurs personnes, & même des gens de lettres, pensent que les Romans sont dans la Littérature ce que les citoyens oisifs sont dans une République; ils n'y font ni bien ni mal; comme si ce qui peut & doit être utile, & qui cependant ne l'est pas, ne devenoit par cette seule raison fort dangereux; ainsi que ces plantes stériles qui sont pernicieuses dans un champ de froment, par cela même qu'elles ne portent aucun fruit. Mais il y a des causes plus particuliéres du mal que les Romans font aux Lettres, & je les réduis aux deux suivantes. Ils corrompent, par leur contagion, toutes les parties de la Littérature avec lesquelles ils ont quelque raport. Ils détournent, par leur abondance, de l'étude des autres parties avec lesquelles ils n'ont aucune liaison; semblables à ces mauvaises herbes, qui nuisent au bon grain, soit en s'y mêlant & en lui ôtant une partie de sa vertu, soit en les absorbant en quelque sorte, & en les étouffant par la multitude de leurs feuilles. Parcourons les principales branches de la Littérature qui ont quelque raport avec les Romans, & voyons

yons en quoi cette affinité peut leur être funeſte.

Il y a long-tems que l'hiſtoire ſe plaint des attentats de la fable, qui donne aux diſcours & aux faits un air de merveilleux, ſans s'embarraſſer de porter atteinte à la vérité. Si ce reproche n'étoit déja pas ſans fondement dans des ſiécles où les récits étoient encore dictés par une naïve ſimplicité, avec combien plus de raiſon ne le fera-t-on pas aux ſiécles ſuivans, où la même ſimplicité fit place à la licence la plus effrénée. Car (ſans parler ici de l'Afrique & de l'Aſie, où l'on vit paroitre les premiers Romans, & où l'on commença à altérer la vérité dans les narrations) eſt-il une hiſtoire dans l'Europe, qui ne ſe ſoit reſſentie des ravages promts & rapides des Romans?

Nous voyons avec douleur les premiers âges de la Monarchie Françoiſe, & le ſiécle même de Charlemagne, tellement obſcurcis par les ténébres épaiſſes de la fable, que la vérité a peine à ſe faire jour au travers. Qui ſont ceux qui ont répandu ces ténébres? les Romanciers, ces pompeux Panégyriſtes des *Rollands*, des *Rénauds*, & de tant d'autres Paladins, qui mêlant le menſonge à la vérité, l'ont couverte

verte d'un nuage si épais, que nos plus habiles Historiens ne peuvent la découvrir.

Les Anglois n'ont pas moins sujet de se plaindre de mille contes puériles qui défigurent les commencemens de leur Nation. A qui doivent-ils s'en prendre? à ces fabricateurs de plates chroniques, qui ont consacré les exploits fabuleux du Roi *Artus* & des *Chevaliers de la Table ronde*, & rempli leurs histoires de mille impertinences ridicules.

Les Espagnols voyent avec un pareil chagrin leurs annales gâtées en divers endroits, contenir des faits qui passent toute créance, & qui par-là n'en méritent aucune. Qui est-ce qui a produit ces altérations? ce sont ces narrateurs empoulés, qui ont soufflé par-tout l'esprit romanesque, & ont rendu incroyables, en les exagérant, les actions par elles-mêmes les plus grandes & les plus héroïques.

Les Italiens ont vû de même leurs Histoires & celles des autres peuples, revêtues des couleurs du mensonge. Qui est-ce qui les a défigurées de la sorte? ce sont eux-mêmes; ce sont ces écrivains ingénieusement frivoles, qui par des mignardises affectées ont répandu sur tout un fard aussi ridicule qu'imposteur.

L'Hif-

L'Hiſtoire d'Allemagne n'offre à la vérité rien de ſemblable ; elle s'eſt conſervée dans ſa pureté, parce que cette nation a heureuſement joint la lenteur pour mentir, à l'habileté pour faire des découvertes. Mais ſi jamais la manie des Romans s'y introduit, comme on prétend qu'elle commence à le faire, bientôt les tableaux de leur Empire ſeront couverts d'un vernis qui en effacera toutes les couleurs naturelles. Les rayons du Soleil ne ſont pas plus propres à noircir le teint d'une nation, que le fard des Romans ne l'eſt à défigurer l'Hiſtoire.

Mais les avantures des particuliers ne ſeront-elles pas à l'abri de ces fables romaneſques ? Comment le ſeroient-elles, puiſque certainement il eſt plus aiſé de tromper dans les faits particuliers, que dans les faits généraux ? Un auteur de Romans, qui cherche par-tout des Héros & des Héroïnes pour en former des modéles de galanterie, quelles perſonnes, quel rang, quelle dignité reſpectera-t-il dans ſes écrits ?

Sera-ce les Empereurs & les Rois ? On a vû des Charles & des Henris en France, des Pélages & des Alphonſes en Eſpagne, des

Sé-

Sébaſtiens & des Antoines en Portugal, des Rogers & des Fréderics en Italie, des Edouards & des Guillaumes en Angleterre, des Maximiliens en Allemagne, des Pandolfes en Bohème, des Caſimirs en Pologne, des Démétrius en Moſcovie, & tant d'autres Princes dont la fable a en quelque ſorte pris poſſeſſion, & dont elle a raporté les diſcours, les actions, & les déſordres, comme ſi elle avoit été également la confidente de leurs deſſeins les plus cachés & de leurs intrigues les plus ſecrettes.

Sera-ce des Princeſſes reſpectables par leur rang & par leur ſexe? On a vû une Marie d'Anjou, une Anne d'Autriche, une Eliſabeth d'Angleterre, une Chriſtine de Suéde, une Vanda de Pologne, une Jeanne de Naples, & un nombre infini d'autres, dont la fable a publié les galanteries ſecrétes avec autant d'aſſurance que ſi elle avoit ouvert tous les tiroirs de leur cabinet, lû & relû toutes leurs lettres, & compilé toutes les piéces galantes de leur porte-feuille.

Sera-ce des Guerriers? On a vû les Longuevilles, les de-Foix, les Montmorencys, les Guiſes, les Turennes, trainés, pour ainſi dire, des champs de Mars dans ceux de Vénus:

nus : la fable a compté leurs victoires clandestines, ou plutôt leurs défaites amoureuses, avec autant de hardiesse que si elle parloit des villes que tout le monde sait qu'ils ont soumises, ou des batailles qu'ils ont gagnées à la face de toute l'Europe qui les admiroit.

La fable aura peut-être épargné la vertu & l'innocence. A-t-elle beaucoup respecté celle des Marguerites de Valois, & des Catherines de Bourbon? N'a-t-elle pas plutôt flétri leur honneur, comme si une femme qui a tout ce qu'il faut pour plaire & pour aimer, faisoit toujours naître des flammes criminelles, & aimoit toujours elle-même avec fureur?

Mais au moins la Religion & la sainteté des mœurs auront été à l'abri de ses attentats? Ah! la pourpre des Richelieux, la triple couronne des Grégoires, ne l'ont point retenuë. Elle les a plongés dans des amours incestueux, comme si des gens se permettoient tout, parceque tout leur est permis; & comme si les législateurs de l'Europe & de l'Univers devoient eux-mêmes recevoir des loix de l'amour.

Vous êtes saisis d'indignation, Messieurs, à l'ouïe d'une pareille licence, & vous demanderez sans doute sur quelles autorités la Muse

Romanesque fonde des calomnies si atroces? Elle n'a à la vérité ni Auteurs ni témoins, mais elle se tient lieu elle-même des uns & des autres. Quelquefois cependant elle emprunte la voix du témoignage. Des bruits sourds, des soupçons téméraires, des interprétations malignes, de faux mémoires composés après la mort, & comme sortis des tombeaux à l'ombre d'un nom illustre; de prétendues anecdotes que l'envie a enfantées, que la médisance aprouve, que l'impudence publie, que la curiosité aprofondit, & que la crédulité embrasse; telles sont les autorités de ces mensonges illustres dont l'Histoire, rarement assez scrupuleuse, se chargera quelque jour, & dont elle consacrera la mémoire, comme elle l'a fait jusqu'à présent, aux dépens de la vérité même & de la vertu. C'est ainsi que l'Histoire, cette science immortelle qui fait revivre les morts, & que l'Orateur Romain apelle *le témoin des tems*, *le flambeau de la vérité*, *la messagère de l'Antiquité*, méritera d'être apellée un jour *le témoin du mensonge*, *le flambeau de la calomnie*, *la messagère du faux*, en un mot, *l'éléve de la Fable Romanesque.*

Qu'il me soit permis, avant que d'aller plus loin,

loin, de dire encore un mot des ravages que la fable a faits depuis peu dans la Géographie historique, par où j'entens cette Géographie, qui ne se bornant pas à la simple exposition des lieux & à des noms de villes, entre dans quelque détail sur la situation des pays, les mœurs des peuples & les cérémonies religieuses.

Si les Romanciers se fussent bornés à faire des voyages dans un monde imaginaire, à dresser des cartes Géographiques de l'amour, ornées de *fleuves du Tendre*, de *fontaines d'Oubli*, de *palais de Diamant*, de *Tours suspenduës en l'air*, ou d'autres merveilles de cette nature, que l'on fait n'exister que dans l'imagination de malades qui rêvent en plein midi, ils n'auroient point fait de tort à la Géographie. Mais en combien de maniéres n'ont-ils pas corrompu & défiguré cette sœur de l'Histoire? Tantôt ce sont des pays véritables que la fable peuple de nations chimériques. Tantôt ce sont des peuples connus auxquels elle prête des mœurs imaginaires. Tantôt enfin elle allie de nouvelles erreurs en fait de Religion aux superstitions surannées; & confondant ainsi le naturel & l'incroyable, le connu & l'inconnu, ce

qu'on

qu'on ſait par expérience, & ce dont on n'a jamais ouï parler, elle nous jette dans un labirinthe dont on peut d'autant moins ſe tirer, qu'il eſt bien difficile de refuter des menſonges venus de loin, ou envoyés dans des régions éloignées.

Qu'arrive-t-il de là? C'eſt que nous nous défions des récits des voyageurs; dans la crainte d'être trompés, nous devenons incrédules, & nous traitons de Romans les rélations les plus fidéles. N'eſt-ce pas là un mal réel, & qui traine après ſoi les plus funeſtes conſéquences?

De toutes les parties de la Littérature, il n'en eſt aucune qui tienne plus de la fable Romaneſque que la Poëſie héroïque, comme nous l'avons inſinué dès l'entrée de ce diſcours. Il y a entre elles une telle connéxité, qu'on peut les regarder comme des ſœurs, & comme deux Muſes; avec cette différence, que la Muſe héroïque eſt née d'un mariage légitime, & que l'autre n'eſt qu'une bâtarde. Elles ont à peu près le même caractére, mais elles ſuivent des régles & des routes toutes différentes. L'une s'aſtreint à certaines loix ſévéres & inviolables; l'autre n'en reçoit ou ne s'en fait aucune. L'une

ne se dément jamais, & soutient jusqu'au bout le caractère de son héros; l'autre, plus volage, prend tour à tour celui d'un héros, d'un berger, ou d'un voyageur. L'une & l'autre sont longtems errantes sur mer & sur terre; mais la premiére achéve sa course au bout d'un certain terme, qui est d'un an tout au plus: la seconde travaille beaucoup sans rien faire; elle n'est point assujettie aux loix du tems, elle galope sans bride, vogue sans gouvernail, tient sans cesse une route incertaine.

La cadette devoit naturellement suivre les pas de son ainée; mais comme les mauvais caractères sont ordinairement les moins dociles, & qu'au contraire ils font souvent la loi aux bons, la fable ayant réglé l'épopée, lui a porté un grand préjudice.

Quand est-ce en effet que les phantômes de Démons, & les arts magiques ont été introduits dans nos poëmes Chrétiens? En voit-on des traces dans l'*Enéide* & dans l'*Iliade*? Et s'il y en a quelque exemple dans l'*Odyssée*, il est unique, & *Homére* en a fait le symbole de la volupté. N'est-ce pas depuis que la Muse romanesque a évoqué leurs manes des enfers? depuis qu'elle a inventé tous ces Magi-

ciens & Magiciennes, qui ont bouleversé les Cieux, la Terre & la Mer par leurs enchantemens. Quand est-ce que l'Italie a vû *Calliope* mêler les foiblesses de l'amour aux actions héroïques de ses héros, si ce n'est lorsque les promenant en quelque sorte dans le pays des Romans, elle en a fait des héros langoureux & de fades héroïnes?

Mais n'a-t-on pas vû, dira-t-on, des épisodes d'amour dans les poëmes des Grecs & des Latins? On en a vû sans doute, mais d'un genre bien différent des nôtres; ils représentoient cette passion plus triste qu'agréable; ils en faisoient plutôt un remède qu'un aiguillon à la tendresse; ils en tiroient des leçons d'une morale supérieure, selon *Horace*, à celle de tous les Philosophes de l'antiquité.

Mais où trouverons-nous chez les Grecs ou chez les Romains des épisodes de l'amour le plus efféminé? Où trouverons-nous que des héros amoureux remplissent des poëmes entiers, ensorte que l'amour soit la fin où tout se raporte? Il a fallu que sans être autorisé par l'exemple & par la coutume, on fit jouër un rolle dangereux à des héros romanesques, mais Chrêtiens, & cela non seulement contre tou-

tes les régles de l'épopée, mais à la honte & l'oprobre même de la Religion.

Heureux encore si la Poësie héroïque eût été la seule victime de la fable ! Heureux si les ouvrages dramatiques se fussent sauvés de la contagion ! Car dès que les premiers germes de cet amour fabuleux eurent commencé à paroître dans la Tragédie, quelle funeste révolution ne se fit-il pas sur tous les théatres de l'Europe ? *Melpoméne*, à la vérité, tient encore le poignard que la douleur & le désespoir avoient mis entre ses mains : mais elle a pris en même tems ces fléches de feu que l'amour romanesque lui a forgées. Elle n'a point arraché de la scène ces cyprès funébres qu'elle avoit aportés d'Athénes, mais elle y a entrelassé les mirtes odoriférans, nés dans les champs romanesques. Elle n'a pas proscrit ces héros magnanimes qu'offrent l'histoire & la fable ; mais elle n'en a admis aucun dont elle ne pût fléchir le cœur au langage amoureux des héros de Roman.

C'étoit à la vérité une entreprise difficile, de former des héros de tout état, de tout âge & de tout caractére, au ton plaintif & élégiaque de l'amour. Mais cette difficulté n'étoit

que pour la raiſon; la Muſe romaneſque en vint aiſément à bout; elle gagna aiſément des ſpectateurs accoutumés depuis longtems aux fictions & aux délires amoureux des héros de Roman.

On introduit ſur la ſcéne un *Britannicus* condamné à la mort par ſon frère, le cruel *Néron*. Vous voulez ſavoir comment on aprendra l'art d'aimer à un jeune homme de quatorze ans, & très novice en amour? Rien de plus facile. On imaginera qu'il aime je ne ſai quelle impudente *Junie*, qui a déja été mariée à un autre, qu'on a chaſſée d'Italie pour des ſoupçons d'inceſte, & à laquelle *Britannicus* n'a peut-être jamais parlé que ſur le théatre François. Cet amour a quelque choſe d'enfantin & de puérile, cela eſt vrai, mais il eſt romaneſque, il plaira.

On fait venir un *Aléxandre*, qui ſe diſpoſe à livrer bataille à un Roi vaillant & belliqueux. Vous êtes en peine de ſavoir comment on inſpirera de l'amour à un jeune héros qui n'a brulé que pour la gloire? Rien de plus aiſé. On fera venir dans ſon camp une jeune Indienne, qu'il n'a ni aimée, ni même vuë; il la verra cependant, & l'aimera. Cet amour précipité,

au milieu d'un camp & du bruit des armes, est tout-à-fait absurde; cela est vrai, mais il est romanesque, il plaira.

Voyez entrer *Mithridate*, qui sentant ses affaires déséspérées sans retour, ne songe plus qu'à s'arracher le jour qui lui est devenu odieux. Comment l'amour rendra-t-il à la vie un vieillard septuagénaire & accablé des coups du sort? Rien de plus facile encore. On ne fera que rapeller des Enfers une femme Grecque, dont lui-même a été successivement l'époux & le meurtrier. Il l'aime une seconde fois, comme s'il ne l'eût jamais connuë, & on lui donne son propre fils pour rival. Cet amour réchauffé & décrépit, est véritablement ridicule, cela est vrai, mais il est romanesque, il plaira.

J'aperçois *Hippolite*, qui va être la victime de la violente passion de sa belle-mére. Vous demandez comment l'aiguillon de l'amour pourra percer le cœur d'un jeune Prince, qui a toûjours haï les femmes, & qui n'a que les mœurs & les inclinations d'un chasseur? Je vai vous l'aprendre. On ira chercher une jeune fille à Athénes; il en deviendra amoureux; & pour qu'il le soit, on le rapellera à

la vie *. Cet amour posthume est entiérement hors du sens commun; cela est vrai, mais il est romanesque, il plaira.

Parcourez tous les autres héros tendres & amoureux, que le plus ingénieux &le plus élégant de tous nos Poëtes a mis sur la scène Françoise; il n'en est aucun dont vous n'ayez raison de demander pourquoi il aime en dépit de l'âge, de la fortune, de la religion, de l'histoire, & même de la fable. Rien de plus faux, de plus déréglé, de plus monstrueux que leur amour, j'en conviens, mais il est romanesque, il a plû, il plait, il plaira.

Ne verra-t-on donc jamais le théatre purgé de ces amours qui ne sont ni vrais ni vraisemblables? Non, on ne le verra jamais, à moins que la Tragédie n'oublie ce que la Muse romanesque lui a apris, de faire de l'amour son premier & capital objet.

Verra-t-on toûjours un théatre élevé chez des Chrêtiens, & par des mains Chrêtiennes, ne respirer qu'amours insensés & romanesques? Oui,

* Suivant la fable, *Hippolite* fut ressuscité par *Esculape*, & ce fut alors qu'il aima *Aricie*, qu'il l'épousa, & l'emmena en Italie, où elle donna son nom à une petite ville.

Oui, on le verra toujours, à moins qu'il ne croule ſur ſes fondemens, & ne s'enſeveliſſe ſous ſes ruines. On peut comparer cette eſpéce d'incendie, que la Muſe romaneſque a allumé ſur notre théatre, à ceux qui ravagent quelquefois de vaſtes & de ſuperbes édifices, & qui ne s'éteignent que lorſqu'ils ne trouvent plus rien à conſumer. Ainſi donc la Muſe tragique périra plutôt que de renoncer à ces amours romaneſques? Sans doute: à peu près comme une perſonne chaſte, qui aime mieux mourir que de perdre ſon honneur.

Mais je le vois, Meſſieurs! Ce ſpectacle vous touche; vous gémiſſez à la vuë de tous les ravages que les Romans ont faits dans la littérature. Eloignons pour un moment ces triſtes images, & portons nos regards ſur des attentats moins atroces, je veux dire, ſur les vices & les défauts que les Romans ont introduits dans le ſtile, & qui tendent à faire dégénérer l'éloquence de ſon ancienne pureté.

Quoi, dira-t-on, aurions-nous quelque choſe à craindre de cette foule d'écrivains que la Nature a doués d'un génie rare, & dont les productions travaillées avec un art infini renferment toutes les grandes ſources de l'Eloquen-

ce ? J'avouë que parmi le grand nombre, il y a eu des d'*Urfés*, des *Calprenèdes*, des *Ségrais*, des *Scudéris*, des *Villedieux*, & d'autres Romanciers de l'un & de l'autre ſexe, d'une imagination riche & d'un génie fécond. Je reconnois que nous avons des Romans écrits avec beaucoup de ſoin & d'élégance, & mieux ſans doute qu'il ne convient à des ouvrages auſſi dangereux. Mais, après tout, quelle eſt, je vous prie, cette éloquence dont les Romans fourniſſent des ſources ſi fécondes ?

Ce ſont, dites-vous, ces narrations aiſées & coulantes, dont la marche eſt toûjours égale & tranquille. Dites plutôt, ces narrations vagues pour la plupart, qui coulent à la vérité, mais comme des ruiſſeaux qui s'égarent en ſerpentant, qui s'attachent à tout ce qu'ils rencontrent, & ne vont ſe perdre qu'avec une lenteur extrême.

Ce ſont ces deſcriptions agréables, ces peintures brillantes de lieux enchantés. Dites plutôt, ces deſcriptions frivoles, qui brillent par l'éclat de leurs couleurs, & qui, comme des tableaux ſans ombre, éblouïſſent par trop de lumiére.

Ce ſont ces diſcours brillans & animés qui af-

affectent l'ame de paſſions douces, & y répandent une agréable ſérénité. Dites plutôt, ces diſcours languiſſans, & d'une fadeur que l'on a peine à ſuporter.

Ce ſont ces converſations enjouées, élégantes, & aſſaiſonnées de grace & d'urbanité. Dites plutôt, ces converſations vuides & inutiles, qui ſont groſſiéres par l'affectation qu'on y remarque de cette urbanité, ou, ce qui eſt pis encore, qui dégénèrent fort ſouvent en pédantiſme.

Ce ſont ces profuſions de fleurs odoriferantes, & pleines d'un miel doux & parfumé. Dites plutôt, ces petites fleurs fanées, dont le ſuc exprimé, bien loin de donner le miel délicieux de l'Attique, ne produira jamais qu'un miel du Pont; miel empoiſonné, & mortel à la ſaine élocution, comme on ne l'a que trop éprouvé.

Voilà donc les ſervices importans que les Romans ont rendus à l'Hiſtoire, à la Géographie, à la Poëſie & à l'Eloquence. Ils corrompent toutes les parties de la littérature avec leſquelles ils ont du raport. Que ſera-ce s'ils nuiſent encore aux Belles-Lettres, avec leſquelles ils ont le moins de liaiſon? Que ſera-ce s'ils

en

en éteignent le goût par leur multiplicité? Je demande à tous ceux qui ont quelque connoiſſance de l'hiſtoire de la littérature, ſi cette accuſation eſt mal fondée?

Quand eſt-ce que l'amour des Belles-Lettres ſe réfroidit? N'eſt-ce pas lorſqu'il y a peu de gens qui écrivent, ou qui liſent les bonnes choſes? Or en quel tems ce nombre eſt-il plus petit? N'eſt-ce pas à proportion que celui des Romanciers augmente? Tandis qu'on ne travaille que Romans; tandis que, pour gagner quelque argent, des écrivains affamés brochent à la hâte de petites hiſtoriettes galantes, ſans ſe mettre en peine ſi elles vivront longtems, pourvû qu'elles les faſſent vivre eux-mêmes; tandis que des aprentifs demi-ſavans refondent de vieilles avantures, ou en fabriquent de nouvelles, dans l'eſpérance de ſe faire un nom, quel qu'il ſoit; tandis que des hommes de qualité écrivent leurs amours, ou ceux des autres, ſoit parce qu'ils ſe plaiſent à médire, ſoit parce qu'ils aiment mieux faire du mal que de ne rien dire, ſoit enfin parce qu'ils ne regardent cela que comme une occupation innocente; tandis que les perſonnes même du ſexe quittent le fuſeau pour la plume, & diſ-

pu-

putent aux hommes, ce qui leur eſt très-facile, le talent d'inventer des fables, & de les bien raconter; les Belles-Lettres ne peuvent que languir, ſoit parce que les écrivains ingénieux, qui pourroient compoſer d'excellentes choſes, ſe laiſſent entrainer à la facilité qu'ils trouvent à enfanter des Romans; ſoit parce que les hommes ſenſés, qui auroient honte de ces bagatelles, ſe découragent & ceſſent d'écrire, perſuadés que lorſque la Muſe romaneſque a envahi l'Empire des Lettres, & qu'elle s'eſt emparée du tréſor public, & de la citadelle, il n'y auroit plus de places pour eux? ou qu'ils n'y ſeroient point eſtimés.

Dans le déclin d'Athénes & de Rome, les plus ſcélérats s'étant rendus maîtres de la République, tous les bons citoyens abdiquèrent la Magiſtrature, ſe démirent de leurs charges, & s'envelopèrent de leur propre vertu. La même choſe eſt arrivée dans la République des Lettres. Quand la fable romaneſque a pris le deſſus, les excellens Auteurs ont ceſſé d'écrire, & ſe ſont condamnés à un repos auſſi préjudiciable à eux-mêmes qu'à toute la littérature.

Je veux cependant, (comme il eſt arrivé

rivé quelquefois à Rome & à Athénes) qu'il y ait des citoyens assez généreux pour soutenir seuls la littérature chancelante, & pour oposer aux Romans frivoles dont elle est inondée, quelque ouvrage solide d'éloquence ou de philosophie, où trouvera-t-il des lecteurs? Peut-être dans le cabinet de quelque homme de lettres, dans quelque coin de bibliothéque, parmi les ombres muettes des savans, ou dans une assemblée domestique composée d'illustres Académiciens.

A l'égard du reste des hommes, les uns liront en passant l'affiche sur une muraille; les autres, après avoir parcouru le livre d'un coup d'œil, le rejetteront sur le champ avec dédain, pour retourner à leurs délices.

La fable a-t-elle donc des attraits si puissans pour détourner ainsi tous les esprits de l'amour de la vérité, & pour les attacher si opiniatrément au mensonge? Oui, Messieurs; & dans nôtre siécle où la mode des Romans s'est renouvellée, si vous daignez me suivre un moment, vous verrez que cette fureur est commune à tous les sexes & à toutes les conditions.

Commençons par la Cour. On y trouve, à la vérité, plus de gens qui fourniroient matiére à des Romans, que de gens qui s'occupent à

en lire: on y en trouve cependant. Ce sont de jeunes personnes de l'un & de l'autre sexe, qui feuillettent des avantures galantes de Rois & de Reines, & qui s'étonnent après cela, qu'il puisse y avoir au monde des Rois & des Reines, qui, dans la fleur de l'âge en portent déja les fruits, dont le cœur se rende inaccessible au vice, & (ce qui est plus grand que de commander aux hommes) qui sachent commander aussi efficacément à leurs passions par la force, qu'ils se font obéir de leurs sujets par la douceur.

De la Cour passons à la ville. Arrêtons-nous, non dans ces sociétés de jeunes fainéans, chez qui on ne voit d'autres livres que des Romans, mais dans cet hôtel magnifique qui renferme une nombreuse famille. A la droite, dans un enfoncement, est le cabinet du pére de famille, qui, envelopé dans une belle robe de chambre, est panché sur un grand volume dont il paroit entiérement occupé. Lisez le titre: *Dictionnaire historique & critique*, c'est-à-dire, *Dictionnaire* où l'on fait profession de toute la bonne foi d'un Historien & de l'impartialité d'un Critique, mais qui au fond ne renferme que des histoires fausses, injurieuses, obscé-

obſcénes, & où la vérité, la pudeur & la Religion ſont violées inhumainement, mais avec beaucoup d'art, enſorte qu'on pourroit le nommer à plus juſte titre, *Dictionnaire hiſtorique & romaneſque, critique & antichrêtien.*

Paſſons à gauche, & entrons dans cet autre apartement, où la Dame du logis, aſſiſe dans un large fauteuil, au milieu d'un ſénat de jeune femmes de qualité, lit à haute voix un livre d'or, qui contient les lettres imaginaires d'un voyageur en Europe, & qui péſe dans ſa balance le génie, les mœurs & la religion des différens peuples du monde. Grand Dieu! que d'horreurs, que d'impuretés, que de profanations! Fermons les oreilles, & paſſons ailleurs.

Japerçois un jeune homme couché négligemment ſur un ſopha, & fort attaché à ſa lecture. Aprochons, & voyons de quel livre il nourrit ſon eſprit avec cette avide nonchalance. Je reconnois les deſcriptions d'un nouveau voyageur qui a paſſé la mer. Où eſt la fidélité dans cet ouvrage? Celle qui eſt ordinaire aux Romans. Où eſt la réligion, la pudeur? il vaut mieux ſe taire que de vous l'aprendre.

Que fait cette fille déja grande, aſſiſe au-

près

près d'une petite table, la tête apuyée sur le coude, dans l'attitude d'une personne qui médite, & le visage détourné pour n'être pas vuë? Mais elle m'a entendu. Elle ferme un livre, & le cache dans son sein. Dites-moi, je vous prie, Mademoiselle, quelle lecture faites-vous? ... Elle se tait, elle rougit. N'en demandons pas davantage: son silence parle, sa rougeur est un aveu. Elle lit, ou plutôt elle dévore l'histoire d'une fille Persane ou Turque, devenuë par sa seule beauté la favorite d'un Roi ou d'un Empereur, & annoblie par ses amours. Heureuse si elle n'envie pas elle-même un état si peu fixe & si dangereux!

Retournons sur nos pas. Une petite fille, échapée des bras de sa nourrice, se présente à nous; elle tient un petit livre en main, & nous le donne à lire. Lirons-nous? Le titre au moins, pour ne pas faire pleurer l'aimable enfant; *Contes des Fées*. Fort bien: c'est de ces sottises que l'enfance est nourrie; c'est ainsi qu'on reçoit dès le berceau les premiers élémens de l'amour.

Irons-nous plus loin, & ferons-nous un tour à la campagne? Nous y trouverons aussi quelques

ques personnes de qualité, mais toutes plus apliquées les unes que les autres à lire des Romans. Il y aura dans le village quelque bon Gentilhomme, qui, de retour de la chasse, à demi couché dans un vieux fauteuil auquel il manque un bras, & entouré de toute sa famille auprès d'un petit feu, lit pour la vingtiéme fois les exploits usés des Chevaliers errans. L'admiration où tout cela le jette lui fait interrompre fréquemment sa lecture; il la témoigne par de grandes exclamations, & oubliant qu'il y a eu des *Condés* & des *Turennes*, il ne s'occupe que des *Primaléons* & des *Palmérins*, héros chimériques, qu'il donne cependant pour modéles à un jeune fils, qu'il se propose d'envoyer au service.

N'y a-t-il donc plus aucun livre qui mérite nôtre attention, par la solidité & l'utilité des choses qu'il contient? Il en est encore, & dans la Cour & dans la ville, de bons & de salutaires, de vrais & d'utiles, d'anciens & de modernes, & même en grand nombre. Mais comment plairont-ils à des gens en qui les Romans ont éteint l'amour du vrai & de l'honnête? Il en est comme de ces mets nuisibles à la santé, mais qui flattent agréablement le pa-

palais, ils font perdre le goût par des alimens plus sains; l'apetit n'est plus réveillé que par ces viandes funestes.

Tant que l'on produira & recherchera des Histoires fabuleuses & antivéridiques, on n'aura que du mépris pour ces excellens ouvrages qui sont les dépositaires du solide & du vrai, ou, pour dire en un mot ce que j'ai dit jusques ici peut-être trop au long, la chose parlant assez d'elle-même, on verra languir l'étude & le goût des Belles-Lettres aussi longtems que l'on s'attachera à lire & à composer des Romans.

Que font-ils donc ces Romans dans la littérature? Je l'ai dit. De mauvaises herbes qui corrompent la bonne semence avec laquelle elles sont mêlées, qui étouffent par l'abondance de leurs feuilles, celles qui sont plus éloignées; & qui par conséquent doivent être arrachées jusqu'à la racine par tous ceux qui désirent de voir fleurir & prospérer la littérature.

Que font-ils enfin par raport à la société, c'est-à-dire, par raport aux mœurs? C'est ce que nous allons déclarer, aussi ouvertement que nôtre amour pour la société le demande, dans la seconde partie de ce Discours.

SECONDE PARTIE.

Tout ce qui est pernicieux à la littérature l'est aussi à la République, parce qu'elle en fait une partie, sinon nécessaire, du moins très utile & très honorable. Mais tout ce qui est contraire aux moeurs est un poison mortel pour la société, parce qu'il en sape les fondemens & en ruine les soutiens. Les bonnes moeurs sont l'ame d'une République; dès qu'il n'y a plus de moeurs, elle languit, elle perd sa force & son activité.

On peut corrompre les moeurs en deux maniéres. On peut y mêler de mauvaises choses, ou leur ôter ce qu'elles ont de bon. Double désordre des Romans. Ils jettent dans l'ame la semence de plusieurs vices; ils y étouffent le germe de plusieurs vertus. Quel vaste champ s'offre ici à mon esprit! Suivons chaque article avec ordre, mais avec précaution. Imitons un homme, qui ayant à manier des poisons vifs & subtils, ne les toucheroit qu'avec circonspection, de peur d'être infecté lui-même par leur attouchement, ou par l'odeur qu'ils répandent.

Je découvre trois vices principaux, auxquels les

les Romans donnent entrée dans le cœur des hommes, & dans celui des jeunes gens en particulier. Ils les rendent téméraires, pareſſeux; ils corrompent leur cœur, & leur aprennent à corrompre celui des autres. C'eſt à ces trois vices qu'on peut raporter les trois eſpéces de Romans qui ont eu vogue de nos jours, la Chevalerie, la Paſtorale & les Romans mélangés. Ce ſont là les trois têtes de l'Hydre romaneſque, dont chacune eſt elle-même une Hydre d'où naiſſent trois vices différens. Coupons, s'il eſt poſſible, ces têtes monſtrueuſes, en commençant par la premiére, qui eſt la *témérité*.

I°. La témérité ſemble tenir beaucoup de la valeur. Mais qu'elles différent entr'elles! La valeur ne s'engage au combat que pour des raiſons graves & bien fondées: La témérité, ſans ſe mettre en peine s'il eſt injuſte, y court pour les plus légers ſujets. La valeur examine quel eſt celui qu'il faut combattre: La témérité s'attaque à tout ce qui ſe préſente. La valeur meſure des yeux le péril: La témérité s'y plonge tête baiſſée. L'une eſt la paſſion des grandes ames: L'autre eſt barbare, & indigne de l'homme. Or ſont-ce des exemples de valeur,

ou de témérité, que nous trouvons dans les Romans? C'est ce qu'il s'agit d'examiner.

Les *Amadis* courent aux armes. Quel en est le sujet? Une femme. Rien de plus louable, s'il s'agissait de reprendre une femme mariée ou fiancée, & que toute autre voie que celle des armes fût inutile. Mais le sujet du combat est une femme, qui n'a pris avec son Héros aucun engagement, qui a peut-être donné sa foi à un autre, & qui même, en la supposant libre, ne devroit point être achetée par les armes, mais méritée par des vertus, ou obtenue par de justes traités. Or aimer, dès la premiére vuë, une femme, qui n'est célébre que par sa beauté, penser à l'enlever du moment qu'on l'aime, & tirer l'épée pour favoriser l'enlévement, est-ce là, dirai-je, la valeur d'un Héros ou la témérité d'un Corsaire?

Mais contre qui prend-on les armes? Est-ce contre les ennemis de l'Etat, ou contre des voleurs domestiques? Quelquefois contre les uns & les autres, mais plus souvent contre les citoyens & contre les étrangers indifféremment, contre les bons comme contre les méchans, contre ceux qu'on connoit, aussi-bien que contre les inconnus, contre toute l'espèce humaine, &

con-

contre chaque individu. Qui est-ce qui suscite tous ces ennemis? La rivalité, c'est-à-dire, une cupidité féroce qui inspireroit du courage aux plus lâches animaux. Entrer ainsi en lice, conduit par la cupidité, apellera-t-on cela valeur d'un Héros, ou témérité d'un tigre & d'un lion.

Enfin quels combats livre-t-on pour de telles Héroïnes? Ne sont-ce que de legers combats, qu'on pourroit plutôt apeller des jeux? Non; ce sont de véritables combats, dangereux, cruels, sanglans, & où ces braves Héros perdroient infailliblement la vie, si au plus fort du danger il ne se faisoit fort à propos je ne sai quels miracles inattendus, surprenans & ridicules, qu'il est plus facile de décrire avec la plume que d'opérer avec les armes. Combattre ainsi sans réflexion, courir aveuglément au trépas, est-ce là la valeur d'un homme prudent, ou la témérité d'un furieux?

Voilà cependant les grands exemples de valeur que les Chevaliers Romanesques nous donnent dans leurs écrits fameux. Et quoique les moeurs vieillissent avec les hommes & le tems, les descendans n'ont que trop hérité de leurs ancêtres. Bien différens de ces guerriers de

la Gréce & de Rome, qui étoient belliqueux au dehors, & pacifiques au dedans, ceux que la France a vû naître au siécle des *Amadis* & dans le nôtre, Héros dans le champ de Mars, & toûjours inquiets dans la ville, embrassent les plus légéres occasions, & sans respecter ni humanité, ni raison, ni loix, ni bien public, ni Réligion, se livrent des combats sanglans d'homme à homme, se font un jeu de blesser ou d'être blessés, & ne lâchent prise qu'après s'être baignés dans le sang de leurs concitoyens, ou les avoir noyés dans le leur.

On ne combat plus guére à la vérité pour des *Orianes*, ou des *Angéliques*. Mais la fureur téméraire & romanesque subsiste toûjours parmi nous; tant de sang versé ne l'a point encore éteinte. Elle respire encore dans le cœur de nos François, & rallumée souvent pour de légers sujets, par la rencontre fortuite de deux rivaux, elle s'enflamme sur le champ, elle s'embrase, tonne, & vomit de toutes parts un incendie, qui consume les familles les plus florissantes, & dont le Royaume même se ressent. Tels sont dans certaines montagnes ces volcans souterrains qui couvent longtems sous des neiges trompeuses; excités par la colli-

sion

ſion fréquente des petits caillous qui tombent les uns ſur les autres, ils prennent feu ſubitement, ils bouillonnent, ils font un fracas horrible, ils s'élancent avec impétuoſité, ils vomiſſent un torrent de matiére enflammée, qui roulant dans les campagnes voiſines, conſume les troupeaux & ceux qui les gardent.

II°. Qui croiroit que des gens auſſi téméraires, puſſent être en même tems des gens pareſſeux, efféminés? Y a-t-il quelque raport entre la molleſſe & la témérité? Oui, dans les Romans; comme il y en a entre la neige & le feu dans les montagnes dont nous venons de parler. Car enfin à quoi aboutit toute la morale des Romans, ſinon à plonger leurs Héros dans la molleſſe par des préceptes de galanterie, & à les empêcher d'en ſortir, lorſqu'ils les ont ſuivis.

Vous avez lû chez les Moraliſtes, qu'il faut réſiſter à l'amour, comme à une paſſion née du vice & propre à le faire naître. Liſez les Romans, vous aprendrez, qu'il faut livrer ſon cœur à l'amour, comme à une paſſion qui eſt ou la vertu même, ou la mére & la nourrice des vertus.

Vous avez crû juſqu'ici qu'à tout âge, mais

ſur-tout dans la jeuneſſe, on doit prendre garde que le cœur emporté par l'amour ne paſſe les bornes de la ſageſſe & du devoir. Abus. Un jeune homme ne peut faire mieux que de s'abandonner à cette paſſion, & de ne ſuivre d'autres loix que celles de l'amour.

Vous penſez encore qu'un amour enfanté par l'eſprit de débauche, conduit l'homme au plus triſte & au plus funeſte eſclavage. Eh! détrompez vous. L'amour, quel qu'en ſoit le principe, l'amour nous tient ſous la tyrannie, mais ſous une tyrannie mille fois préférable à la liberté.

Je lis vôtre étonnement, Meſſieurs; vous avez peine à m'en croire. Mais écoutez les *Céladons*, écoutez les *Artamènes*, qui ſe glorifient de leur ſervitude. Voyez avec quel plaiſir ils ſe laiſſent charger de chaines, & avec quelle joie ils les portent. On les voit à la vérité, on les entend quelquefois ſe plaindre à l'amour même de la tyrannie de l'amour; tantôt pleurer au bord d'un ruiſſeau, & troubler la clarté de ſes eaux par leurs larmes; tantôt ſoupirer dans un bois touffu, & adreſſer leurs gémiſſemens aux doux Zéphirs; tantôt pouſſer des plaintes redoublées dans quelque vallée dé-

ſerte,

ferte, & faire retentir tous les échos de leur douleur. Mais ils trouvent du foulagement à fe plaindre, de la douceur à foupirer, des délices à verfer des larmes. Allez dire à ces Héros langoureux qu'ils brifent enfin leurs chaines; ils vous répondront qu'elles font fi étroites & fi fortes, qu'ils ne peuvent ni les délier ni les rompre. Engagez-les au moins à en faire l'effai; ils refuferont de tenter ce qu'ils craindroient de voir réuffir; l'amour leur paroit un fi grand bien qu'ils aiment mieux mourir en aimant, que de vivre fans aimer. Vivre fans amour n'eft pas vivre; une telle vie eft un fardeau infuportable. Voilà ce qu'ils ont dit mille fois, & ce qu'ils ne cefferont de répéter en mille façons différentes.

Etonnez-vous après cela, que de jeunes gens fans prudence, formés à cette école, fe livrent à l'amour fans retenue, qu'ils fe faffent une habitude de leurs fers, & que cette molleffe oifive leur ôte l'efpérance, ou même le défir, de recouvrer leur liberté. Quant à moi je ferois furpris, que la lecture des Romans n'amollit point l'efprit des jeunes gens, qu'ils réfiftaffent aux traits de l'amour, & qu'ils ne cherchaffent pas même à s'engager dans fes

chai-

chaines par choix & par goût. Où ſont les chaſtes *Bellerophons* & les farouches *Hyppolites*, qui ont réſiſté aux ſollicitations des *Stenobées* & des *Phédres*? Qu'ils liſent l'*Aſtrée* & la *Princeſſe de Clèves*, & vous verrez s'ils ſeront toujours inſenſibles.

III°. Se laiſſer corrompre l'eſprit, & ſe rendre eſclave de la cupidité, c'eſt une coupable indolence. Corrompre les autres, & les entrainer dans l'excès, c'eſt une méchanceté criminelle. Ces deux vices différent, mais de l'un on paſſe aiſément à l'autre, on les aprend à la même école. Dans les hiſtoires romaneſques tant anciennes que modernes, on ne voit que des diſciples qui ont été corrompus, devenir des maîtres expérimentés dans l'art de ſéduire: Y a-t-il quelqu'attentat contre la pudeur & l'innocence des jeunes perſonnes, dont ils ne donnent le funeſte exemple?

Les uns empruntant un air humble & modeſte, s'aprochent d'un pas timide des objets de leur paſſion, & par l'appas des fleurettes & le manége des petits ſoins s'inſinuent doucement dans leurs jeunes cœurs, & tâchent de les fléchir, non par des paroles magiques, mais par des diſcours tendres & doucereux.

C'eſt

C'eſt-là un métier de fourbes, & même de honteux ſuborneurs. Mais que leur importe, pourvû que la ſéduction ſoit auſſi certaine qu'elle eſt attrayante?

D'autres hardis & audacieux, décident que tout eſt permis à ceux qui aiment, & prenant pour droit légitime les volontés de l'amour, ils frayent aux vierges timides la route du déréglement, & les entrainent avec eux dans le crime, qu'elles ne regardent plus comme tel. Il y a dans ce procédé de l'injuſtice & de la violence. Mais qu'importe, pourvû que la victoire ſoit auſſi ſure que l'attaque eſt violente?

Vous en verrez pluſieurs qui ſous le maſque de la probité uſent de toutes ſortes de ſtratagêmes. Ils font des promeſſes, des engagemens, des ſermens; ils prennent le Ciel à témoin de leur flamme perfide & criminelle; ils implorent même ſa protection. Cette action eſt noire & ſacrilége. Que leur importe, pourvû que la tromperie ſoit auſſi efficace qu'elle a un air de probité & de religion?

Vous en trouverez quelques-uns qui ſe ſervent avec art de la diſſimulation. Dans la vuë d'inſpirer plus facilement à de jeunes filles le goût de la galanterie, ils tâcheront d'abord d'arracher

racher de leurs cœurs toutes les ſemences de Religion. Cet artifice eſt impie & abominable. Que leur importe encore une fois, pourvu que le triomphe ſoit auſſi aiſé qu'il eſt conduit avec art?

Je paſſe ſous ſilence une infinité d'autres tromperies que les amans mettent en uſage, de peur qu'on ne m'accuſe de les avoir enſeignées. Mais à qui donne-t-on le ſoin de corrompre les cœurs dans l'école des Romans? Eſt-ce à des hommes vils, groſſiers, lâches, impudens, à de miſérables eſclaves, dévoués à l'iniquité, comme il arrive ordinairement dans la Comédie? non, c'eſt pour l'ordinaire à des perſonnes d'un rang illuſtre, afin d'annoblir le libertinage par la nobleſſe de la naiſſance; c'eſt à des perſonnes d'un commerce poli & agréable, afin d'embellir le libertinage par la politeſſe & l'urbanité des mœurs; c'eſt à des perſonnes diſtinguées par des exploits militaires, afin de fortifier le libertinage par la valeur guerriére; c'eſt à des perſonnes d'une probité apparente, afin de cacher la honte du libertinage ſous le maſque de la vertu; c'eſt quelquefois à des Philoſophes, afin d'autoriſer le libertinage par le reſpect dû à la vraie Philoſophie.

Mais

Mais quoi ! le libertinage cesse-t-il d'être libertinage, ne devient-il pas au contraire plus effrené, lorsqu'il est apuyé de noms aussi illustres ? n'est-il pas alors recherché avec plus d'ardeur, suivi avec plus d'audace, répandu avec plus d'étendue, nourri & entretenu avec plus d'obstination ?

François, aprenez enfin quel est le but de la morale des Romans. Si vous en croyez les maitres de l'art, rien n'est plus propre à polir les hommes, & à adoucir les mœurs. Mais considérez attentivement quels citoyens vont sortir du milieu de vous. Que vois-je ? Premiérement des téméraires qui n'épargnent ni votre sang, ni le leur, qui vous apartient. En second lieu, des amoureux efféminés, qui se rendent esclaves de la volupté, & reposent honteusement sur leurs chaines. Enfin, d'infâmes séducteurs, qui corrompent entiérement les mœurs, & qui quelquefois n'épargnent pas plus la Religion que la pudeur, comme pour étouffer l'une dans le sein de l'autre.

Voilà, ô ma chére patrie, un objet digne de vos réflexions ! Pensez que, comme il importe d'empêcher que la corruption des mœurs ne s'introduise dans un Etat, de même vous

avez

avez tout à craindre des vices que la Morale Romanesque fait germer dans le cœur des hommes. Mais ce n'est pas tout : elle déracine encore de celui des femmes leurs plus belles vertus, la simplicité, la modestie, & la pudeur. Otés-leur ces qualités : Que doit-on penser de leurs mœurs ? Que reste-t-il d'entier dans la République ?

Quelle est donc la pitoyable défaite de quelques Auteurs de Romans ! Ils nous disent froidement qu'en écrivant des amours fabuleux, ils ne se proposent que d'aprendre aux femmes à ne pas pécher, par trop de simplicité, dans des amours véritables. Est-il donc à craindre qu'en elles la simplicité l'emporte sur la ruse, & que si elles péchent en amour, ce soit plûtôt par défaut que par excès de science ? N'est-il pas au contraire mille fois plus à souhaiter qu'elles retiennent cette simplicité naïve qui n'est pas tout-à-fait ignorante, au lieu de cette habileté rusée qui veut tout connoitre ? Mais hélas ! la Muse Romanesque fait bien-tôt disparoitre cette aimable simplicité.

Ecoutons en effet, autant qu'il est permis de l'entendre, écoutons ce qu'une femme apprend dans les Romans. Elle y apprend à interprê-

terpréter habilement les ſignes de l'amour, c'eſt-à-dire, les geſtes parlans, les fines œillades, les rencontres où l'on ſemble ſe fuir, les fuites qui invitent à la pourſuite, les complimens inſidieux, les petits préſens intéreſſés, les mots ambigus, les lettres à double ſens, & les autres myſtéres d'un amour qui craint d'éclater & qui brûle de paroître. Qu'étoit-il beſoin d'aprendre aux jeunes perſonnes le mot de toutes ces énigmes? Du moins, ſi on leur aprenoit en même tems à ſavoir & à diſſimuler, à fuir ou à ſe taire! Mais que fait-on? On leur enſeigne à répondre d'une maniére ſignificative aux marques d'amour, à rendre ſignes pour ſignes, lettres pour lettres, ſoupirs pour ſoupirs, préſens pour préſens. On les inſtruit à enflammer les déſirs, à amuſer les eſpérances, à ſeconder les artifices, à tromper les ſurveillans, à ſe tromper elles-mêmes, à couvrir l'*amour* du nom d'*amitié*, ou à le juſtifier par l'attente d'un mariage légitime. Stratagêmes qu'une heureuſe ſimplicité ignora toujours, & ne perd rien à les ignorer. L'habileté adroite les connoit, mais c'eſt à ſon grand péril & à ſon dommage! Que de familles illuſtres pourroient nous l'aprendre, s'il ne leur convenoit pas de garder le ſilence ſur ce ſujet!

Avec

Avec la ſimplicité, qui évite de ſavoir ce qu'il convient de toujours ignorer, ou de n'aprendre que fort tard, les Romans font bientôt perdre la modeſtie, qui craint d'oublier ce qu'il importe de retenir. Les femmes en effet devroient toujours ſe ſouvenir de ce qu'elles ſont parmi les hommes, de ce qu'elles ſont dans la ſociété civile, & de ce qu'elles ſont dans le monde. Parmi les hommes que ſont-elles? les compagnes des hommes, mais pour obéir, & non pour commander. Dans la ſociété que ſont-elles? des parties de la ſociété, mais pour être gouvernées, & non pour gouverner elles-mêmes. Dans le monde que ſont-elles? les ornemens du monde, mais non point les Divinités: elles n'y ſont pas pour y recevoir des hommages, mais pour en rendre. Si les femmes ſe ſouvenoient de ce que je dis ici, elles feroient toujours modeſtes, elles ne franchiroient jamais les bornes que la nature leur a preſcrites. Mais l'école Romaneſque a grand ſoin d'effacer ces vérités de leur eſprit.

En effet, quel pouvoir ne leur donne-t-on pas ſur les hommes dans les Romans? Un pouvoir plus ſuperbe, plus abſolu, plus deſpotique que celui des Maitres ſur leurs domeſtiques.

ques, des Rois sur leurs sujets, des Tyrans sur leurs esclaves ; un pouvoir qui exige tout genre d'obéissance, qui ne lui donne aucune borne, & qui commande jusqu'aux sentimens.

Représentez-vous, Messieurs, une Héroine Romanesque vis-à-vis de son Héros ; avec quel front orgueilleux on commande d'une part, avec quel air soumis on obéit de l'autre ; comme l'une impose la tristesse ou la joie, comme l'autre devient gai ou sérieux au moindre signal ! Gronde-t-elle ? quelles soumissions, quelles excuses ! Menace-t-elle ? quelle frayeur ! Envoye-t-elle ? on vole, fût-ce à la mort ! Rapelle-t-elle ? on se précipite, fût-ce dans l'esclavage. Où est ce Héros ? dites-vous ; & moi je dis, où est la femme ? Plus de héros, plus de maître, plus d'homme même. Il ne reste que la femme, & la femme est tout.

Unissez cette Héroïne à son Héros ; je sai que le mariage rend quelquefois à l'homme sa dignité. Mais combien de fois n'aura-t-on pas encore sujet de dire, Où est l'homme né pour commander ? où est la femme née pour obéir ? ils ne sont plus l'un & l'autre. Je me trompe, ils subsistent encore, mais ils ont chan-

gé de rolle. L'homme obéit, la femme commande.

Quelle place les femmes doivent-elles occuper dans la société civile? La sévérité Grecque & Romaine ne leur laissoit de distinction qu'entre les femmes : mais la politesse Romanesque leur assigne les premiéres places parmi les hommes dans les repas & dans les assemblées. Dans les Républiques d'Athénes & de Rome, rien ne se faisoit par leurs ordres. Dans la République Romanesque, elles n'ont qu'à parler, qu'à faire signe. C'est sous leurs auspices que l'on combat, c'est par leurs jugemens que la victoire se décide, ce sont leurs mains qui distribuent les lauriers. Elles ne prennent pas elles-mêmes les rênes de l'Etat, mais leur volonté est, pour ainsi dire, le pivot sur lequel roulent toutes les affaires.

Avec un pouvoir si étendu, comment peut-on conserver la modestie? Qu'une femme admiratrice d'une telle République doit avoir de panchant à aspirer à la souveraineté dans un Royaume! Elle voudra gouverner ouvertement ou secrétement les Princes, partager les fruits des victoires, manier les deniers publics, faire pancher à son gré la balance dans les jugemens, en un mot,

avoir

avoir autorité ſur tout; non pas une autorité de commandement, au contraire, une autorité de ſoumiſſion, mais de ſoumiſſion qui peut tout & qui régle tout. Ce que je dis a lieu ſur-tout par rapport aux Princes, qui, élevés dans la République Romaneſque, ont apris à ne rien refuſer aux volontés & aux caprices d'une femme.

Les femmes étant ainſi les maîtreſſes du genre-humain, & les ſouveraines dans la ſociété, que leur reſte-t-il à faire pour leur ôter toute modeſtie, qu'à leur déférer dans tout l'Univers des honneurs divins? C'eſt ce que les fondateurs du Monde Romaneſque ne leur refuſeront pas.

Un Auteur impie a dit: *La crainte a fait les Dieux*; maxime fauſſe & inſenſée. Moi, je dis: *L'amour Romaneſque a fait les Déeſſes*: rien de plus vrai ni de plus certain: mais quelles Déeſſes? ſont-elles ſemblables à celles que la ſuperſtition avoit forgées, qui étoient aveugles, muettes, ſourdes, inanimées, n'exiſtant que dans leurs images, & ne prenant aucune part au culte qu'on leur rendoit? Non, Meſſieurs; nos Déeſſes modernes reſpirent, voyent, parlent, entendent, attirent les regards, & poſſédent tout ce qu'il faut pour recevoir

des hommages & ſe faire rendre un culte religieux. Que leur manque-t-il en effet? la conſécration? on ne ceſſe de leur donner des noms divins; l'invocation? on leur addreſſe à tout moment des priéres; l'oblation? on leur offre une multitude de préſens; la libation? on arroſe leurs piés de torrens de larmes; la fumigation? on pouſſe de profonds ſoupirs; l'immolation? de combien de plaies le cœur d'un amant n'eſt-il pas bleſſé? l'holocauſte? de quels feux un amant n'eſt-il pas conſumé? l'apothéoſe? par quelles louanges, par quelles ſoumiſſions n'éléve-t-on pas une femme au rang des Dieux? Que dis-je? On rejette tout autre Dieu, pour n'adorer que cette ſeule Divinité.

N'attendez pas que je prenne votre défenſe, femmes du monde, chez qui la fumée d'un vain encens étouffe la modeſtie qui fait place à l'orgueil. Une femme ne doit jamais oublier ſa condition naturelle. Mais c'eſt ſur-tout à vous que je m'adreſſe, hommes Romaneſques, qui rendez aux femmes un culte ſi religieux; car, comme a dit un Poëte,

Rendre un culte aux mortels, c'eſt en faire des Dieux.

Or quiconque fait des Dieux, fournit matiére

tiére à l'orgueil. C'eſt donc moins les femmes qu'on doit blâmer, d'être inſolemment orgueilleuſes, & de s'arroger les honneurs divins, que les Prêtres & les adorateurs des Vénus Romaneſques, qui par le culte qu'ils leur rendent les dépouillent de cette modeſtie qui leur eſt naturelle. Du moins ſi en leur ôtant cette qualité, ils leur laiſſoient la pudeur! Mais non, ils envient aux femmes le plus beau don qu'elles ayent reçu de la Nature.

Qu'eſt-ce que la pudeur défend aux femmes? Premiérement de rien lire ou de rien entendre qui puiſſe les faire rougir. La Muſe Romaneſque, à la vérité, ne va pas toûjours juſqu'à exciter cette rougeur. Elle parle quelquefois le langage d'une fille de condition, élevée parmi les Dames de Cour, ou bien celui d'une payſane qui n'a rien de groſſier, & qui a reçû à la campagne l'éducation polie qu'on donne à la ville. Mais ne dépeint-elle pas auſſi ſouvent à la Cour, des *Julies*; au village, des *Galatées*, c'eſt-à-dire, des filles ſans pudeur & ſans vertu? Ne va-t-elle pas juſqu'à faire rougir des *Julies* & des *Galatées* elles-mêmes? ou ſi elle évite de tels diſcours, combien de récits qui offenſeront une pudeur

qui n'eſt pas accoutumée à en entendre de tels, ſi on ne ſe garde pas de les lire. Combien de tableaux d'amour qu'il eſt dangereux d'expoſer aux regards des jeunes filles ; ſoit qu'on peigne des amours de Cour, qui paroiſſent au travers de la pourpre qui les couvre ; ſoit qu'on peigne des amours de village, que l'oiſiveté qui régne dans les campagnes paroit fauſſement excuſer ; ſoit qu'ils ſoient domeſtiques, & qu'ils repréſentent la foi conjugale perfidement trahie ; ſoit qu'ils offrent des amours formés par le hazard, que l'occaſion fait naître & ſemble excuſer ; ſoit qu'ils nous tracent de ceux qui ſont faits avec délicateſſe, & que la volupté y ſoit couverte d'une gaze ; ſoit qu'ils nous peignent ces amours qui excitent la tentation, & agiſſent d'autant plus ſur le cœur qu'on les voit plus à découvert. La Muſe Romaneſque ne rougit point de ces tableaux, parce qu'elle ne connoit point la pudeur. Mais qui pourroit les lire ſans rougir, à moins qu'il n'ait déja apris, dans des lectures dangereuſes, à ne rougir de rien ? Nous-mêmes, nous rougiſſons d'en avoir parlé ſi longtems.

Qu'eſt-ce encore que la pudeur défend à une femme ? De faire paroitre un amour, même lé-

légitime, avant qu'on lui ait fait connoitre qu'elle est aimée, & qu'on l'ait pressée d'aimer à son tour. Il sied bien aux personnes du sexe d'attendre les voeux de leurs amans, de ne pas faire les avances, & d'y répondre de maniére à faire penser qu'elles aiment moins par inclination que par retour. C'est ce qu'ont toûjours pensé les peuples policés. Mais la Muse Romanesque instruit ses Héroïnes d'une maniére un peu différente. Elle leur aprend à disputer à leurs Héros la palme de l'amour; elle veut qu'elles soient aussi hardies à agacer leurs amans, que faciles à se laisser agacer par eux. Et si la pudeur les empêche de faire à leurs Héros l'aveu de leur passion, elle leur conseille d'envoyer des lettres, qui sont les interprétes des sentimens; des portraits, qui sont les substituts de l'original; ou d'autres gages muets & éloquents, qui sans voix se fassent entendre, & qui puissent parler sans rougir.

Vous vous plaignez, péres & méres, de ce que vos filles déja grandes ne savent ni aimer, ni faire connoitre leur amour. Eh! envoyez-les à l'école de la Muse Romanesque. Bientôt vous aurez des Héroïnes aussi promtes

tes à aimer, qu'habiles à découvrir leur amour. Mais que dis-je? Ah! éloignez-les au plutôt de cette école funeste! Si vous ne le faites, malheur à vous! je vous le prédis, vous déplorerez vous-mêmes d'avoir travaillé à renverser & à détruire le rempart de la vertu, je veux dire, la pudeur.

Enfin qu'est-ce que la pudeur défend aux femmes? De rien entreprendre en amour, non seulement par de mauvaises voies, mais même sans le conseil & l'aprobation des parens. De jeunes filles, que l'âge rend imprudentes, & à qui la passion fait souvent faire des faux pas, sont-elles pardonnables, de ne vouloir aucun conseiller dans une affaire périlleuse, & d'une extrême conséquence? Les excusera-t-on, de n'écouter que l'amour, c'est-à-dire, un enfant aveugle & imprudent, plutôt que des personnes recommandables par leur sagesse & leur expérience? Et que sera-ce si elles forment des nœuds secrets, non seulement à l'insçu, mais même contre la volonté de leurs supérieurs? Que sera-ce si en dépit de pére & de mére, elles entrent dans une famille étrangére, ou font entrer des étrangers dans la leur? Peut-on y penser de sang froid? Peut-on s'empêcher

pêcher de dire, Où eſt la pudeur qui convient au ſexe? où eſt le reſpect que l'on doit à ſes parens?

Quoi de plus commun cependant dans les annales romaneſques? Jettons un coup d'œil ſur les peintures des mœurs que nous offrent les Romans. Que voyons-nous dans ces tableaux ſi pittoreſques, ſi bien tracés? Nous y voyons des vierges dans la maiſon de leur pére, formant quelque honteux complot d'amour; des filles s'arracher du ſein de leurs méres, pour ſe jetter dans les bras d'un raviſſeur; des fiancées offrir pour dot une innocence perdue; des contrats ſignés par les ſeuls traits de l'amour; des noces éclairées du ſeul flambeau de la cupidité; des époux couverts du ſeul voile de l'artifice; des couches nuptiales arroſées des pleurs de l'hymen; des Héroïnes qui errent çà & là ſans patrie, qui logent ſans hôtel, qui habitent où elles n'ont aucun droit, qui vivent ſans loix, & bravent tranquillement la colére du Ciel & de leurs parens.

Quoi donc! ſont-ce là les exemples de pudeur qu'on met ſous les yeux du ſexe dans l'école de la Muſe Romaneſque? Oui, Meſſieurs; & ſi vous y ajoutez les modéles de vi-

ce

ce & les préceptes de séduction dont nous avons parlé, vous aurez à peu près toute la doctrine & toute la morale des Romans.

Connoit-on assez maintenant ce que les Romans sont dans l'Etat ? Comprend-on enfin quels vices ils introduisent dans les cœurs, quelles vertus ils en arrachent, quel préjudice ils portent aux bonnes mœurs ? C'est à de sages & à de vertueux Magistrats à voir le désordre, & à en arrêter, s'il est possible, les progrès, par des loix sévéres & infléxibles.

La loi défend de causer, par des maléfices, quels qu'ils puissent être, la perte d'un homme, quel qu'il soit. Que ne défend-on pareillement de composer des livres, plus pernicieux qu'aucun maléfice, des livres qui aveuglent l'esprit & corrompent le cœur ?

La loi défend de vendre des alimens nuisibles à la santé. Que ne défend-elle aussi de vendre de ces ouvrages, qui plus nuisibles qu'aucun mauvais aliment, distillent dans le cœur des hommes le poison mortel de l'amour ?

La Loi défend d'introduire dans l'Etat des marchandises étrangéres, que l'on soupçonne d'être infectées de la peste. Que ne défend-elle aussi l'entrée de ces marchandises de galante-

rie,

rie, qui nous viennent d'Eſpagne, d'Italie, d'Angleterre, de Hollande, des Indes, de la Perſe, du Malabar, du Japon, & qui plus contagieuſes que la peſte même, infectent également la Cour, la ville & les provinces?

Pourquoi ne pas prendre autant de précautions pour prévenir un danger, qu'on en a pris pour en prévenir un autre? Je conviens que la ſanté du corps demande toutes les attentions d'une République: mais la ſanté de l'ame en exige-t-elle moins? Aujourd'hui, plus que jamais, les eſprits & les cœurs n'ont rien de ſain; cette malheureuſe ſituation ſemble demander de promts remédes. Qu'on proſcrive donc par des édits, qu'on détruiſe par les flammes, dans tous les pays, autant qu'il ſera poſſible, tous les vénéfices des auteurs de Romans. L'intéret de la Littérature, le bien de l'Etat le demandent.

* * *
* *
*

ARTICLE SIXIEME.

REFLEXIONS SUR L'AUTORITÉ POLITIQUE.*

AUcun homme n'a reçû de la nature le droit de commander aux autres. La liberté eſt un préſent du Ciel, & chaque individu de la même eſpèce a le droit d'en jouïr auſſi-tôt qu'il jouït de la raiſon. Si la nature a établi quelque *autorité*, c'eſt la puiſſance paternelle: mais la puiſſance paternelle a ſes bornes; & dans l'état de la nature elle finiroit auſſi-tôt que les enfans ſeroient en état de ſe condüire. Toute autre *autorité* vient d'une autre origine que de la nature. Qu'on examine bien, & on la fera toujours remonter à l'une de ces deux ſources, ou la force & la violence de celui qui s'en eſt emparé, ou le conſentement de ceux qui s'y ſont ſoumis par un contrat fait ou ſuppoſé entr'eux, & celui à qui ils ont déféré l'*autorité*.

La

* Encyclopédie.

La puiſſance qui s'acquiert par la violence, n'eſt qu'une uſurpation, & ne dure qu'autant que la force de celui qui commande l'emporte ſur celle de ceux qui obéiſſent; enſorte que ſi ces derniers deviennent à leur tour les plus forts, & qu'ils ſecouent le joug, ils le font avec autant de droit & de juſtice que l'autre qui le leur avoit impoſé. La même loi qui a fait l'*autorité*, la défait alors: c'eſt la loi du plus fort.

Quelquefois *l'autorité* qui s'établit par la violence change de nature; c'eſt lorſqu'elle continue & ſe maintient du conſentement exprès de ceux qu'on a ſoumis: mais elle rentre par là dans la ſeconde eſpèce dont je vai parler; & celui qui ſe l'étoit arrogée devenant alors Prince, ceſſe d'être Tyran.

La puiſſance qui vient du conſentement des peuples, ſuppoſe néceſſairement des conditions qui en rendent l'uſage légitime, utile à la ſocieté, avantageux à la République, & qui la fixent & la reſtreignent entre des limites: car l'homme ne doit ni ne peut ſe donner entiérement & ſans réſerve à un autre homme, parce qu'il a un maitre ſupérieur au-deſſus de tout, à qui ſeul il appartient tout entier: c'eſt

Dieu,

Dieu, dont le pouvoir eſt toûjours immédiat ſur la créature, maitre auſſi jaloux qu'abſolu, qui ne perd jamais de ſes droits, & ne les communique point. Il permet pour le bien commun & pour le maintien de la ſociété, que les hommes établiſſent entre eux un ordre de ſubordination, qu'ils obeïſſent à l'un d'eux: mais il veut que ce ſoit par raiſon & avec meſure, & non pas aveuglément & ſans réſerve, afin que la créature ne s'arroge pas les droits du créateur. Toute autre ſoumiſſion eſt le véritable crime d'idolatrie; fléchir le genou devant un homme ou devant une image, n'eſt qu'une cérémonie extérieure, dont le vrai Dieu qui demande le cœur & l'eſprit, ne ſe ſoucie guére, & qu'il abandonne à l'inſtitution des hommes pour en faire, comme il leur conviendra, des marques d'un culte civil & politique, ou d'un culte de Religion. Ainſi ce ne ſont point ces cérémonies en elles-mêmes, mais l'eſprit de leur établiſſement, qui en rend la pratique innocente ou criminelle. Un Anglois n'a point de ſcrupule à ſervir le Roi le genou en terre; le cérémonial ne ſignifie que ce qu'on a voulu qu'il ſignifiat: mais livrer ſon cœur, ſon eſprit & ſa conduite, ſans aucune réſer-

réserve, à la volonté & au caprice d'une pure créature, en faire l'unique & le dernier motif de ses actions, c'est assurément un crime de léze-majesté divine au premier chef: autrement ce pouvoir de Dieu, dont on parle tant, ne seroit qu'un vain bruit, dont la politique humaine useroit à sa fantaisie, & dont l'esprit d'irréligion pourroit se joüer à son tour; de sorte que toutes les idées de puissance & de subordination venant à se confondre, le Prince se joueroit de Dieu, & le sujet du Prince.

La vraie & légitime puissance a donc nécessairement des bornes. Aussi l'Ecriture nous dit-elle : »Que votre soumission soit raisonnable; »*sit rationabile obsequium vestrum.* Toute puis»sance qui vient de Dieu est une puissance ré»glée, *omnis potestas à Deo ordinata est.* Car c'est ainsi qu'il faut entendre ces paroles, * conformément à la droite raison & au sens littéral,

* Il paroit évidemment, par ce qui précéde & ce qui suit ce passage, que le sens qu'on lui donne ici n'est pas le véritable. Il est des Puissances établies directement par la volonté de Dieu; il en est d'autres qui subsistent par sa permission, & pour des raisons de sagesse qui souvent nous sont inconnuës. Pour établir son systême l'Auteur n'avoit pas besoin de donner un faux sens aux paroles de l'Apôtre; il auroit aisément trouvé dans l'Ecriture des passages plus formels & plus décisifs sur cette matiére.

ral, & non conformément à l'interprétation de la bassesse & de la flatterie, qui prétendent que toute puissance, quelle qu'elle soit, vient de Dieu. Quoi donc? n'y a-t-il point de puissance injuste? N'y a-t-il pas des *autorités*, qui, loin de venir de Dieu, s'établissent contre ses ordres & contre sa volonté? Les usurpateurs ont-ils Dieu pour eux? Faut-il obéir en tout aux persécuteurs de la vraie Religion? & pour fermer la bouche à l'imbécillité, la puissance de l'Antechrist sera-t-elle légitime? Ce sera pourtant une grande puissance. *Enoch* & *Elie* qui lui résisteront, seront-ils des rebelles & des séditieux, qui auront oublié que toute puissance vient de Dieu; ou des hommes raisonnables, fermes & pieux, qui sauront que toute puissance cesse de l'être, dès qu'elle sort des bornes que la raison lui a prescrites, & qu'elle s'écarte des règles que le Souverain des Princes & des sujets a établies; des hommes enfin qui penseront, comme *S. Paul*, que toute puissance n'est de Dieu qu'autant qu'elle est juste & réglée?

Le Prince tient de ses sujets même l'*autorité* qu'il a sur eux; & cette *autorité* est bornée par les loix de la nature & de l'Etat. Les loix de la

nature & de l'Etat sont les conditions sous lesquelles ils se sont soumis, ou sont censés s'être soumis à son gouvernement. L'une de ces conditions est, que n'ayant de pouvoir & d'*autorité* sur eux que par leur choix & de leur consentement, il ne peut jamais employer cette *autorité* pour casser l'acte ou le contrat par lequel elle lui a été déférée : il agiroit dès-lors contre lui-même, puisque son *autorité* ne peut subsister que par le titre qui l'a établie. Qui annulle l'un, détruit l'autre. Le Prince ne peut donc pas disposer de son pouvoir & de ses sujets sans le consentement de la nation, & indépendamment du choix marqué dans le contrat de soumission. S'il en usoit autrement, tout seroit nul, & les loix le reléveroient des promesses & des sermens qu'il auroit pû faire, comme un mineur qui auroit agi sans connoissance de cause, puisqu'il auroit prétendu disposer de ce qu'il n'avoit qu'en dépôt & avec clause de substitution, de la même maniére que s'il l'avoit eu en toute proprieté, & sans aucune condition.

D'ailleurs le gouvernement, quoiqu'héréditaire dans une famille, & mis entre les mains d'un seul, n'est pas un bien particulier, mais

un bien public, qui par conséquent ne peut jamais être enlevé au peuple, à qui seul il appartient essentiellement & en pleine propriété. Aussi est-ce toujours lui qui en fait le bail; il intervient toujours dans le contrat qui en adjuge l'exercice. Ce n'est pas l'Etat qui appartient au Prince; c'est le Prince qui appartient à l'Etat: mais il appartient au Prince de gouverner dans l'Etat, parce que c'est l'Etat qui l'a choisi pour cela; qu'il s'est engagé envers les peuples à l'administration des affaires, & que ceux-ci de leur côté se sont engagés à lui obéir conformément aux loix. Celui qui porte la couronne peut bien s'en décharger absolument s'il le veut; mais il ne peut la remettre sur la tête d'un autre sans le consentement de la nation qui l'a mise sur la sienne. En un mot, la couronne, le gouvernement, & *l'autorité* publique, sont des biens dont le corps de la nation est propriétaire, & dont les Princes sont les usufruitiers, les ministres & les dépositaires. Quoique Chefs de l'Etat, ils n'en sont pas moins membres, à la vérité les premiers, les plus vénérables & les plus puissans, pouvant tout pour gouverner, mais ne pouvant rien légitimement pour changer le gouvernement établi, ni pour met-

mettre un autre Chef à leur place. Le ſceptre de *Louis XV.* paſſe néceſſairement à ſon fils ainé, & il n'y a aucune Puiſſance qui puiſſe s'y oppoſer : ni celle de la nation, parce que c'eſt la condition du contrat ; ni celle de ſon pére, par la même raiſon.

Le dépôt de *l'autorité* n'eſt quelquefois que pour un tems limité, comme dans la République Romaine. Il eſt quelquefois pour la vie d'un ſeul homme, comme en Pologne ; quelquefois pour tout le tems que ſubſiſtera une famille, comme en Angleterre ; quelquefois pour le tems que ſubſiſtera une famille par les mâles ſeulement, comme en France.

Ce dépôt eſt quelquefois confié à un certain ordre dans la ſociété, quelquefois à pluſieurs choiſis de tous les ordres, & quelquefois à un ſeul.

Les conditions de ce pacte ſont différentes dans les différens Etats : mais par-tout la nation eſt en droit de maintenir envers & contre tous le contrat qu'elle a fait ; aucune Puiſſance ne peut le changer ; & quand il n'a plus lieu, elle rentre dans le droit & dans la pleine liberté d'en paſſer un nouveau avec qui, & comme il lui plait. C'eſt ce qui arriveroit

en France, ſi, par le plus grand des malheurs, la famille entiére régnante venoit à s'éteindre juſques dans ſes moindres rejettons; alors le ſceptre & la couronne retourneroit à la nation.

Il ſemble qu'il n'y ait que des eſclaves, dont l'eſprit ſeroit auſſi borné que le cœur ſeroit bas, qui puſſent penſer autrement. Ces ſortes de gens ne ſont nés ni pour la gloire du Prince, ni pour l'avantage de la ſociété: ils n'ont ni vertu, ni grandeur d'ame. La crainte & l'intérêt ſont les reſſorts de leur conduite. La nature ne les produit que pour ſervir de luſtre aux hommes vertueux; & la Providence s'en ſert pour former les Puiſſances tyranniques, dont elle châtie pour l'ordinaire les peuples & les Souverains qui offenſent Dieu, ceux-ci en uſurpant, ceux-là en accordant trop à l'homme de ce pouvoir ſuprême, que le Créateur s'eſt réſervé ſur la créature.

L'obſervation des loix, la conſervation de la liberté, & l'amour de la patrie, ſont les ſources fécondes de toutes grandes choſes, & de toutes belles actions. Là ſe trouvent le bonheur des peuples, & la véritable illuſtration des Princes qui les gouvernent. Là l'obéiſſance eſt glorieuſe, & le commandement auguſte. Au

contraire, la flatterie, l'intérêt particulier, & l'esprit de servitude, sont l'origine de tous les maux qui accablent un Etat, & de toutes les lâchetés qui le déshonorent. Là les sujets sont misérables, & les Princes haïs; là le Monarque ne s'est jamais entendu proclamer *le bien-aimé*; la soumission y est honteuse, & la domination cruelle. Si je rassemble sous un même point de vuë la France & la Turquie, j'apperçois d'un côté une société d'hommes que la raison unit, que la vertu fait agir, & qu'un Chef également sage & glorieux gouverne selon les loix de la justice; de l'autre, un troupeau d'animaux, que l'habitude assemble, que la loi de la verge fait marcher, & qu'un maître absolu mène selon son caprice.

Mais pour donner aux principes répandus dans cet article, toute *l'autorité* qu'ils peuvent recevoir, appuyons les du témoignage d'un de nos plus grands Rois. Le discours qu'il tint à l'ouverture de l'assemblée des Notables de 1596. plein d'une sincérité que les Souverains ne connoissent guére, étoit bien digne des sentimens qu'il y porta. » Persuadé, dit *Mr. de Sully, page* 467. *in* 4*to. Tom. I.* que » les Rois ont deux Souverains, Dieu & la Loi;

 » que

» que la justice doit présider sur le thrône, & » que la douceur doit être assise à côté d'elle; » que Dieu étant le vrai propriétaire de tous » les Royaumes, & les Rois n'en étant que les » administrateurs, ils doivent représenter aux » peuples celui dont ils tiennent la place; qu'ils » ne régneront comme lui, qu'autant qu'ils » régneront en péres; que dans les Etats Mo- » narchiques héréditaires, il y a une erreur » qu'on peut appeller aussi *héréditaire*, c'est » que le Souverain est maître de la vie & des » biens de tous ses sujets; que moyennant ces » quatre mots, *tel est nôtre plaisir*, il est dis- » pensé de manifester les raisons de sa condui- » te, ou même d'en avoir; que, quand cela » seroit, il n'y a point d'imprudence pareille » à celle de se faire haïr de ceux auxquels on » est obligé de confier à chaque instant sa vie, » & que c'est tomber dans ce malheur, que » d'emporter tout de vive force : ce grand » homme persuadé, dis-je, de ces principes, » que tout l'artifice du courtisan ne bannira ja- » mais du cœur de ceux qui lui ressembleront, » déclara, que pour éviter tout air de violen- » ce & de contrainte, il n'avoit pas voulu que » l'assemblée se fit par des députés nommés par

» le

» le Souverain, & toujours aveuglément asser-
» vis à toutes ses volontés ; mais que son in-
» tention étoit qu'on y admit librement toutes
» sortes de personnes, de quelqu'état & con-
» dition qu'elles pussent être ; afin que les gens
» de savoir & de mérite eussent le moyen d'y
» proposer sans crainte, ce qu'ils croiroient né-
» cessaire pour le bien public ; qu'il ne pré-
» tendoit encore en ce moment leur prescrire
» aucunes bornes ; qu'il leur enjoignoit seule-
» ment de ne pas abuser de cette permission,
» pour l'abaissement de l'*Autorité* Royale, qui
» est le principal nerf de l'Etat ; de rétablir
» l'union entre ses membres ; de soulager les
» peuples ; de décharger le trésor royal de
» quantité de dettes, auxquelles il se voyoit
» sujet, sans les avoir contractées : de modé-
» rer avec la même justice les pensions ex-
» cessives, sans faire tort aux nécessaires, afin
» d'établir pour l'avenir un fonds suffisant &
» clair pour l'entretien des gens de guerre. Il
» ajouta qu'il n'auroit aucune peine à se sou-
» mettre à des moyens qu'il n'auroit point ima-
» ginés lui-même, d'abord qu'il sentiroit qu'ils
» avoient été dictés par un esprit d'équité & de
» désintéressement ; qu'on ne le verroit point

» chercher dans son âge, dans son expérience,
» & dans ses qualités personnelles, un prétex-
» te bien moins frivole que celui dont les
» Princes ont coutume de se servir pour élu-
» der les réglemens; qu'il montreroit au con-
» traire par son exemple, qu'ils ne regardent
» pas moins les Rois pour les faire observer,
» que les sujets, pour s'y soumettre. *Si je*
» *faisois gloire*, continua-t-il, *de passer pour un*
» *excellent orateur*; *j'aurois apporté ici plus de*
» *belles paroles que de bonne volonté : mais mon*
» *ambition a quelque chose de plus haut que de*
» *bien parler. J'aspire au glorieux titre de libé-*
» *rateur & de restaurateur de la France. Je ne*
» *vous ai donc point appellés, comme faisoient mes*
» *prédécesseurs, pour vous obliger d'approuver*
» *aveuglément mes volontés; je vous ai fait as-*
» *sembler pour recevoir vos conseils, pour les*
» *croire, pour les suivre; en un mot, pour me*
» *mettre en tutèle entre vos mains. C'est une en-*
» *vie qui ne prend guère aux Rois, aux barbes*
» *grises & aux victorieux, comme moi : mais l'a-*
» *mour que je porte à mes sujets, & l'extrême*
» *désir que j'ai de conserver mon Etat, me font*
» *trouver tout facile, & tout honorable.*

» Ce discours achevé, *Henri* se leva & sor-

» tit,

» tit, ne laissant que Mr. *De Sully* dans l'as-
» semblée, pour y communiquer les états, les
» mémoires & les papiers dont on pouvoit
» avoir besoin. «

On n'ose proposer cette conduite pour modèle, parce qu'il y a des occasions où les Princes peuvent avoir moins de déférence, sans toutefois s'écarter des sentimens qui font que le Souverain dans la societé se regarde comme le pére de famille, & ses sujets comme ses enfans. Le grand Monarque que nous venons de citer, nous fournira encore l'exemple de cette sorte de douceur mêlée de fermeté, si requise dans les occasions, où la raison est si visiblement du côté du Souverain, qu'il a droit d'ôter à ses sujets la liberté du choix, & de ne leur laisser que le parti de l'obéissance.

L'Edit de Nantes ayant été vérifié, après bien des difficultés du Parlement, du Clergé & de l'Université, Henri IV. dit aux Evêques: *Vous m'avez exhorté de mon devoir; je vous exhorte du vôtre. Faisons bien à l'envi les uns des autres. Mes prédécesseurs vous ont donné de belles paroles; mais moi, avec ma jaquette, je vous donnerai de bons effets: je verrai vos cahiers, & j'y répondrai le plus favorablement qu'il me*

sera

sera possible. Et il répondit au Parlement qui étoit venu lui faire des remontrances : *Vous me voyez en mon cabinet où je viens vous parler, non pas en habit royal, ni avec l'épée & la cappe, comme mes prédécesseurs ; mais vêtu comme un pére de famille, en pourpoint, pour parler familiérement à ses enfans. Ce que j'ai à vous dire, est que je vous prie de vérifier l'édit que j'ai accordé à ceux de la Religion. Ce que j'en ai fait, est pour le bien de la paix. Je l'ai fait au-dehors ; je la veux faire au-dedans de mon Royaume.* Après leur avoir exposé les raisons qu'il avoit eu de faire l'édit, il ajoûta : *Ceux qui empêchent que mon édit ne passe, veulent la guerre ; je la déclarerai demain à ceux de la Religion ; mais je ne la ferai pas, je les y enverrai. J'ai fait l'édit ; je veux qu'il s'observe. Ma volonté devroit servir de raison ; on ne la demande jamais au Prince, dans un état obéïssant. Je suis Roi ; je vous parle en Roi ; je veux être obéi.* Mém. de Sully, in-4°. pag. 594. tom. 1er.

Voilà comment il convient à un Monarque de parler à ses sujets, quand il a évidemment la justice de son côté. & pourquoi ne pourroit-il pas ce que peut tout homme qui a l'équité

l'équité de son côté? Quant aux sujets, la premiére loi que la religion, la raison, & la nature leur imposent, est de respecter eux-mêmes les conditions du contrat qu'ils ont fait; de ne jamais perdre de vuë la nature de leur gouvernement; en France, de ne point oublier que tant que la famille régnante subsistera par les mâles, rien ne les dispensera jamais de l'obeïssance, d'honorer & de craindre leur maître, comme celui par lequel ils ont voulu que l'image de Dieu leur fût présente & visible sur la terre; d'être encore attachés à ces sentimens par un motif de reconnoissance de la tranquillité & des biens dont ils jouïssent à l'abri du nom Royal; si jamais il leur arrivoit d'avoir un Roi injuste, ambitieux & violent, de n'opposer au malheur qu'un seul remède, celui de l'appaiser par leur soumission, & de fléchir Dieu par leurs priéres; parce que ce remède est le seul qui soit légitime, en conséquence du contrat de soumission juré au Prince régnant anciennement, & à ses descendans par les mâles, quels qu'ils puissent être; & de considérer que tous ces motifs qu'on croit avoir de résister, ne sont, à les bien examiner, qu'autant de prétextes d'infidélités subtilement colorées;

rées; qu'avec cette conduite, on n'a jamais corrigé les Princes, ni aboli les impôts; & qu'on a seulement ajouté aux malheurs, dont on se plaignoit déja, un nouveau degré de misére. Voilà les fondemens sur lesquels les peuples, & ceux qui les gouvernent, pourroient établir leur bonheur réciproque.



ARTICLE SEPTIEME.

EXTRAIT D'UNE CHRONIQUE DE PERSE,

De l'année 530. de l'Hegyre.

ABbas *Carascan*, notre Souverain Maître, de qui les Rois de la Terre tirent leur gloire & leur puissance, trouva bon de confier à son serviteur *Mirsa* le Gouvernement de la Province de Tauris. Jamais la corruption ne fit pancher en faveur de l'injustice la balance qui étoit entre les mains de ce Gouverneur, & le tems de son administration fut une de ces heureuses époques où l'on vit l'innocence protégée, la science honorée, & l'industrie récompensée. *Mirsa*, par une si belle conduite, étoit devenu un objet d'admiration pour tous les yeux, & un sujet d'éloges pour toutes les bouches; mais il étoit aisé d'observer qu'au milieu des biens dont il étoit la source, son propre bonheur ne recevoit aucune augmentation. Il devenoit pensif & mélancolique; tout son loisir étoit donné à la solitude; s'il étoit dans

dans son palais, il restoit assis sur un sopha; s'il se promenoit, sa démarche étoit lente, & ses yeux baissés en terre, ne s'appliquant qu'avec répugnance aux affaires: il résolut enfin d'abandonner le soin d'un Gouvernement, qui n'étoit pour lui qu'une suite de pénibles travaux. Il obtint donc la permission de paroitre devant le Trône de notre Souverain Maître, qui l'interrogea sur le sujet de sa demande: à quoi il répondit ainsi; »Que le Souverain du monde daigne pardonner un esclave qu'il a honoré de ses bontés, si *Mirsa* ose mettre aux pieds du Grand *Abbas* l'emploi qu'il lui a confié; tu m'as donné, Seigneur, le Gouvernement d'une Province aussi fertile que les jardins de Damas & celui d'une Ville dont la gloire l'emporte sur toutes les autres, excepté celle qui réfléchit les rayons de ta splendeur; mais la plus longue vie est à peine un période suffisant pour se préparer à la mort; toutes les autres affaires sont aussi vaines & aussi petites que le travail d'une fourmi sur le chemin d'un voyageur, sous le pied duquel elle est anéantie pour toujours; & tous les avantages de ce monde ont aussi peu de consistance & de durée que les couleurs

»de

»de l'Arc-en-ciel, que le même instant voit bril-»ler & s'évanouïr. Permets donc que je me »prépare à l'approche de l'Eternité; accorde à »mon ame la liberté de se livrer toute entiére »à la méditation; souffre, qu'à l'aide de la so-»litude & du silence, je me familiarise avec les »sublimes mystéres de la dévotion. Laisse-moi »oublier le monde, & que j'y sois moi-mê-»me oublié, jusqu'à ce moment où l'Eternité se »dévoilera à mes yeux, & où je me trouverai »au pied du Tribunal du Tout-Puissant. *Mir-»sa* en finissant ces paroles se prosterna en ter-»re & se tut.

Le Grand *Abbas* a ordonné que l'on conservât dans l'histoire le souvenir du frémissement que ces mots lui firent ressentir jusques sur son Trône, sur ce Trône au pied duquel toutes les Nations lui rendent hommage. Il parcourut de l'œil tous les Grands qui l'environnoient; mais tous les visages étoient pâles, & tous les yeux étoient baissés en terre, personne n'ouvrant la bouche; le Roi rompit le premier le silence qui duroit depuis près d'une heure. »*Mirsa*, dit-il, tu m'as également »rempli de terreur & d'incertitude; mon effroi »est semblable à celui d'un homme qui s'aper-

» perçoit tout d'un coup qu'il eſt ſur le bord
» d'un précipice, vers lequel il eſt entrainé par
» une force irréſiſtible; mais je ne ſçaurois
» déterminer ſi mon danger eſt réel ou chimé-
» rique. Je ne ſuis, comme toi, qu'un rep-
» tile ſur la terre; ma vie n'eſt qu'un inſtant;
» & l'éternité, en comparaiſon de laquelle les
» jours, les années, les âges mêmes ne ſont
» rien, eſt devant moi. Je ne ſçaurois donc
» trop m'y préparer; mais par qui les fidéles
» ſeront-ils gouvernés? Ne ſera-ce que par
» ceux qui ne craignent point un jugement
» futur, par ceux-là ſeulement dont la vie
» brutale montre bien que, ſemblables aux bê-
» tes, ils ne penſent jamais à la néceſſité de
» mourir; ou bien, qui ſeront donc les vrais
» fidéles? Cette multitude, qui dans cette ville
» s'eſt dans un mouvement continuel, eſt-elle
» dans un état de perdition, & n'y a-t-il que
» la cellule du Dervis qui ſoit la porte du
» Ciel? mais la vie du Dervis n'eſt pas poſſi-
» ble à tous les hommes; elle ne ſçauroit donc
» être pour tous les hommes un devoir. Re-
» tire-toi dans la maiſon qui a été préparée
» ici pour ta réſidence: Je penſerai aux mo-
» tifs de ta requête; & puiſſe celui qui éclaire
» les

» les yeux de l'homme humble, m'inſpirer une
» réſolution pleine de ſageſſe.

Mirſa ſe retira; & n'ayant point eu d'ordre le troiſiéme jour, il demanda une ſeconde audience, qui lui fut accordée; lorſqu'il parut devant le Roi, ſa contenance annonçoit ſa ſatisfaction. Il ſortit une lettre de ſon ſein, & après l'avoir baiſée, il la remit au Roi en lui diſant; » J'ai appris par cette lettre que j'ai
» reçuë de *Coſrou*, l'Iman qui eſt actuellement
» devant toi, de quelle maniére on doit met-
» tre à profit ſa vie; me voilà à préſent en état
» de regarder en arriére avec plaiſir, & en avant
» avec eſpérance; heureux de pouvoir encore
» être l'ombre de ta puiſſance à Tauris, & de
» conſerver les honneurs que je déſirois aupa-
» ravant de réſigner »! Le Roi qui avoit écouté *Mirſa* avec un ſentiment mêlé de ſurpriſe & de curioſité, remit immédiatement la lettre à *Coſrou*, en lui ordonnant de la lire; tous les yeux de la Cour ſe tournèrent ſur ce ſage vieillard, qui, avec un viſage couvert d'une honnête rougeur, lut, non ſans quelque héſitation, les paroles ſuivantes. » Que *Mirſa*,
» lui que la ſageſſe de notre puiſſant Souverain
» a honoré d'un Gouvernement, puiſſe jouir

» à jamais d'une ſanté inaltérable; mon cœur
» a été bleſſé par la flèche de l'affliction, & mes
» yeux ſe ſont obſcurcis de chagrin, lorſque
» j'ai appris que tu voulois priver ces milliers
» d'ames qui habitent ta Province, des biens
» dont ils jouïſſent ſous ton autorité; mais qui
» pourroit parler devant le Roi dans le trouble
» qu'on éprouve en ſa préſence, ou ſe confier
» en ſa ſcience, lorſqu'on eſt en proye au
» doute? Je te raconterai les événemens de ma
» jeuneſſe, dont tu m'as rappellé le ſouvenir;
» & puiſſe le Prophête multiplier à ton égard
» les inſtructions que j'en ai tirées!

J'appris promtement l'art de la Médecine à l'école du Grand *Alvazer*? Je ſçavois me ſervir de ces plantes que le ſoleil a remplies du baume vivifiant de la ſanté, pour guérir les différentes maladies; mais ces ſcènes de douleur, de langueur & de mortalité, qui étoient toujours ſous mes yeux, me firent ſouvent trembler pour moi-même. Je voyois le tombeau ouvert à mes pieds; je me réſolus donc à ne plus contempler que les régions qui ſont au-delà de lui, & de mépriſer toute acquiſition que je ne pouvois pas conſerver; je me perſuadai enſuite, que comme il n'y avoit de

mérite

mérite que dans une pauvreté volontaire & dans une ſilentieuſe méditation, ceux qui demandoient de l'argent n'étoient pas des objets dignes de charité, & que ceux qui la méritoient, mépriſoient ce métal: Ce fut en conſéquence de ces idées que je mis le mien en terre, & que, renonçant à la ſociété, j'allai m'enſevelir dans le coin du pays le plus ſauvage & le plus déſert: ma demeure fut une grotte percée dans le côté d'une montagne; ma boiſſon l'eau courante d'un ruiſſeau; & ma nourriture ne conſiſta plus qu'en fruits & en herbes que je pouvois trouver. Pour augmenter l'auſtérité de ma vie, je veillois fréquemment toute la nuit aſſis à l'entrée de ma grotte, le viſage tourné vers l'Orient, m'abandonnant aux ſecrettes influences du Prophête, & attendant des illuminations d'en-haut. Un matin après ma veille nocturne, préciſément au moment où je voyois l'horiſon s'enflammer à l'approche du ſoleil, le pouvoir du ſommeil m'accabla ſi fort, qu'il fallut y ſuccomber; il me ſembla que j'étois toûjours à la porte de ma cellule, que le ſoleil s'élevoit, & qu'au moment où je contemplois avec raviſſement ces premiers rayons de l'aſtre du jour, un corps obſcur venoit tout-

à-coup me les intercepter; je reconnus qu'il étoit en mouvement; sa grandeur augmenta à mesure qu'il approcha, & je découvris enfin que c'étoit un aigle; je continuai à tenir mes yeux fixés sur lui, & je le vis se poser à terre à une petite distance d'un renard, qui, à ce que je m'apperçus, avoit les deux jambes de devant cassées; l'aigle laissa devant le renard une partie d'un chevreau qu'il avoit tenu dans ses serres, & disparut. Après m'être éveillé, je baissai mon front jusqu'à terre, & bénis le Prophête de l'instruction qu'il venoit de me donner; je repassai mon rêve, & raisonnai ainsi en moi-même; » *Cosrou*, sans » doute que tu as bien fait de renoncer au tu» multe, aux affaires & aux vanités du mon» de, mais tu n'as rempli ton devoir qu'à moi» tié. Tant que tu t'occuperas tous les jours » à chercher ta nourriture, ton ame ne sera pas » dans un parfait repos, & ta confiance en la » Providence ne sera pas entiére. Que t'ap» prend cette vision? Si le Ciel lui-même dai» gne envoyer un aigle pour nourrir un re» nard, qui ne peut pas marcher, sa main ne » daignera-t-elle pas aussi pourvoir à ta nour» riture, puisque ce sera une aussi belle cause
» que

» que celle de la dévotion, qui t'empêchera
» de la chercher toi-même. « Je comptois si fort, ensuite de toutes ces réflexions, sur le secours divin, que je ne me mis plus en peine de chercher de quoi manger; j'attendois avec une impatience, qui ne me permettoit pas de faire attention à aucun autre objet; je tâchai cependant de me guérir de cette impatience, & de persister dans ma résolution; mais mes yeux commençoient à s'obscurcir, & mes genoux à s'entrechoquer; je ne me trainois plus qu'avec peine, & j'espérois que ma foiblesse s'augmenteroit jusqu'à l'insensibilité; mais je fus tout d'un coup réveillé par la voix d'un être invisible, qui prononça ces paroles; » *Cosrou*,
» je suis l'Ange qui, par l'ordre du Très-Haut,
» ai enrégistré les pensées de ton cœur, dont
» je suis chargé de t'annoncer la réprobation.
» Tu as voulu élever ta sagesse au-dessus de
» ce qui t'est révélé; mais ta folie a perverti
» une instruction qui étoit destinée à te remet-
» tre dans la bonne voye; ès-tu estropié com-
» me le renard? N'as tu pas plutôt les forces
» de l'aigle? Lève toi! Que l'aigle soit l'objet
» de ton émulation! Sois désormais le messa-
» ger de la santé & de la vie auprès de tous

 » ceux

» ceux que la douleur & la maladie tiennent
» dans leurs chaines ; ce n'est pas dans le repos
» que consiste la vertu, c'est dans l'action ; si
» tu montres l'amour que tu as pour Dieu par
» le bien que tu feras aux hommes, ta vertu
» prendra par là un caractére céleste, & ce
» bonheur, qui est un gage de celui dont on
» jouït en Paradis, sera ta récompense sur la
» Terre. « A l'ouïe de ces paroles, je ne fus pas moins étonné que si une montagne se fût écroulée sous mes pieds ; je m'humiliai dans la poussiére ; je retournai en ville ; je déterrai mon trésor ; je fus libéral, & je ne laissai pas que de devenir riche : mon sçavoir dans l'art de guérir les maladies du corps me fournit de fréquentes occasions de guérir celles de l'ame ; je pris l'habit sacré, je me rendis illustre par mon mérite, & c'est par le bon plaisir du Roi que j'ai l'honneur d'être actuellement devant lui. Daigne donc prendre en bonne part mes leçons ; je ne fais point parade ici d'une connoissance qui me soit propre ; semblable aux sables qui boivent les gouttes de la pluye ou la rosée du matin, moi qui n'en suis qu'un grain, je n'ai fait que m'imbiber des instructions du Prophête. Ne doute donc point,
que

que ce ne soit ici le vrai sens de ce qu'il veut te dire; toute connoissance, qui se terminera à toi seul, est méprisable; & une vie sacrifiée à de vaines spéculations n'est bonne à rien; lorsque les portes du Paradis te seront ouvertes, ton ame sera éclairée dans un instant; ici tu ne fais qu'entasser erreur sur erreur; dans ce séjour de lumiére, tu éléveras sans cesse de nouvelles vérités les unes sur les autres; aspire donc à ce glorieux état, & que l'aigle soit l'objet de ton émulation; plus tu as reçu de dons, & plus aussi on attend de toi; quoiqu'il n'y ait que le Tout-puissant, qui donne la vertu, cependant, dépositaire de l'autorité du Prince, tu peux exciter à la bénéficence ceux qui n'ont pas de motif plus relevé que leur propre intérêt; tu ne peux pas, il est vrai, faire naître le principe, mais tu peux donner à la pratique une nouvelle vigueur; peu importe aux pauvres pour leur soulagement, que ce soit l'ostentation ou la charité qui en soit la source, & l'effet de l'exemple est le même, qu'on ambitionne par là la faveur de Dieu, ou celle des hommes. Donne à ta vertu toute l'étendue qu'elle peut recevoir; avec une telle conduite, si ta foi est accompagnée

de respect, tu ès assuré d'être agréable au Très-haut. Adieu. Puisse le souris de celui qui réside dans les Cieux des Cieux, réjouir toûjours ton ame, & puisse ton nom être écrit avec les caractéres de la félicité dans le livre de sa volonté.

Le Roi dont les doutes venoient d'être dissipés, aussi-bien que ceux de *Mirza*, regarda *Cosrou* avec un souris qui remplit son ame de joie : il renvoya le Prince à son Gouvernement, & ordonna, que ces événemens fussent conservés à la postérité, pour qu'ils fussent une leçon éternelle, qui apprit à tous les hommes, *qu'il n'est point de vie agréable à Dieu que celle qui est utile au genre humain.*



ARTICLE HUITIEME.

LETTRE*

d'un Curé de Village

A MYLORD ***.

MYLORD,

VOus excuserez, j'espére, votre ancien ami, qui a pris de tems en tems la liberté de vous donner quelques avis, s'il le fait encore une fois, dans cette occasion particuliére que vous lui en fournissez aujourd'hui. Vous dites dans votre derniére lettre, que vous avez perdu au jeu deux mille guinées; cette nouvelle me fait une peine infinie, car nous autres gens de la campagne, nous regardons deux mille guinées comme une somme très considérable; & si je ne vous connoissois pas, j'aurois été fort surpris du ton de gayeté qui régne dans votre lettre, après une aussi grande perte.

Je

* Traduite de l'Anglois. Nous avons tâché de conserver dans la traduction la naïveté & la simplicité des idées & des expressions de l'original.

Je sçai que vous autres Messieurs de la Ville regardez le jeu, tout au plus comme une foiblesse & un passe-tems: moi, je le regarde depuis longtems comme un des plus *gros péchés* que je connoisse; vous passerez à un vieux Curé de se servir de ce mot, que l'on me dit être tout-à-fait hors de mode. Voulez-vous savoir pourquoi je pense de cette façon? C'est parce que le jeu peut faire un vrai coquin du plus honnête homme.

Je vous connois; je suis sûr que vôtre naturel vous porte à faire du bien, & que vous désirez d'acquerir une bonne réputation dans le monde. Dès votre plus tendre enfance vous étiez porté à la douceur & à la compassion; je vous ai vu donner six sols à un bon vieillard, lorsque vous n'en aviez que huit, & que par conséquent il n'en restoit que deux dans vôtre poche. Comment est-il donc possible, que vous aimiez avec tant d'ardeur une chose qui peut, avec le tems, vous ravir la sagesse, la gloire, le panchant à la générosité, qui peut même vous porter à des injustices?

Je sçai que vous rirez de ce que j'avance ici, & que vous direz que je vous prêche. Eh bien, chacun fait son métier; j'espère que je

n'au-

n'aurai jamais honte du mien. Mais comment le jeu peut-il avoir les ſuites dont je vous parle? un moment de patience, Mylord, je vai vous l'aprendre, & même en peu de mots, quoique je ne ſois qu'un vieux radoteur.

Les mœurs d'un jeune homme peuvent ſe corrompre, ſuivant les compagnies qu'il fréquente. Il me ſemble, Mylord, que les maiſons où l'on tient table de jeu ne ſont pas des écoles de ſageſſe. Les maximes qu'on y débite; les diſcours qu'on y proſére; le ſpectacle, qu'on y voit, des paſſions humaines les plus honteuſes; l'ardeur pour le gain, les emportemens, les ſermens, &c. Tout cela ne me paroit pas fort propre à former un jeune homme à la vertu.

Quant à la réputation, on m'accordera aiſément, que de tous les caractères il n'en eſt preſque point de pire que celui d'un joueur. Quelque corrompu que ſoit le monde, il n'y a cependant jamais eu d'homme, qui ait été généralement eſtimé pour avoir aimé le jeu. S'il en eſt autrement aujourd'hui, il faut que les choſes ayent bien changé depuis la derniére fois que j'allai à *Londres*; c'étoit le jour du couronnement de *George I*.

Je vous prie de vous rappeller (car vos bonnes inclinations me ſont connues) combien de fois vous auriez voulu ſecourir quelque perſonne de mérite, qui ſe trouvoit dans la miſére, & que vous ne le pouviez pas, parce que vous aviez été malheureux aux dés, une nuit ou deux auparavant.

Lorſque le jeu conſume une bonne partie des revenus, comme l'on paye les dettes qu'on y a contractées, les premiéres, il arrive de-là, que la plûpart des autres dettes ſont trop longtems arriérées. La vraye valeur de l'argent dans le commerce ſe tire d'une fréquente circulation; & ſi les dettes des marchands ſont de longue datte, il faut qu'il y ait de l'injuſtice quelque part; car, ou ils ne vous paſſent pas plus leurs marchandiſes qu'ils ne les doivent paſſer à une perſonne qui paye comptant; dans ce cas, vous êtes injuſte à leur égard, en retenant ſi longtems la ſomme qui leur eſt duë; ou, ils vous paſſeront plus que la valeur réelle des marchandiſes, & vous êtes alors la cauſe de cette injuſtice qu'ils vous font.

Je crois donc que tout ce que j'ai dit eſt très bien fondé; mais j'avoue, que ce qui m'in-

m'inquiette le plus, c'eſt qu'une auſſi excellente tournure d'eſprit que celle que je vous connois, ſoit renduë inutile par des moyens auſſi pitoyables. Je viens de calculer combien de bonnes œuvres vous auriez pu faire l'année derniére, & que vous n'avez pas faites, ſans rien ajouter pour cela à vôtre caractére ou à votre bonheur. Voici le compte que je viens de faire, & je ſuis vôtre très humble ſerviteur.

Expoſition de ce que Mylord *** *auroit pû faire pour le bonheur du genre humain, pendant l'année* 1753.

» Pour mettre en apprentiſſage deux fils d'un ſol-
» dat qui ſe batit courageuſement, & perdit
» la vie à la bataille de Dettingen. L. 50
» Pour un pauvre Miniſtre qui a ſur les
» bras une famille nombreuſe. 105
» Pour dot à cinq jeunes filles, le jour
» de leur mariage avec de braves mar-
» chands. 100
» Pour habits & école de dix jeunes gar-
» çons. 100
» Pour l'aprentiſſage de quatorze jeunes
» garçons & de ſix filles. 200
»Pour

» Pour former un établiſſement à quatre
» jeunes gens ſortis d'aprentiſſage. L. 150

» Pour avoir prêté à de pauvres marchands
» ſans intérêt pendant trois ans. 200

» Pour des enfans d'Officiers dans la mi-
» ſére. 250

» A un Gentilhomme de naiſſance & de
» mérite, qui a eu le malheur de per-
» dre ſon bien. 300

» A une Dame de condition, dont le pére
» s'eſt ruiné au jeu, & qui ſe trouve
» dans la miſére, pour lui acheter une
» annuité de trente liv. pendant ſa vie. 300

» Pour pluſieurs œuvres de charité dans
» différentes occaſions. 250

L. 2000

Je crains qu'au lieu de cela, tout ne ſoit porté dans un ſeul article ;

Pour l'année 1753.
Aux cartes & aux dés L. 2000

Ah, Mylord! Je vous ſupplie de comparer attentivement ces deux comptes. Si le premier eût été le votre, quel plaiſir ne vous auroit-il

pas

pas donné, toutes les fois que vous l'auriez examiné, en pensant, que dans l'espace *d'une seule année*, vous auriez rendu heureuses, pour *toute leur vie*, des personnes qui se trouvoient dans la misére? Que vous reste-t-il au lieu de cela, que la mortification? ... Je ne veux rien dire de plus; remplissez vous-même ce vuide.... Pensez-y un seul moment, s'il vous est possible de vous asseoir & de penser. Mon bon Seigneur!.... Je vous ai toujours aimé comme si vous étiez mon propre fils; vous m'avez donné ma Cure, & j'ai toujours été comblé de vos bienfaits; je me sentirois porté à me dépouiller de tout ce que j'ai reçû de vous, si je pouvois me procurer par-là le plaisir d'entendre de tout côté parler en bien de toute votre conduite, comme on fait déja l'éloge de tant de bonnes actions que vous avez faites. Entendre chanter vos louanges, c'est la consolation de mes cheveux gris! Mais lorsque j'aprens du mal de vous, c'est mon cœur qui en souffre! S'il arrivoit que vous m'apprissiez, d'ici en un an, que vous avez employé, seulement la moitié de vôtre superflu, à faire du bien, au lieu de le perdre

dre aussi misérablement que l'année derniére ; je crois que j'en recevrois tant de plaisir, que vous ajouteriez deux ou trois années à la vie prète à finir de

Vôtre très humble Serviteur,

PHIL. DE COVERLEY.



PARTIE

ARTICLE NEUVIEME.

LA PROVIDENCE,

ODE.

L'Air, la Terre, les Cieux, du couchant à l'aurore,
Rendent hommage à leur Auteur.
Oserai-je, Dieu que j'implore,
Retracer dans mes vers ton amour créateur?
En vain pour attester ta sage Providence,
Les miracles de ta puissance
Frapent nos yeux de leur éclat:
Contre eux l'impie ose s'inscrire!
Soûmets par mes accens l'athée à ton empire;
Confonds & ramène l'Ingrat!
Incrédule mortel, sur les pas d'Epicure
Viens-tu faire un Dieu du hazard?
Contemple un moment la Nature:
Pour dissiper le doute il ne faut qu'un regard.
Des atomes mouvans le bizarre assemblage
A-t-il produit ce grand ouvrage
Composé d'innombrables corps?
A-t-il fixé cet ordre utile,
Ces rapports, ce concours?.. Le désordre stérile

Eſt-il le pére des accords?
Non: Dieu ſeul du néant a tiré la matiére:
Le doute enfin eſt écarté.
Mais que vois-je? une erreur groſſiére
Aveugle encor l'impie au ſein de la clarté!
Sa raiſon écoutant la voix d'un cœur coupable,
Que le remords du crime accable,
Oſe faire un Dieu monſtrueux,
Qui peu jaloux de ſes ouvrages,
Abandonne au hazard ſes plus nobles images,
Et dédaigne même leurs vœux.
Ton eſprit vainement cherche à le méconnoitre,
Ce Dieu qui régit l'Univers:
Pére tendre, mais juſte Maître,
Il renaît dans ton cœur au moindre des revers.
Faut-il, ingrat mortel, faut-il que ſon tonnerre
Epouvante, embraſe la Terre,
Pour faire triompher ſa Loi?
Non moins bien-faiſant que terrible
Ce Dieu n'obtiendra-t-il de ton cœur inſenſible
Qu'un hommage enfant de l'effroi?
Pour moi, puiſſant Moteur, juſte arbitre du Monde,
Dans les moindres événemens

Je vois ta ſageſſe profonde
De la Terre & des Cieux régler les mouvemens.
Là je céde à l'effroi qu'un Dieu vengeur m'inſpire :
Ici ta clémence m'attire :
Tu m'ouvres ton ſacré ſéjour.
Par-tout ta juſtice & ta grace
Aux yeux de ma raiſon manifeſtent la trace
D'un pouvoir guidé par l'amour.
Eternels monumens d'amour & de puiſſance,
Témoins en foule raſſemblés,
Fleuves, Mers, rompez le ſilence ;
Répondez, Elémens, & vous, Aſtres, parlez.
Quel bras t'a ſuſpendu, brillant flambeau du Monde?
Terre, qui te rendit féconde,
Pour qui renaiſſent les ſaiſons?
J'entens vôtre éloquent langage :
Dieu ſeul, en vous créant, vous fit pour mon uſage :
L'homme eſt l'objet de tous ſes dons.
Son bras, ſage artiſan, courba l'immenſe voute,
Dont l'azur enchante mes yeux.
De ſon doigt il traça la route

De l'Astre qui répand la clarté dans les Cieux.
Soleil, pour mes besoins tu remplis ta carriére:
Mais en prodigant ta lumiére,
Tu ne pers rien de ta splendeur.
Reproduit par l'Etre suprême,
Malgré l'effort des ans ta masse encor la même
Conserve la même chaleur.
Immense, ardent foyer, quelle main bien-faisante,
Enchaînant ton activité,
Ne laisse à ta flamme agissante
Que le principe heureux de la fécondité?
Eh! qui ne t'aperçoit, sagesse libérale!
Tu réglas le vaste intervalle
Du cercle que son cours décrit:
La Terre seroit embrasée;
Mais par tes justes loix la Nature épuisée
Reçoit un feu qui la nourrit.
Image du néant, & de l'être rivale
O nuit, j'admire ta beauté:
Que de flambeaux le Ciel étale!
Un nouveau jour me luit dans ton obscurité.
Ta fertile rosée anime la verdure;
Tu rens à nos fleurs leur peinture;
L'homme te doit un doux sommeil;
Tes dons, tes brillantes étoiles

Me font presque priser l'appareil de tes voi-
les,
Autant que l'éclat du Soleil.
Quels chants mélodieux ravissent mes oreilles?
Quel transport agite mon cœur?
Le jour reproduit ses merveilles,
L'hôte agile des airs en célébre l'Auteur.
Quelle foule d'objets! que d'immenses riches-
ses!
Terre, à qui dois-je les largesses
Que ton vaste sein vient m'offrir?
Dans les biens divers qu'il récéle,
Je reconnois, Grand Dieu, cette source éter-
nelle,
Que les siécles n'ont pû tarir.
Jardins, vergers, côteaux, prés rians, verds
ombrages,
Belles fleurs, fruits délicieux,
Forêts, que respectent les âges,
Vous charmez tour à tour, & mon goût, &
mes yeux.
Quelles sont vos faveurs, doux Printems, ri-
che Automne?
Le même suc qui se façonne,
Enfante pour moi mille corps;
Et par la race qu'il renferme,

Enigme inconcevable! un foible & puissant
germe
Immortalise mes trésors.
Vaste Mer, où Dieu semble étaler sa puissance,
Dans ton calme & dans ta fureur,
Tu rens par ton obéissance
Un éclatant hommage aux Loix du Créateur.
Là son pouvoir t'enchaine, & ton onde indomtable
Voit contre un foible grain de sable
Expirer l'orgueil de tes flots:
Ici sa bonté tutélaire
Te balance, & prévient, par un sel salutaire,
Les outrages d'un long repos:
Tantôt ton eau propice aux besoins des campagnes,
Eléve une mer dans les Cieux;
Tantôt s'échapant des montagnes,
Fertilise, embellit, rapproche tous les lieux.
Un spectacle nouveau me ravit & m'enchante;
Les trésors que ton sein enfante
Préviennent, comblent mes desirs.
Qu'admirer, qu'aimer davantage?
La même main qui domte, & maîtrise ta rage,
Sert mes besoins & mes plaisirs.
Limon organisé, quelle chaîne invisible
T'u-

T'unit un être lumineux?
Et toi, ſubſtance incorruptible,
Quel ordre te retient dans ce corps que tu meus?
Un ſeul filet rompu ſuffit pour le détruire:
Au-dedans tout tend à lui nuire,
Tout s'arme au-dehors contre lui.
Chaque inſtant de ſon exiſtence
Eſt un nouveau miracle, & peint la Providence
D'un Dieu qui ſeul eſt ſon appui.
L'ordre de l'Univers, homme ingrat & rebelle,
Contre ton cœur a prononcé:
Faut-il, pour te rendre fidelle,
Peindre encore à tes yeux cet ordre renverſé?
Le feu trace aux Hébreux une route inconnuë:
L'aliment deſcend de la nuë;
La Mer ouvre & ſuſpend ſes eaux;
Le Soleil arrête ſa courſe;
Les fleuves effrayés remontent vers leur ſource;
La pierre ſe fond en ruiſſeaux.
Le cri de la Nature, ô ſageſſe Suprême!
Par l'homme eſt en vain combattu.
Tu régnes, & le vice même
T'annonce, & malgré lui révére la vertu.

Les globes lumineux, l'insecte, le reptile,
Tout instruit une ame docile :
Ta puissance parle en tout lieu.
Tout me retrace ton image ;
Et dans le moindre trait de ton superbe ouvrage,
Le pére est à coté du Dieu.



ARTICLE DIXIEME.

CHLOÉ ET LE PAPILLON.

Fable imitée d'Hamilton.

SOus un ciel ſerein & tranquille,
Au ſein d'un champêtre ſéjour,
Loin des vains plaiſirs de la ville,
Et loin des pièges de l'amour,
Chloé, naïve, jeune & belle,
Voyoit couler ſes jours heureux,
Auſſi beaux, auſſi ſimples qu'elle:
Là, dérobée à tous les yeux
Par les ſoins d'une tendre mère,
Chloé, ſans déſirs, ſans regrets,
Reſpiroit un air ſalutaire
A ſes mœurs comme à ſes attraits.
Le vif éclat qui la colore
N'eſt que le teint de la pudeur;
Son oreille n'a point encore
Goûté le poiſon enchanteur
Des ſoûpirs, des tendres allarmes;
Elle ignore qu'elle ait un cœur,
Et ſoupçonne à peine ſes charmes.

Seule

Seule dans le fond d'un bosquet,
Près du cryſtal d'une onde pure,
Elle aſſortiſſoit un bouquet,
Pour en compoſer ſa parure;
La belle, d'un air enfantin,
Comparoit avec avantage
Le lys & la roſe à ſon tein,
Et ſourioit à ſon image.

Un Papillon, au même inſtant,
Déployoit ſes aîles légères,
Et de ſes ardeurs paſſagères
Promenoit l'hommage inconſtant;
Tout l'attire, & rien ne l'arrête:
Il parcourt d'un air de conquête
Tous les appas de chaque fleur:
Ici ſon audace indiſcrette
De la timide Violette
Careſſe la vive fraîcheur;
Là, du ſein de la Tubereuſe
Sa témérité plus heureuſe
Preſſe l'orgueilleuſe blancheur;
Auſſi-tôt d'une aîle infidelle
Il court à la Roſe nouvelle;
Il baiſe ſon bouton naiſſant,
Et, toujours brillant & frivole,
Il paroît, jouït, & s'envole.

Chloé voit l'Insecte éclatant:
Et sa parure étincelante
D'azur, de pourpre & de rubis,
Enchante ses yeux éblouïs:
Sa petite ame impatiente
Brûle aussi-tôt de s'en saisir;
Dans le vif transport qui l'agite,
De son jeune sein qui palpite
S'échape son premier soupir.

Aussi légère que les Graces,
Du rival errant du Zéphir
Elle poursuit long-temps les traces:
Souvent dans son vol incertain
Il s'arrête: la Nymphe agile
Accourt, le guette, étend la main;
Mais le superbe volatile
Dans les airs s'élance soudain.
Tour à tour flattée & trompée,
Elle suit sa proye échapée;
L'infidelle se fixe enfin
Sur la belle & pâle Jonquille.
On diroit que la tendre fleur
Ranime au gré de son vainqueur
Le foible éclat dont elle brille:
Du triomphe il goûte le prix:
Chloé vole, approche, il est pris.

S'agitant, débattant de l'aîle,
Pour briser sa captivité:
Rendez-moi, dit-il à la belle,
Ah! rendez-moi la liberté:
Rougissez de votre victoire:
Qu'attendez-vous de mes liens?
Mes aîles sont toute ma gloire;
Quelque éclat, voilà tous mes biens;
Eblouïr est ma destinée;
Je vis sans projet, sans amour,
Et mon éxistence bornée
N'est que l'amusement d'un jour.

A ces mots la Nymphe ingénue
S'attendrit pour son beau captif:
Le trouble de son ame émue
Favorise le fugitif:
Il s'échape: Chloé soupire:
Sur les boucles de ses cheveux
Balançant son vol amoureux,
Voici ce qu'il ose lui dire:

Seule en ces lieux vous respirez,
Chloé, la paix & l'innocence:
Bientôt, loin des jeux de l'enfance,
Dans le monde vous brillerez;
C'est-là que vous rencontrerez

Un être frivole, infidelle,
Et paré de mille couleurs;
Il voltige de belle en belle,
Ainsi que moi de fleurs en fleurs,
Et je suis en tout son modèle:
Ah! si vous laissant éblouir,
Vous brûlez un jour de jouir
De cette nouvelle victoire,
D'une si folle ambition,
Chloé, quelle sera la gloire?
Vous aurez pris un Papillon.



ARTICLE ONZIEME.

L'ENFANT ET LA POUPÉE.

FABLE.

DAns une foire un jeune enfant,
Promené par ſa Gouvernante,
Contemploit d'un œil dévorant
Mains beaux colifichets; tout lui plait, tout le tente,
Il veut Polichinelle, enſuite un porteur d'eau,
Et puis il n'en veut plus: Voulez-vous une épée?
Ah oui, mais non, j'aime mieux ce berceau,
Il l'eût pris ſans une poupée,
Qui le ſéduiſit de nouveau;
On la lui donne; en ſautant il l'emporte,
Chez ſa maman le voilà de retour;
Aux gens du logis tour à tour
Il fait baiſer l'objet qui d'aiſe le tranſporte:
Depuis le matin juſqu'au ſoir,
De chambre en chambre, il la proméne;
Il faut aller coucher, il la quitte avec peine;

Il

Il s'endort en pleurant dans les bras de l'espoir;
En dormant il en rêve, & le jour lui ramène
Sa mimi; qu'on l'aporte, & vite, il veut la
voir.
Pendant près de huit jours avec exactitude,
L'enfant joue avec sa catin.
Il paroissoit content, mais le petit coquin,
De la possession se fit une habitude.
L'habitude & le froid se tiennent par la main:
Ce froid donc s'ensuivit, & le dégout enfin.
Combien de belles sont trompées!
Combien de volages amans!
Hommes, vous êtes des enfans;
Femmes, vous êtes des poupées.

FIN DU TOME TROISIEME.



TABLE
DES ARTICLES

Contenus dans ce Volume.

Fin de la Table.

CHOIX LITTERAIRE.

Floriferis ut apes in ſaltibus omnia libant,
Omnia nos itidem depaſcimur aurea dicta,
Aurea, perpetuâ ſemper dignissima vitâ.
LUCR. Lib. 3.

TOME QUATRIEME.



A GENEVE,

Chez CLAUDE PHILIBERT.

M. DCC. LV.

AVEC PERMISSION.



CHOIX LITTERAIRE.

ARTICLE PREMIER.

DISCOURS SUR CETTE QUESTION,

Proposée par l'Académie de Pau en Bearn.

La Médisance est-elle autant l'effet de l'orgueil que de la malignité? *

C'Est le symptome ordinaire d'une Philosophie hypocondriaque, de censurer les actions les plus innocentes, même les plus vertueuses. N'y est-on point disposé, ou s'en trouve-t-on incapable? on empoisonne

 leur

* L'Auteur de ce Discours ironique est Mr. *Rabener*, le *Swift* de l'Allemagne; il veut prouver que la médisance n'est l'effet ni de l'orgueil ni de la malignité, mais d'un véritable amour pour le prochain.

leur ſource, & on leur prête des principes ou ridicules ou criminels.

En découvrant ainſi les défauts d'autrui, nous ſentons en nous-mêmes une ſatisfaction flateuſe, que certains Théologiens prennent pour une conſcience irrépréhenſible; que le Philoſophe appelle la conviction intérieure de ſes propres perfections; & à laquelle d'autres, qui prétendent juger avec impartialité, donnent le nom d'une miſantropie orgueilleuſe.

Si je n'avois point à craindre de mériter, le premier, le reproche que je fais aux autres, il ne me ſeroit pas difficile de prouver plus amplement ce que je viens d'avancer. Je démontrerois peut-être fort ſçavamment, que c'eſt par un orgueil dévot que le Théologien condamne, & que le Philoſophe qui raiſonne, ne fait que démontrer ſa vanité. Mais que répondrois-je, Meſſieurs, à quelqu'un qui me feroit les queſtions ſuivantes? » Eſt-ce par un » excès de modeſtie que vous donnez vous-mê» me cette ſavante démonſtration? Dans l'inſ» tant même ou vous jugez les autres, ne pro» noncez-vous pas votre propre ſentence? Ne » vous rendez-vous pas doublement coupable, » en commettant vous-même une faute que

» vous

» vous reprenez si sévérement dans autrui? « Je l'avoue, ces reproches feroient rougir tout autre qu'un moraliste.

Je serai content, si vous regardez seulement mon principe comme une de ces vérités problématiques, dont la démonstration n'est pas aussi facile que la certitude en est réelle: & je crois en même tems qu'après cette déclaration, on me permettra d'avouer publiquement un principe dont je suis convaincu: c'est que toutes les actions des hommes, jusqu'à celles qui sont les plus suspectes aux moralistes, coulent d'une bonne source; & qu'en accordant même tout ce que je puis accorder à ceux qui sont d'un sentiment contraire, elles sont toujours faites dans une bonne intention, qui cépendant peut quelquefois ne pas être assez éclairée.

Combien d'honneur ne fait point une découverte si patriotique à tout le genre humain! Tous les hommes deviennent vertueux, ou au moins excusables. Dans ce même instant, je rens à la société une infinité d'honnêtes gens que mes concitoyens ont regardé jusqu'ici, ou comme des fous, ou comme des scélérats. Les vices & les crimes disparoissent. Le monde

devient vertueux; ce monde qui jusqu'ici a fait soupirer le dévot, qui a été méprisé par le sage, devient tout à coup le monde le plus parfait pour le dévot & pour le sage.

Dès que je me suis chargé du rôle d'Auteur, on doit sans doute me permettre un certain degré de cette fierté, qui sied si bien aux Ecrivains, sur-tout *aux jeunes*. On me permettra de croire qu'à présent je fais dans une minute, & tranquillement assis devant mon Sécrétaire, les exploits qu'Hercule ne pouvoit faire que dans une longue suite d'années, & en traversant la plus grande partie du monde habité. La fable dit qu'il purgea la terre des monstres qui l'infestoient. Le service que je rens à l'humanité est-il moins important? Aussi me paroit-il que l'on a tout-à-fait mal pris le sens de la fable d'Hercule: si ce Héros avoit réellement fait ce que les Poëtes racontent de lui, il auroit été un brigand, ou du moins un Don-Quichote de l'Antiquité, plutôt qu'un Héros. Enlever un troupeau de bœufs, nettoyer une étable, étoient-ce des actions qui dussent le mettre au rang des Dieux? La sagesse de la mithologie nous a caché quelque chose de bien plus important sous ces dé-

tails mistérieux. Hercule étoit un Philosophe, qui enseigna à ses écoliers, qu'au fond les actions des hommes sont vertueuses en elles-mêmes, & que celles qui paroissent les plus suspectes, peuvent au moins être excusées par les bonnes intentions qui les produisent. Ce principe fut reçu avec une approbation universelle. Le monde cessa d'être vicieux. Depuis l'extrémité de l'Hesperie jusqu'aux bords du Gange, on ne vit plus que des concitoyens philantropes, des actions vertueuses, de la confiance réciproque, & des voisins qui s'excusoient charitablement les uns les autres. Les haînes mortelles, les hérésies, (car les Prêtres de Saturne faisoient déja des hérétiques) les calomnies injurieuses, furent les monstres dont Hercule purgea la terre; voilà par quels miracles il mérita des Autels, & fit peut-être toutes ces actions si célébres sans jamais sortir de sa patrie. L'antiquité guerriére changea les préjugés en hydres, les dogmes en avantures, le Philosophe en Héros, & ce qu'elle fit enfin de plus juste, le Héros en Dieu.

Mon ambition ne va pas jusques-là: & quoique les Auteurs ayent depuis un temps immémorial le droit de se déifier eux-mêmes,

j'y renonce avec plaisir ; & je me croirai suffisamment récompensé, si vous ne refusez pas, Messieurs, votre approbation à ma nouvelle découverte, & si l'exemple de socialité que je donne excite d'autres patriotes à justifier, ou du moins à excuser les actions équitables de leurs concitoyens. Quelle gloire pour l'humanité ! Ah que cette métamorphose des actions humaines paroîtroit digne d'envie à nos ancêtres, s'il étoit possible qu'ils revinssent sur la terre, & qu'ils vissent les perfections de leurs descendans vertueux ! A la place des avares de leurs temps, ils ne trouveroient que des citoyens, qui au milieu de leurs trésors meurent charitablement de faim pour laisser à leurs enfans, ou (ce qui prouve un degré de générosité encore plus haut) à des étrangers qu'ils ne connoissent peut-être pas, des richesses qu'ils puissent dissiper avec plaisir. Ce vénérable Magistrat, qu'ils appelloient un Juge injuste, ne mérite plus ce nom ; il n'est qu'un instrument précieux dont Thémis se sert pour rendre coûteuse la folle animosité des Parties, pour les forcer par là à se comporter paisiblement ; pour humilier, par les décisions d'un Juge arbitraire, l'orgueil des Législateurs, dont

la

la prévoyance est frustrée par un présent de peu de valeur. Ces sévéres ancêtres n'auroient plus sujet d'exhorter la jeunesse à fuir les femmes, dont la conduite leur paroissoit suspecte. Ils ne se feroient plus de scrupule d'avouer tout haut, (car ils en étoient sans doute convaincus intérieurement) que l'unique fonction de ces charmantes créatures est de prêcher la nature, de présenter à la jeunesse les plaisirs où la porte le sentiment de son printems, de se sacrifier elles-mêmes au bien de la société, pour préserver les hommes d'autres débauches, ou plus dangereuses, ou plus criminelles; de se hâter enfin de jouïr de la vie dont les voluptés sont si passagères. Nos ancêtres, dont les cœurs n'étoient pas moins tendres que les nôtres, seroient-ils encore assez durs pour donner le nom injurieux d'écarts séduisans, à la volupté sociale de ces petites créatures *serviables*?

Si le court espace d'une demi-heure que les loix de l'Académie me prescrivent, ne me défendoit de m'étendre davantage, je le ferois avec plaisir, & même avec fruit, en faisant voir, par une infinité d'exemples, que les actions des hommes, si suspectes à notre chagrine austérité, ont toutes un beau côté, par lequel on

peut les montrer au monde, pourvû qu'on veuille les juger avec impartialité. Mais je crois que les trois exemples que je viens de rapporter sont assez frappans pour ne pas laisser de doute là-dessus, & pour justifier le dessein que j'ai de prouver que *la médisance n'est l'effet, ni de l'orgueil, ni de la malignité, mais bien d'un véritable amour du prochain.* Pour démontrer la vérité du principe que j'avance, je n'aurai qu'à vous convaincre des grands avantages que ce panchant de dire du mal procure à la societé en général & à chacun de ses membres en particulier. Je me flatte même que vous êtes persuadés d'avance, que cela sera exécuté avec succès par un Auteur qui a eu assez de courage & de philanthropie, pour changer l'avare en patriote, le Juge injuste en Citoyen utile, & les femmes libertines en Prêtresses de la nature.

Je pardonne au monde rempli de préjugés héréditaires de se former de la médisance les idées les plus effroyables. Nos nourrices, qui nous font croire aux revenans, nous apprennent encore à craindre ce panchant: & dans le moment même qu'elles nous inspirent cette crainte, elles disent de leurs voisines le mal qu'elles

qu'elles en sçavent, & celui qu'elles n'en sçavent pas: preuve très-convaincante que les inclinations naturelles (car l'envie de médire en est une sans doute) ne peuvent jamais être subjuguées entiérement.

La langue Allemande, toute riche qu'elle est, n'a point de terme honnête ou décent pour rendre celui de médisance. Toutes les expressions dont on se sert communément pour parler du grand devoir de médire, ont quelque chose d'ignoble & d'odieux. Mais je regarde ce défaut dans notre nation comme un défaut de la grammaire plutôt que du cœur. Nous sommes trop convaincus en nous-mêmes de la nécessité de remplir ce devoir, pour que sérieusement nous puissions lui prêter des attributs odieux. Nos actions réfutent les étymologies de nos termes. Je l'avoue ici à la gloire de nos Allemands, ils égalent à peu de chose près leurs voisins dans l'art de médire: dès longtems ils sont revenus des anciens préjugés, que nos Peintres ont, pour ainsi dire, pris à tâche de fortifier & d'étendre: mais ces Messieurs sont-ils bien scrupuleux à rendre fidélement leurs originaux? Ne savons-nous pas qu'ils flattent les passions des hommes, ou qu'ils copient les flat-

flatteurs, qui ont peint avant eux: Et c'est ſans doute de-là qu'ils donnent à tous les Princes, un air ſage & généreux, à tous les Juges un air reſpectable & grave, à toutes les mariées les charmes de l'innocence, à tous les Miniſtres de la Religion un air pieux & ſaint, à tous les Diables des cornes & des queues; & qu'ils prêtent enfin des ſerpens & des langues aigues à la médiſance. Quels défauts de vraiſemblance, quelles abſurdités ne voit-on point dans tout cela!

Perſonne ſans doute ne tomberoit dans de pareilles fautes, ſi l'on vouloit conſidérer que l'envie de médire eſt un panchant donné par la nature aux créatures raiſonnables pour publier, ſoit d'une maniére badine, ſoit d'une maniére ſérieuſe, les défauts véritables auſſi-bien que prétendus des particuliers, des ſocietés & des peuples mêmes; pour s'en amuſer, & pour en amuſer les autres; pour rendre ces mêmes défauts odieux à ceux qui les ont; pour en garantir ceux qui ne les ont pas; pour exciter chacun à être attentif à ſes propres actions & à celles des autres; pour rendre chacun vertueux, ou au moins prudent; en un mot pour faire de tous les hommes des membres utiles à la ſociété. Je

Je suis pénétré d'une sainte frayeur, en envisageant la grande obligation où nous sommes de médire; & je sens une compassion charitable pour le malheureux aveuglement de ceux, qui non-contens de manquer à ce devoir sacré, cherchent encore à le rendre exécrable aux yeux des autres. Quel peut être le but qu'ils se proposent, si ce n'est d'enlever aux hommes un don de la nature, un don accordé exclusivement aux créatures raisonnables? N'est-ce pas dégrader les hommes, & les confondre dans la foule des animaux, qui ne pensent point? N'est-ce pas sapper la base sur laquelle portent les plaisirs, les mœurs & le bien de la société?

L'amour de l'humanité, Messieurs, me fait espérer, avec une grande assurance, que toutes ces vérités, paradoxales en effet, mais inébranlables dans leur fondement, feront une forte impression sur vous. Quoi! vous semblez hésiter? Ayez le courage d'adopter un principe qui porte avec lui la conviction. Un vrai sage n'est jamais honteux de renoncer à ses préjugés. Avouez, Messieurs, que vous sentez à présent dans toute sa force l'injure que vous avez faite à l'humanité, en cherchant la source de l'envie de médire, ou dans un *vain*

orgueil,

orgueil, ou dans la malignité du cœur humain. Mais le dirai-je? oui; je ſuis trop ſincére pour vous le diſſimuler: peut-être déja convaincus de la vérité de mon principe, (ſans oſer propoſer vous-mêmes publiquement une opinion qui heurte de front tous les préjugés reçus) vous voulutes donner occaſion à des Auteurs ingénieux de médire de tout l'Univers. Quel moyen plus sûr pour y réuſſir, que de trouver dans l'orgueil, ou dans la malignité du cœur, l'origine d'une inclination auſſi eſſentielle que la médiſance? Quelle adreſſe pour ramener l'homme à ſes devoirs, même malgré lui! J'admire votre prudence, & je vois ſous le maſque, dont vous avez jugé à propos de vous couvrir, des ſentimens véritablement philantropiques.

Après avoir découvert vos véritables intentions, je pourrai vous expoſer mes ſentimens avec plus de ſécurité; & je n'aurai point de peine à vous faire goûter mon ſiſtême. La confiance mutuelle, qui déformais doit ſubſiſter entre nous, m'oblige à vous avouer ſincérement ce qui m'a fait naître les premiers doutes contre l'opinion commune, qui attribue l'envie de dire du mal à une ſource vicieuſe.

Lorſ-

Lorſque la queſtion propoſée parut dans la gazette d'Utrecht, je la liſois avec cette nonchalante indifférence, avec laquelle j'ai coutume de lire les prix des actions de la Compagnie des Indes Orientales: le frère de ma femme entra bruſquement dans ma chambre, ſe jetta à mon cou, m'embraſſa, jura, & me demanda en Allemand eſtropié, *où diable eſt ta femme?* Vous croyez peut-être que cet homme venoit de s'échaper des petites maiſons, & la choſe n'eſt pas tout-à-fait ſans vraiſemblance: mais permettez que je vous diſe, que c'étoit un jeune Allemand, qui dans ce moment revenoit de Paris, où il avoit fait un ſéjour de ſix ſemaines. Ma femme le reçut comme une ſœur peut recevoir ſon frère; mais la premiére choſe qu'il lui dit fut un couple de gros mots au ſujet de ſa groſſeſſe. Il continua ſur le même ton; il ſe vanta de toutes les débauches qu'il avoit faites, & que peut-être il n'avoit pas faites pendant ſon ſéjour à Paris. Il cita toutes les maiſons ſuſpectes avec autant d'exactitude, qu'Homère fait l'énumération des vaiſſeaux des Grecs. Nous apprîmes les noms des maladies les plus ignominieuſes qu'il prétendoit avoir eues, &

ceux

ceux des femmes qui devoient les lui avoir données, & dont la moindre étoit une Marquise. Il nous confia en quelle situation équivoque étoit encore à présent son corps énervé; & il nous dit tout ceci avec une vivacité extravagante. Ma femme qui ne rougit point d'être bonne Chrétienne, leva les mains au Ciel, en s'écriant: Mais est-ce bien vous, mon frere? Vous ne respectez donc, ni Dieu, ni les hommes? Ah, *la bête Allemande*! lui répondit-il; ma sœur, vous ne sçavez pas ce que c'est que de vivre: venez, que je vous mène à Paris. Vous autres Allemands, vous vegetez ici avec autant de régularité que les animaux: aussi vous vous portez, & vous pensez comme eux. J'ai bien à faire de votre Religion; passe pour celle d'un honnête-homme: tout le reste n'est que de l'enthousiasme; oui, le Diable m'emporte! de l'enthousiasme tout pur: vos Ministres vous rendent fous. A Paris nous avons un proverbe, qui dit. . . . . . Ici ma femme lui ferma la bouche, & le contraignit de finir cette belle tirade; mais nous ne pûmes l'empêcher de nous hurler deux Vaudevilles polissons, sur des sujets très-respectables.

Que pensez-vous, Messieurs, de cet Allemand

mand francisé & de son envie de dire du mal, & de l'exagérer même au moins de la moitié? La plus grande partie du mal qu'il disoit, tomboit sur lui-même; est-il concevable qu'il l'ait fait par orgueil ou par malignité du cœur? Ce ne pouvoit pas être par orgueil, puisque tout ce qu'il nous racontoit devoit le couvrir de honte. Ce ne pouvoit point être non plus par malignité envers lui-même; car je puis lui rendre le témoignage, qu'il n'aime rien au monde tant que sa petite personne. Il faloit donc nécessairement, qu'il y eût une autre raison, qui le déterminât à dire du mal de ses amis & de lui-même. Les Vaudevilles qu'il nous chanta me confirmérent dans ce sentiment; car si le peuple de Paris raille dans des chansons licentieuses sur les objets qu'il chérit & respecte le plus, est-il probable qu'il le fasse par orgueil ou par malignité? . . . Ces doutes m'engagérent dans une longue suite de méditations, & je fus enfin assez heureux pour faire cette nouvelle découverte, que l'envie de dire du mal doit être dérivée d'une source toute différente.

Pour prouver que cette envie, ce desir naturel, n'a point d'autre origine que l'amour du pro-

prochain le plus pur & le plus désintéressé, je n'ai qu'à faire voir les grands avantages que la société retire de l'exercice de ce panchant; & pour le faire avec évidence, je n'aurai qu'à rappeller à mes lecteurs tout ce qu'ils ont senti jusqu'ici, sans peut-être y faire attention; car les choses qui nous sont trop familiéres nous échapent aisément.

Le plaisir que les habitans d'une ville trouvent à se fréquenter les uns les autres, fait le lien le plus fort de la société civile, qui est la base de tous les états. Ce principe est de la derniére évidence; & ceux qui peuvent encore en douter n'ont qu'à imaginer une ville où les maisons restent fermées, où les rideaux sont toujours tirés, où personne ne connoît son voisin, où ceux qui absolument ne peuvent se dispenser de sortir, ne sortent que la nuit pour n'être ni aperçus, ni abordés de personne. Pau & Leipzig ne se trouveroient-ils point dans le cas de cette triste Ville, si les habitans ne cherchoient pas avec plaisir la compagnie les uns des autres? Et ces habitans trouveroient-ils du plaisir dans les compagnies, si elles ne leur procuroient pas l'occasion de dire du mal? car tous aiment à médire; avec cette diffé-

rence

rence ſeulement que chacun a ſa maniére.

Les temps durs arrachent des ſoupirs aux vieillards; l'opiniâtreté & l'avarice du vieillard excitent les plaintes de la jeuneſſe. Des Demoiſelles reſpectables par leur âge médiſent des jeunes beautés que la légéreté entraîne déja au péché, quoiqu'elles n'ayent encore que dix-huit ans; & celles-ci rient de la pieuſe coquetterie des vieilles bigotes. Les Bourgeois ſe plaignent des exactions & de la partialité des Magiſtrats; & ceux-ci ſe récrient encore davantage ſur la mutinerie & l'oiſiveté du Bourgeois. Le Sot médit de la Religion, & l'Inquiſiteur, qui trouve partout des héréſies, croit diſputer contre le Diable. Le petit Marquis n'eſt jamais plus ſpirituel & plus pétulant que quand il peut railler le triſte Philoſophe; & le Philoſophe examine ſi cette démangeaiſon de médire eſt *l'effet de l'orgueil, ou de la malignité du cœur*. En un mot, toute la Ville médit, & fréquente avec empreſſement les compagnies où elle a occaſion de le faire. Ce ſeroit ôter le Soleil au monde que de le priver de la médiſance.

Ceux qui ſont les eſclaves de la malheureuſe paſſion du jeu, penſent pouvoir pallier leur

foibleſſe, en diſant, que ceux qui jouent n'ont pas le temps de médire. Quelle folie, de vouloir excuſer un vice par l'omiſſion d'une vertu! Au contraire, l'envie & l'occaſion de médire ſont un moyen infaillible d'éviter une infinité de folies. Quand la médiſance occupe les compagnies, elle leur ſert d'antidote contre la fureur de jouer & de diſſiper dans un ſeul moment des biens acquis par de longs travaux; le Juge oublie d'être injuſte pendant qu'il eſt occupé à médire; l'Avocat ne s'aperçoit pas que deux voiſins vivent en paix; le Médecin qui dit du mal des autres, néglige ſon emploi, & les hommes reſtent en vie.

Apprendre à connoître le monde & à ſe connoître ſoi-même, eſt une des maximes que les moraliſtes nous inculquent le plus. Pour la mettre en pratique, y a-t-il un moyen plus commode que de fréquenter plus aſſidûment les compagnies où l'on dit le plus de mal? Qu'on en choiſiſſe deux des meilleures, & les meilleures ſont inconteſtablement celles où préſide quelque dévote ou quelque homme déſœuvré; c'eſt où l'on apprendra à connoître toute la Ville, & même les deux ſociétés que l'on fréquentera; car il n'y a pas d'apparence

que

que l'une puiſſe épargner l'autre. *Philéne* eſt bienfaiſant; il nourrit, il élève les enfans d'une veuve, que ſon mari, trop honnête-homme, laiſſa dans la derniére indigence. Philéne a bien raiſon de leur faire du bien, car trois de ces enfans ſont de lui. *Herkomann* eſt un Avocat juſte, qui ſe fait un plaiſir de donner des ſecours aux veuves & aux orphelins. Sérieuſement! & pourquoi cela ne ſeroit-il pas vrai? Ne ſçavez-vous pas que Herkomann eſt un eſcamoteur de legs? Mais *Suffène* le Patriote ſera du moins un homme ſans reproche? Suffène qui voit les larmes aux yeux, la peine des ſujets, & qui maudit les exactions des Miniſtres inſenſibles à la miſère des peuples, du ſang deſquels ils ſe repaiſſent: Suffène n'eſt qu'un mécontent que la Cour a offenſé en lui refuſant l'emploi qu'il cherchoit pour opprimer lui-même ce peuple infortuné. Combien inſtructive eſt cette école! ſans cette compagnie de médiſans, je n'aurois jamais appris à connoître Philéne, Herkomann & Suffène.

Mais, me direz-vous, aurai-je également occaſion d'apprendre à me connoître moi-même? Eh pourquoi non, Monſieur? Etes-vous tout ſeul, ou trop vertueux, ou trop reſpec-

table, pour qu'on ne doive pas dire du mal de vous? J'aurois presqu'envie de vous apprendre en confidence ce que l'on dit; mais me promettez-vous de ne point vous fâcher? On se moque de votre application pédantesque à connoître les hommes. Le bon-homme, dit-on, a assez bonne opinion de sa pénétration, pour s'imaginer de pouvoir découvrir les défauts des autres: quoiqu'il se décore d'un air raisonnable & posé, ce n'est que l'avarice & l'orgueil qui l'empêchent de se livrer au vice. Il parle peu en compagnie, c'est afin qu'on le croye capable de dire d'excellentes choses, s'il vouloit se donner la peine de parler. S'il ne se met que proprement, s'il évite le faste, c'est qu'il n'a point de crédit; s'il ne parle jamais de la Religion qu'avec respect, c'est pour se concilier l'amitié de ceux dont la colère est très-dangereuse. Quoique jeune & homme du monde, il n'a point auprès des femmes la fatuité des gens de son âge. Mais, êtes-vous curieux d'apprendre son roman? Vous le sçaurez en deux minutes..... Pardonnez-moi, Monsieur, que veut dire cet air furieux? Vous m'entendez mal. Je n'avois aucunement envie de vous offenser. Ce n'étoit que par une véritable amitié

tié pour vous que je me ſuis donné la peine de répéter ce qu'on en dit dans toutes les compagnies. Mon unique but étoit de vous procurer le bonheur de vous connoître vous-même.

Et ſi la médiſance ne produiſoit aucun autre avantage que celui de nous rendre attentifs & circonſpects à l'égard de nos actions auſſi-bien que de celles des autres, elle mériteroit par cette ſeule conſidération toute votre eſtime. Ceux même qui s'obſtinent le plus à regarder ce panchant comme un vice, conviendront du moins que c'eſt un vice indiſpenſable. Le vol, qui avoit ſa Divinité particuliére, n'étoit pas moins un vice aux yeux de ceux qui adoroient ce Dieu; & néanmoins les Lacédémoniens trouvoient l'art de voler ſi avantageux à l'Etat, que les jeunes gens étoient obligés de s'y rendre habiles, pour ne pas laiſſer croire qu'ils ſeroient un jour des membres inutiles de cette ſage République. Puiſſe cette conſidération faire de fortes impreſſions ſur les eſprits de nos péres & de nos méres! Ah! qu'il ſeroit à ſouhaiter qu'on les vit de bonne heure enſeigner à leurs enfans l'art de médire! C'eſt leur bonheur, c'eſt le bien de l'Etat, c'eſt principalement l'avantage de ces

 en-

enfans ; tout doit exciter les parens à leur apprendre le vrai moyen d'examiner avec circonſpection leurs propres actions, auſſi-bien que celles des autres. Cette partie de l'éducation devroit être ſurtout l'ouvrage des méres. Elles en ſont reſponſables à la Patrie. La nature leur en impoſa elle-même le devoir. Seroit-ce inutilement que la nature, qui ne fait rien ſans deſſein, eût prodigué aux méres le panchant de dire du mal d'autrui ?

De tous les défauts l'orgueil eſt ſans doute un des plus à charge à la ſociété. L'orgueilleux en ſouffre lui-même ; mais ceux qui ne peuvent point l'éviter ſouffrent encore bien davantage. Le Théologien & le Philoſophe travaillent de concert à humilier le cœur de l'homme. Le premier nous démontre notre néant par la pouſſiére & la terre, dont nous tirons notre origine ; & le ſecond nous le prouve encore plus ſavamment par le principe de contradiction. J'ai pour l'une & l'autre de ces démonſtrations tout le reſpect qui leur eſt dû par un Laïque ; mais elles ne m'empêchent pas de croire qu'un quart d'heure de médiſance ſur un orgueilleux le rendra beaucoup plus ſouple & plus humain, que ne feroit un long

&

& trifte fermon, ou une fuite de raifonnemens obfcurs.

Je paffe fous filence une infinité d'autres avantages, que chaque homme en particulier, & la fociété en général, retirent de la médifance. Le plaifir qu'elle nous donne, étant auffi piquant, qu'il l'eft en effet, il n'y a rien qui foit plus propre qu'elle à égayer les triftes jours de notre vie. Nous oublions nos propres folies en nous amufant de celles d'autrui. Cet exercice continué aiguife notre efprit; & de nos jours (où un efprit pétillant eft bien préférable à une raifon éclairée) ceci n'eft pas un médiocre avantage. Ceux même qui n'apprécient les chofes que felon la maniére dont elles influent dans les Finances, pourront-ils ne pas être de mon fentiment, en confidérant les effets prodigieux que l'envie d'écrire & de lire des médifances produit dans le commerce? La Hollande n'a jamais été plus riche que dans le temps où toutes fes preffes étoient occupées à imprimer des railleries fur les foibleffes d'un vieux Monarque, dont la jeuneffe avoit été fi terrible à la République. Ce fut par cette efpèce de contribution que la Hollande attira les richeffes des Nations entiéres, en ne leur donnant

nant en échange que son esprit médisant. Si Pierre Marteau de Cologne, que le monde malin nommera encore, quand tous ses Auteurs seront oubliés, a ramassé des richesses considérables, ce n'a été que par l'attrait de la médisance.

Après des preuves aussi concluantes, se trouvera-t-il encore quelqu'un qui puisse douter de la vérité du principe, que la médisance influe infiniment dans la félicité des Etats? Et ne serez-vous pas, Messieurs, contraints d'avouer, que le desir d'exercer une faculté, qui est la base de la société humaine, qui répand le plaisir sur toutes les familles, qui nous procure l'occasion de nous connoître & de connoître les autres, qui nous rend attentifs & circonspects, qui sait si bien humilier l'orgueil du cœur humain, qui est capable d'adoucir l'amertume de cette vie pénible, qui enrichit des pays entiers, qui fait l'ame des Etats: ne serez-vous point contraints, dis-je, d'avouer vous-mêmes, que ce desir ne peut point avoir une origine moins noble que la philanthropie; & que celui qui cherche à encourager l'exercice de cette faculté, mérite au moins d'être respecté comme un vrai Patriote.

Je

Je vous ſupplie, Meſſieurs, de m'accorder encore un peu d'attention, & je vous demande en même temps la permiſſion d'être ſçavant dans la ſuite de ce mémoire. Juſqu'ici, j'ai fait des efforts incroyables pour empêcher mon érudition de ſe montrer; mais je n'y tiens plus, j'en ſouffre trop. Il faut que je me débarraſſe de tout ce que ma lecture me ſuggére, ſi je ne veux pas m'expoſer à mourir avant que vous m'ayez adjugé le prix. Je vai rendre mon principe plus reſpectable par les témoignages de l'antiquité. En un mot, il faut que je cite les Anciens (car je ſuis un ſçavant.) Vous pouvez compter que je n'abuſerai pas de votre patience.

Sans Momus les Dieux auroient eu un Ciel fort imparfait. Il leur falloit quelqu'un dont l'envie de dire du mal les obligeât à être ſur leurs gardes. Sans cela, leurs converſations ſe feroient trop refroidies, ou ils auroient trop négligé d'être circonſpects dans leurs actions. L'Empereur Julien a bien ſenti la vérité de ce que je viens de dire; & pour que le repas de ſes Dieux ne ſe paſſat pas trop triſtement, il mit Siléne à côté de Bacchus; car ſans lui, le Dieu même du vin & de la joye ſe feroit endormi.

endormi. Il chargea Siléne de dire du mal des Dieux & des Empereurs, & les Dieux s'en amuſérent. Eſt-ce à nous autres hommes à faire éclater notre zèle contre une choſe qui n'a point déplû à Jupiter même? Voulons-nous bannir un amuſement ſans lequel les Dieux mêmes ne ſauroient égayer leur converſation?

Juſqu'ici on a tout-à-fait mal pris le ſens de la fable de Prométhée. Elle nous dit qu'il a créé les hommes. Pouvons-nous prendre cela au pied de la lettre? Et ne ſavons-nous pas qu'il y a eu des hommes avant que Jupiter & Promethée fuſſent nés? Juſqu'à ce temps l'art de médire n'avoit été qu'une prérogative des Dieux. Promethée l'apprit parmi eux, & communica cet important ſecret aux hommes. Ce fut par-là qu'il les rendit ſociables, circonſpects, ſpirituels, en un mot humains. Ce fut là le feu qu'il enleva au Ciel, & par lequel il anima les hommes froids & endormis. Ce fut par ce feu, par cet art de médire dérobé au Ciel, qu'il changea les hommes, qui juſques-là n'avoient été que des créatures, en créatures raiſonnables qui reſſembloient aux Dieux. Jupiter en fut jaloux. Autrefois il n'avoit eu

à

à craindre que les forces réunies des hommes révoltés; mais à présent leur esprit lui devient encore redoutable. Il fut résolu que Promethée seroit puni de sa trahison. Cependant Jupiter ne pouvoit avouer qu'il le punissoit pour avoir rendu les hommes heureux & spirituels, en leur enseignant l'art de médire, qu'il venoit de dérober au Ciel. Sa curieuse jalousie auroit été trop manifeste. On chercha donc un prétexte plausible à l'injustice que l'on alloit commettre. On l'accusa d'avoir, au lieu de viande, présenté des os à Jupiter. On voulut l'en punir; cependant on sentit la ridiculité du sujet; on lui imputa d'avoir créé des hommes, des créatures malignes, & surtout des femmes. Mais si Promethée n'avoit point commis ce crime énorme, Jupiter auroit-il eu occasion de se métamorphoser, tantôt en taureau, tantôt en cigne? Promethée restoit toujours innocent; il falloit donc dire enfin son vrai crime, & ce crime étoit d'avoir dérobé le feu au Ciel, & de l'avoir communiqué aux hommes. Alors il n'eut plus la permission de se défendre, (car un Prince qui a tort ne se laisse point contredire une troisiéme fois.) Il fut exclus du Ciel, & attaché au Caucase pour y être exposé

posé à la vue des hommes, dont il avoit fait pour les Dieux des sujets d'envie. Pourrez-vous jamais vous justifier, Messieurs, si véritablement vous avez eu l'intention de rendre suspect un présent de Promethée, que les Dieux souhaitérent de garder pour eux, qu'ils enviérent aux hommes, & dont le généreux Promethée se rendit lui-même l'Apôtre & le Martyr?

Chez les Grecs, si célébres par leur sagesse & leurs lumiéres, l'art de médire faisoit partie du culte public. Dans les fêtes Eleusines, des hommes & des femmes se tenoient des deux côtés d'un pont pour faire les reproches les plus amers à ceux qui y passoient en procession. Dans les fêtes des Ithyphalles le peuple avoit la même liberté. Les Ephésiens avoient consacré un jour du mois de Janvier à cette pétulance solemnelle; & le triste exemple de Timothée auroit dû vous empêcher de laisser éclater votre zèle contre une liberté semblable.

Chez les Romains l'habitude de médire avoit pareillement une origine sacrée. On chercha à appaiser la colère des Dieux par des jeux qui firent naître les railleries fescennines, & plu-

plusieurs autres occasions solemnelles d'exercer la médisance. César qui avoit conquis les Gaules & fait trembler la Germanie, devint dans son entrée publique l'objet de la raillerie de ses propres soldats. Pour humilier son orgueil, pour le faire souvenir de ses défauts au milieu de cette pompe flatteuse, pour l'empêcher d'oublier qu'il étoit encore homme, ils chantérent publiquement & à côté de son char de triomphe, qu'il étoit un adultére chauve. Reproche terrible pour un Empereur, qui ne rougissoit d'aucune de ses actions, mais qui étoit inconsolable de la perte de ses cheveux.

Vous ne souhaitez pas sans doute, Messieurs, que je vous parle des Saturnales. Je vous accablerois d'un torrent d'érudition. Je commencerois par le temps où Jupiter, lorsqu'il étoit encore enfant, échappa aux dents de son pére; & je finirois par le Dave d'Horace, & peut-être n'y finirois-je pas encore.

Tous les traits de l'antiquité que je viens de citer, & ceux même que je n'ai point cités (par complaisance pour vous) confirment mon principe, & font voir que la permission de dire du mal avoit pour but chez les Anciens principalement de retenir dans un certain de-

gré d'humilité, ceux que la fortune, la valeur ou la sagesse sembloient élever au-dessus des autres. Combien respectables ne devroient point être pour nous les moyens propres à rendre les hommes aussi vertueux ?

Comme il n'y a que l'Histoire Grecque & Latine, qui soit susceptible d'érudition, je ne m'arrêterai point à celle du moyen âge, ni à la moderne, quoiqu'elles puissent me fournir l'une & l'autre une infinité d'exemples propres à confirmer mon principe. Les beaux esprits & les Matelots de Londres font tous les jours souvenir le Roi des Bretons, qu'il est homme, & sa Majesté ne paroît nulle part moins que sur la Tamise.

La fameuse Fête des Fous qu'on célébroit en France étoit-elle autre chose qu'une école d'humilité pour les Ecclésiastiques de votre pays ? Je ne sçaurois nier qu'elle n'ait été un peu extravagante, & qu'elle n'ait même approché bien près de la fureur ; mais cette même fureur avoit un sens mystique, que par l'effet d'une circonspection outrée M. Tilliot n'a pas fait semblant d'appercevoir.

Je suis fort étonné de voir que les Anglois & vos Compatriotes reprochent à nous autres

Alle-

Allemands les Boufons entretenus dans nos Cours, où ils sont à si juste titre un des principaux amusemens de nos Princes. Les critiques de notre nation pensent trouver dans cet usage une preuve évidente d'un goût peu délicat; mais je crois qu'on devroit le regarder plutôt comme une preuve de la liberté Germanique dont nous sommes jaloux avec raison, & que nous ne pouvons défendre avec trop de zéle, sur-tout contre les François vos compatriotes. Je pourrois dire bien des choses à l'honneur de nos foux en place; mais ont-ils besoin de mon éloge? Et n'est-il pas assez glorieux pour eux d'obtenir en riant l'approbation des sages Princes, que tant de courtisans cherchent pendant toute leur vie, avec tant d'agitation, de dépense, & souvent si peu de succès. Il est vrai que les railleries de ces bouffons sont ordinairement plattes & basses; mais n'est-ce point un avantage pour l'esprit d'un grand nombre de courtisans qui se mêlent aussi de railler les autres? Ne nous reprochez pas, Messieurs, que l'habillement de ces bouffons a quelque chose de barbare & de gothique. Chez nous les foux portent des habits bigarrés & disent des sottises. En France ils sont habillés de

noir & parlent un jargon précieux. En Angleterre ils s'envelopent dans un froc & déraiſonnent en politique. En un mot chaque pays a ſes fous, avec cette différence cependant que toutes les nations ne ſont pas aſſez ſincéres pour en convenir. Je répète que je ne veux point faire l'éloge de nos bouffons; mais je ne ſçaurois paſſer ſous ſilence, qu'à cauſe du privilége qu'ils ont de dire du mal de tout le monde, ils paroiſſent être indiſpenſablement néceſſaires dans une cour polie.

De peur d'être repris par eux en public, le courtiſan ſe voit obligé d'agir avec toute la circonſpection poſſible pour ne pas faire de folies. C'eſt par eux que le Prince apprend à connoître ceux qui l'environnent & qui ſe font une étude particuliére de l'art de ſe cacher à ſes yeux. C'eſt par eux enfin que le Prince apprend (ce qui eſt la choſe la plus difficile du monde) à ſe connoitre lui-même. En un mot la ſage maxime qui dit; *Si la vérité ne ſe trouvoit nulle part ailleurs, elle devroit ſe trouver auprès des Princes :* cette ſage maxime, que l'on dit ſi ſouvent ſans la comprendre, ne parle que de nos bouffons Allemands.

Ce qui étoit à démontrer.

Peut-

Peut-être, Messieurs, aurez-vous quelques objections à me faire contre le principe que j'ai avancé jusqu'ici, contre la noble source que j'ai donnée à l'envie de dire du mal, & contre les avantages universels, que la médisance répand sur toute la société des hommes. Vous direz peut-être que j'aurois dû établir une différence plus distincte entre l'obligation indispensable de faire charitablement sentir à notre prochain ses défauts, & entre l'inclination maligne de répandre les foiblesses des autres ou d'imputer des défauts à des personnes qui ne les ont pas; que je n'aurois point dû confondre une satyre raisonnable & propre à corriger les vices & les ridicules, avec les railleries plattes & les pasquinades du peuple; que la sincérité est en effet une vertu, & que l'art de rendre cette sincérité agréable par un badinage vif & legèr a son mérite: mais que ce même art qui sçait rendre supportables les vérités les plus dures, différe infiniment de cette malignité à laquelle on ne peut donner un nom plus doux que celui d'une basse calomnie; que celle-ci cause des animosités éternelles entre ceux-mêmes qui étoient autrefois les plus intimes amis; que personne n'est plus sensible quand on en dit

du mal, que ceux qui en disent le plus des autres, & qui par conséquent le méritent davantage; qu'un homme, qui se faufile dans toutes les compagnies pour calomnier des innocents, est beaucoup plus dangereux qu'un assassin qui nous enfonce le poignard dans le sein; que les crimes les plus horribles. . . .

. . . .

Messieurs! j'entens tout ce que vous voulez me dire. Je pourrois vous réfuter. Mais je vois à ma montre que j'ai déja passé d'une minute le tems qui m'est prescrit par les loix de l'Académie. J'aurois au moins besoin d'une demi-heure encore pour vous convaincre de l'erreur où vous êtes: mais mon empressement me couteroit le prix que vous proposez; & après tout, je ne crois pas que vous vous imaginiez qu'un Philosophe écrive pour découvrir des nouvelles vérités. Il écrit pour être payé; & moi, Messieurs, j'ose vous dire que je suis Philosophe.

ARTICLE DEUXIEME.

DISCOURS*

SUR CETTE QUESTION:

En quoi consiste l'Esprit Philosophique: conformément à ces paroles: *Non plus sapere quàm oportet sapere.* Ep. ad Rom. c. 12. v. 3.

LEs siècles, de même que les hommes, ont un caractère qui les distingue. On se pique aujourd'hui de Philosophie: voilà le goût dominant, & j'oserai dire, la passion générale de notre siècle. Le sujet qu'on propose, intéressant par sa nature, devient donc par les circonstances, plus intéressant encore; & ce Discours seroit d'une utilité véritable, si dans un peuple d'Esprits qui veulent être Philosophes, il pouvoit convaincre les uns qu'ils ne le seront jamais, & montrer aux autres comment

* Le Pére *Guenard*, Jésuite, est l'Auteur de cet excellent Discours, qui a remporté le prix en l'année 1755. par le jugement de l'*Académie Françoise*.

ment ils le doivent être: deux connoiſſances auſſi rares que néceſſaires. Sans eſpérance de procurer un ſi grand avantage, eſſayons cependant de traiter la queſtion rélativement à ce double objet: traçons d'abord les caractères qui diſtinguent l'eſprit philoſophique de toute autre ſorte d'eſprit, & poſons enſuite d'après l'Apôtre les bornes qu'il ne doit jamais franchir.

PREMIERE PARTIE.

Avant d'expoſer en détail les proprietés eſſentielles de l'eſprit philoſophique, qu'il me ſoit permis de le définir en deux mots: le talent de penſer. Cette notion me paroît juſte & naturelle; ouvrons cette idée, & dévelopons ce qu'elle enferme. Le premier trait que j'en vois ſortir, c'eſt l'eſprit de réflexion, le génie d'obſervation; caractère plus grand & plus ſingulier qu'il ne ſemble d'abord, & qu'on doit regarder comme la racine même du talent de penſer, comme le germe unique de la vraie Philoſophie.

Aſſemblez autour de vous les maîtres & les docteurs; dévorez tous ces volumes qui promettent la ſcience de penſer; appellez au ſecours de votre intelligence toutes ces règles ſi

vantées dans les écoles, qui séparent, dit-on, les ténébres de la lumiére: votre mémoire est enflée de ses richesses, & vous voyez sans doute le peuple ignorant sous vos pieds. Cependant si vous n'avez cette activité, cette force de raison qui fait réfléchir profondément, & qui d'une seule idée fait tirer en la creusant mille autres idées cachées dans la premiére; si vous êtes dépourvus de ce génie d'observation, dont le caractère est d'examiner sans cesse, d'étudier tous les objets qui passent devant lui, comparant tout ce qu'il voit, remontant d'une chose à l'autre par un raisonnement vif & naturel, saisissant rapidement ces rapports intimes & cachés qui enchaînent les différentes parties du monde physique ou moral; si la nature vous a refusé cette grande qualité, ne vous flattez point d'être véritablement Philosophes, & d'en avoir l'esprit: non, vous serez toujours peuple; vous ne penserez jamais, malgré tous les secours de l'art, que d'une manière foible & commune. En vain posséderez-vous le pénible secret de captiver vos pensées dans une forme plus réguliére; en vain serez-vous remplis de cette Philosophie morte, pour ainsi dire, qui n'est point née de votre raison, mais qui vient

d'un livre ou d'un maître : tout cela vous laisse encore dans l'ordre du vulgaire. Par quel endroit l'esprit philosophique s'élève-t-il donc au-dessus de la foule, au-dessus même de tous les Philosophes ordinaires ? C'est par le coup-d'œil observateur, qui découvre à tout moment dans ses objets des propriétés, des analogies, des différences, un nouvel ordre de choses, un monde nouveau que l'œil du vulgaire n'apperçoit jamais ; c'est par le talent singulier, non de raisonner avec plus de méthode, mais de trouver les principes mêmes sur lesquels on raisonne : non de compasser ses idées, mais d'en faire de nouvelles, & de les multiplier sans cesse par une réflexion féconde. Talent unique & sublime, don précieux de la nature, que l'art peut aider quelquefois, mais qu'il ne sauroit ni donner, ni supléer par lui-même. Voilà le génie qui créa les Sciences ; & lui seul pourra les enrichir, & lui seul pourra les élever à la perfection. Que sont en effet toutes les Sciences humaines ? Un assemblage de connoissances réfléchies & combinées : il n'appartient donc qu'aux génies inventeurs & toujours pensans d'ajouter à ce trésor public, & d'augmenter les anciennes richesses de la

raison,

raiſon. Tous les autres Philoſophes, peuple ſtérile & contentieux, ne feront jamais que ſecouer, pour ainſi dire, & tourmenter les vérités que les grands génies vont chercher au fond des abîmes: ils ont un art qui les fait parler éternellement, quand d'autres ont penſé pour eux, & qui les rend tout d'un coup muets, quand il s'agit de trouver une ſeule idée nouvelle.

Au génie de réflexion, comme à ſon principe, doit ſe rapporter cette liberté & cette hardieſſe de penſer, cette noble indépendance des idées vulgaires, qui forme, ſelon moi, un des plus beaux traits de l'eſprit philoſophique.

Penſer d'après ſoi-même; caractère plein de force & de grandeur; qualité la plus rare peut-être & la plus précieuſe de toutes les qualités de l'eſprit. Qu'on y réfléchiſſe; on verra que tous les hommes, à la réſerve d'un très-petit nombre, penſent les uns d'après les autres, & que leur raiſon toute entière eſt en quelque ſorte compoſée d'une foule de jugemens étrangers qu'ils ramaſſent autour d'eux. C'eſt ainſi que les opinions biſarres des peuples, les dogmes ſouvent abſurdes de l'école, l'eſprit des corps avec tous ſes préjugés, le génie des ſectes avec toutes

toutes ſes extravagances, ſe perpétuent d'âge en âge, & ne meurent preſque jamais avec les hommes; parce que toutes ces idées, en ſortant de l'ame des vieillards & des maîtres, entrent auſſi-tôt dans celle des enfans & des diſciples, qui les tranſmettront de même à leurs crédules ſucceſſeurs. Oui, je le répète: juger par ſes propres yeux, être l'auteur véritable de ſes penſées, c'eſt une qualité ſingulière, & qui prouve la ſupériorité de l'intelligence. Rien de plus commun que le défaut oppoſé, même dans les Philoſophes. Toute leur ſcience ordinairement eſt-elle autre choſe qu'un amas d'opinions empruntées, auxquelles ils s'attachent par foibleſſe comme le peuple à ſes traditions? Il eſt aiſé de compter les hommes fameux qui n'ont penſé d'après perſonne, & qui ont fait penſer d'après eux le genre humain. Seuls, & la tête levée, on les voit marcher ſur les hauteurs; tout le reſte des Philoſophes ſuit comme un troupeau. N'eſt-ce pas cette lâcheté d'eſprit qu'il faut accuſer d'avoir prolongé l'enfance du Monde & des Sciences? Adorateurs ſtupides de l'Antiquité, les Philoſophes ont rampé durant vingt ſiècles ſur les traces des premiers maîtres: la raiſon, condamnée au ſilen-

ſilence, laiſſoit parler l'autorité ; auſſi rien ne s'éclairciſſoit dans l'univers, & l'eſprit humain, après s'être traîné deux mille ans ſur les veſtiges d'Ariſtote, ſe trouvoit encore auſſi loin de la vérité.

Enfin parut en France un génie puiſſant & hardi qui entreprit de ſecouer le joug du Prince de l'Ecole. Cet homme nouveau vint dire aux autres hommes que, pour être Philoſophe, il ne ſuffiſoit pas de croire, mais qu'il falloit penſer. A cette parole toutes les Ecoles ſe troublèrent. Une vieille maxime régnoit encore : *ipſe dixit*; le maître l'a dit : cette maxime d'eſclave irrita tous les eſprits foibles contre le pére de la Philoſophie penſante : elle le perſécuta comme novateur & comme impie, le chaſſa de Royaume en Royaume ; & l'on vit Deſcartes s'enfuir, emportant avec lui la vérité, qui, par malheur, ne pouvoit être ancienne tout en naiſſant. Cependant, malgré les cris & la fureur de l'ignorance, il refuſa toujours de jurer que les anciens fuſſent la raiſon ſouveraine : il prouva même que ſes perſécuteurs ne ſavoient rien, & qu'ils devoient deſapprendre ce qu'ils croyoient ſavoir. Diſciple de la lumière, au lieu d'interroger les morts & les dieux de l'Ecole, il ne

ne consulta que les idées claires & distinctes, la nature & l'évidence. Par ses méditations profondes, il tira presque toutes les Sciences du chaos; & par un coup de génie plus grand encore, il montra le secours mutuel qu'elles devoient se prêter, les enchaîna toutes ensemble, les éleva les unes sur les autres; & se plaçant ensuite sur cette hauteur, il marchoit, avec toutes les forces de l'esprit humain ainsi rassemblées, à la découverte de ces grandes vérités que d'autres plus heureux sont venus enlever après lui, mais en suivant les sentiers de lumière que Descartes avoit tracés. Ce fut donc le courage & la fierté d'esprit d'un seul homme qui causèrent dans les Sciences cette heureuse & mémorable révolution dont nous goûtons aujourd'hui les avantages avec une superbe ingratitude. Il falloit aux Sciences un homme de ce caractère, un homme qui osât conjurer tout seul avec son génie contre les anciens tirans de la raison, qui osât fouler aux pieds ces idoles que tant de siècles avoient adorées. Descartes se trouvoit enfermé dans le labirinthe avec tous les autres Philosophes; mais il se fit lui-même des aîles & s'envola, frayant ainsi de nouvelles routes à la raison captive.

e-

Seconde propriété de l'esprit philosophique : ajoutons encore un trait qui achève de le caractériser.

Je le trouve dans le talent de saisir les principes généraux, & d'enchaîner les idées entre elles par la force des analogies : c'est véritablement le talent de penser en grand. Ce brillant caractère me frappe d'abord dans tous les ouvrages marqués au coin de la vraie Philosophie : je sens un génie supérieur qui m'enlève au-dessus de ma sphère, & qui m'arrachant aux petits objets, autour desquels ma raison se trainoit lentement, me place tout d'un coup dans une région élevée, d'où je contemple ces vérités premières, auxquelles sont attachées, comme autant de rameaux à leur tige, mille vérités particulières, dont les rapports m'étoient inconnus : il me semble alors que mon esprit se multiplie & devient plus grand qu'il n'étoit. Les Philosophes d'un génie vulgaire sont toujours noyés dans les détails : incapables de remonter aux principes, d'où l'on voit sortir les conséquences, comme une eau vive & pure de sa source ; ils se fatiguent à suivre le cours de mille petits ruisseaux, qui se troublent à tout moment, qui les égarent dans leurs détours,

tours, & les abandonnent enſuite au milieu d'un déſert aride. Ces eſprits étroits & rampans, prennent toujours les choſes une à une, & ne les voyent jamais comme elles ſont, parce qu'ils n'ont pas ſaiſi l'enſemble qui montre clairement l'uſage & l'harmonie des parties différentes: ſcience confuſe, amas de pouſſière, qui ne fait qu'aveugler la raiſon, & la charger d'un poids inutile. Jettons hors de notre ame cette foule de petites idées, & voyons, s'il eſt poſſible, comme le vrai Philoſophe, par ces grandes vûes qui embraſſent les rapports éloignés, & décident à la fois une infinité de queſtions, en montrant l'endroit où mille objets viennent ſe toucher en ſecret par un côté, tandis que, par un autre, ils paroiſſent s'éloigner à l'infini, & ne pouvoir jamais ſe rapprocher. Il n'appartient qu'à ces génies rapides qui s'élancent tout d'un coup aux premiéres cauſes, de traiter les Sciences, les Arts & la Morale, d'une manière également noble & lumineuſe: écartant avec dédain toutes ces minuties ſcholaſtiques qui rempliſſent l'eſprit ſans l'éclairer, ils vous porteront d'abord au centre où tout vient aboutir, & vous mettront à la main le nœud, pour ainſi dire, de toutes

tes

tes les vérités de détail, lesquelles, à le bien prendre, né sont réellement vérités que pour ceux qui en connoissent l'étendue & les affinités secrettes: aussi-tôt toutes vos observations s'éclairent mutuellement: toutes vos idées se rassemblent en un corps de lumiére: il se forme de toutes vos expériences un grand & unique fait, & de toutes vos vérités une seule & grande vérité qui devient comme le fil de tous les labirinthes. Nous le voyons: c'est un petit nombre de principes généraux & féconds, qui a donné la clef de la nature, & qui par une méchanique simple, explique l'ordre de l'Architecture divine. Voilà le sceau de l'esprit philosophique.

Rassemblons ici toutes ses qualités essentielles. Un esprit vaste & profond, qui voit les choses dans leurs causes & dans leurs principes: un esprit naturellement fier & courageux, qui dédaigne de penser d'après les autres: un esprit observateur, qui découvre des vérités par-tout, & les développe par une réflexion continuelle; telles sont les propriétés du sublime talent de penser; tels sont les grands caractères qui distinguent l'esprit philosophique de toute autre sorte d'esprit.

Après

Après avoir exposé ce qu'il est en lui-même, essayons de montrer, suivant la parole de l'Apôtre, les écueils qu'il doit éviter, & les bornes qu'il doit se prescrire rélativement aux divers objets dont il s'occupe.

Seconde Partie.

Sciences, beaux arts, littérature, société, moeurs & religion; c'est de tous ces objets qu'il faudroit ici rapprocher l'esprit philosophique, pour mettre dans tout son jour l'usage & l'abus de ce talent précieux, pour fixer les limites en-deçà desquelles il est sagesse, au-delà desquelles il devient déraison & folie: on verroit que par-tout il a besoin du conseil exprimé dans ces paroles, *non plus sapere quàm oportet*, & que l'oubli d'une régle si nécessaire à la raison humaine le conduit à mille excès dans tous les genres: on verroit que les qualités mêmes qui forment son caractère, qualités utiles & brillantes, quand elles sont réglées, dégénèrent toujours, quand on les pousse trop loin, en défauts grossiers, ridicules, & souvent dangereux; mais il faut se hâter, & je ne pourrois qu'indiquer en courant, une foule de choses qui voudroient chacune un discours:

jettant

jettant donc à l'écart la plus grande partie de mon ſujet, je m'attache à celle qui me paroît demander une attention particulière.

C'eſt par rapport aux ouvrages de goût, c'eſt par rapport à la Religion ſur-tout, que la ſageſſe défend de laiſſer à l'eſprit philoſophique une liberté trop étendue. Séparons de la foule ces deux objets importans.

Par rapport aux ouvrages de goût : Si j'oſois dire que le génie des beaux Arts eſt tellement ennemi de l'eſprit philoſophique, qu'il ne peut jamais ſe réconcilier avec lui, combien d'ouvrages immortels où brille une ſavante raiſon, parée de mille attraits enchanteurs, éléveroient ici la voix de concert, & pouſſeroient un cri contre moi? Je l'avouerai donc : les graces accompagnent quelquefois la Philoſophie, & répandent ſur ſes traces les fleurs à pleines mains; mais qu'il me ſoit permis de répéter une parole de la ſageſſe, au Philoſophe ſublime, qui poſsède l'un & l'autre talent : Craignez d'être trop ſages : craignez que l'eſprit philoſophique n'éteigne, ou du moins, n'amortiſſe en vous le feu ſacré du génie. Sans ceſſe il vient accuſer de témérité, & lier par de timides conſeils la noble hardieſſe du pinceau

créateur : naturellement ſcrupuleux, il pèſe & meſure toutes ſes penſées, & les attache les unes aux autres par un fil groſſier qu'il veut toujours avoir à la main : il voudroit ne vivre que de réflexions, ne ſe nourrir que d'évidence ; il abbatroit, comme ce Tiran de Rome, la tête des fleurs qui s'élèvent au-deſſus des autres : obſervateur éternel, il vous montrera tout-autour de lui des vérités, mais des vérités ſans corps, pour ainſi dire, qui ſont uniquement pour la raiſon, & qui n'intéreſſeroient ni les ſens, ni le cœur humain ; rejettez donc ces idées, ou changez-les en images, donnez-leur une teinture plus vive : libre des opinions vulgaires, & penſant d'une manière qui n'appartient qu'à lui ſeul, il parle un langage, vrai dans le fond, mais nouveau & ſingulier, qui bleſſeroit l'oreille des autres hommes : vaſte & profond dans ſes vûes, & s'élevant toujours par ſes notions abſtraites & générales qui ſont pour lui comme des livres abrégés, il échappe à tout moment aux regards de la foule, & s'envole fiérement dans les régions ſupérieures ; profitez de ſes idées originales & hardies, c'eſt la ſource du grand & du ſublime ; mais donnez du corps à ces penſées trop ſubtiles ; adouciſſez

par

par le sentiment la fierté de ces traits; abbaissez tout cela jusqu'à la portée de nos sens: nous voulons que les objets viennent se mettre sous nos yeux: nous voulons un vrai, qui nous saisisse d'abord, & qui remplisse toute notre ame de lumière & de chaleur; il faut que la Philosophie, quand elle veut nous plaire dans un ouvrage de goût, emprunte le coloris de l'imagination, la voix de l'harmonie, la vivacité de la passion: les beaux Arts, enfans & péres du plaisir, ne demandent que la fleur, & la plus douce substance de votre sagesse, *non plus sapere quàm oportet*. C'est ainsi que j'appliquerois cette maxime à ceux qui joignent l'esprit philosophique au génie.

Mais si la nature, en vous accordant le talent de penser en Philosophe, vous a refusé cette heureuse sensibilité qui saisit le beau avec transport, & le reproduit avec force; si vous n'êtes qu'un esprit toujours réfléchissant, la règle devient plus sévère à votre égard, & vous bannit de l'empire du Goût. Eloignez-vous: la raison séparée des graces, n'est qu'un docteur ennuyeux qu'on laisse tout seul au milieu de son école. Vous n'apportez que des vérités tranquilles, un tissu de réflexions inanimées:

cela peut éclairer l'eſprit; mais le cœur qui veut être remué, l'imagination qui veut être échauffée, demeurent dans une triſte & fatiguante inaction. Une poëſie morte & des diſcours glacés, voilà tout ce que l'eſprit philoſophique pourra tirer de lui-même: il enfante, & ne peut donner la vie.

Quel eſt ce Philoſophe téméraire qui oſe toucher, avec le compas d'Euclide, la lire délicate & ſublime de Pindare & d'Horace? Bleſſée par une main barbare, cette lire divine, qui renfermoit autrefois dans ſon ſein une ſi raviſſante harmonie, ne rend plus que des ſons aigres & ſévères: Je vois naître des Poëmes géométriquement raiſonnés, & j'entens une peſante ſageſſe chanter en calculant tous ces tons. Nouveau délire de la Philoſophie! Elle chauſſe le brodequin, & montant ſur un théatre conſacré à la joie, où Molière inſtruiſoit autrefois toute la France en riant, elle y va porter de ſavantes analiſes du cœur humain, des ſentences profondément réfléchies, un traité de morale en dialogue.

Je pourrois, en parcourant tous les genres, montrer par-tout les beaux Arts en proie à l'eſprit philoſophique; mais il faut ſe borner.

Plaignons

Plaignons cependant ici la triſte deſtinée de l'éloquence, qui dégénère & périt tous les jours, à meſure que la Philoſophie s'avance à la perfection. Il eſt vrai que la paſſion des faux brillants & de la vaine parure, a flétri ſa beauté naturelle à force de la farder: Il eſt vrai que le bel eſprit a ravagé preſque toutes les parties de l'Empire littéraire; mais voici un autre fléau plus terrible encore: c'eſt la raiſon elle-même; je dis, cette raiſon géométrique qui deſsèche, qui brûle, pour ainſi dire, tout ce qu'elle oſe toucher. Elle renouvelle aujourdhui la tirannie de ce faux Atticiſme, qui calomnioit autrefois l'Orateur Romain, & dont la lime ſévère perſécutoit l'éloquence, déchirant tous ſes ornemens, & ne lui laiſſant qu'un corps décharné, ſans coloris, ſans graces, & preſque ſans vie. Une juſteſſe ſuperſtitieuſe, qui s'examine ſans ceſſe, & compoſe toutes ſes démarches: une fière préciſion, qui ſe hâte d'expoſer froidement ſes vérités, & ne laiſſe ſortir de l'ame aucun ſentiment, parce que les ſentimens ne ſont pas des raiſons: l'art de poſer des principes, & d'en exprimer une longue ſuite de conſéquences également claires & glaçantes: des idées

neuves & profondes, qui n'ont rien de sensible & de vivant, mais qu'on emporte avec soi, pour les méditer à loisir; voilà l'éloquence des Orateurs formés à l'école de la Philosophie. D'où vient encore cette métaphisique distillée, que la multitude dévore, sans pouvoir se nourir d'une substance si déliée, & qui devient pour les intelligens eux-mêmes, un exercice laborieux, où l'esprit se fatigue à courir après des pensées qui ne laissent aucune prise à l'imagination? Tous ces discours pleins, si l'on veut, d'une sublime raison, mais où l'on ne trouve point cette chaleur & ce mouvement qui vient de l'ame, ne sortent-ils pas manifestement de ce génie de discussion & d'analise accoutumé à tout décomposer, à tout réduire en abstractions idéales, à dépouiller les objets de leurs qualités particuliéres, pour ne leur laisser que des qualités vagues & générales qui ne sont rien pour le cœur humain? Je le dirai: ce n'est pas corrompre l'éloquence, comme a fait le bel esprit; c'est lui arracher le principe même de sa force & de sa beauté: ne sait-on pas qu'elle est presque toute entiére dans le cœur & l'imagination, & que c'est là qu'elle va prendre ses charmes,

sa

ſa foudre même, & ſon tonnerre? Liſons les anciens: nous trouvons des peintures vives & frappantes qui ſemblent faire entrer les objets eux-mêmes dans l'eſprit; des tours hardis & véhémens qui donnent aux penſées des aîles de feu, & les jettent comme des traits brûlans dans l'ame du Lecteur; une expreſſion touchante des ſentimens & des mœurs qui ſe répand dans tout le diſcours, comme le ſang dans les veines, & lui communique, avec une chaleur douce & continue, un air naturel & toujours animé; une varieté charmante de couleurs & de tons, qui repréſentent les nuances & les divers changemens du ſujet; tous ces grands caractères de l'antique éloquence, pourroit-on les retrouver aujourd'hui dans ces diſcours ſi penſés, ſi méthodiques, ſi bien raiſonnés, dont l'eſprit philoſophique eſt le père & l'admirateur? Défendons-lui donc de ſortir de la ſphère des Sciences, & de porter dans les Arts de goût ſa triſteſſe & ſon auſtérité naturelle, ſon ſtile aride & affamé. *Non plus ſapere quàm oportet.*

Mais c'eſt dans la Religion ſur-tout que cette parole doit ſervir de frein à la raiſon, & tracer autour d'elle un cercle étroit d'où le Philoſophe ne s'échape jamais.

Il eſt vrai que la Sageſſe incarnée n'eſt pas venue défendre à l'homme de penſer, & qu'elle n'ordonne point à ſes diſciples de s'aveugler eux-mêmes ; auſſi réprouvons-nous ce zèle amer & ignorant qui crie d'abord à l'impieté, & qui ſe hâte toujours d'appeller la foudre & l'anathême, quand un eſprit éclairé, ſéparant les opinions humaines des vérités ſacrées de la Religion, refuſe de ſe proſterner devant les phantômes ſortis d'une imagination foible & timide à l'excès, qui veut tout adorer, & comme dit un ancien, mettre Dieu dans les moindres bagatelles. Croire tout ſans diſcernement, c'eſt donc ſtupidité, je l'avoue ; mais un autre excès plus dangereux encore, c'eſt l'audace effrenée de la raiſon, cette curioſité inquiéte & hardie, qui n'attend pas, comme la crédulité ſtupide, que l'erreur vienne la ſaiſir, mais qui s'empreſſe d'aller au-devant des périls, qui ſe plaît à raſſembler des nuages, à courir ſur le bord des précipices, à ſe jetter dans les filets que la Juſtice divine a tendus, pour ainſi dire, aux eſprits téméraires : là vient ordinairement ſe perdre l'eſprit philoſophique.

Libre & hardi dans les choſes naturelles, & penſant toujours d'après lui-même : flatté

depuis

depuis long-temps par le plaiſir délicat de goûter des vérités claires & lumineuſes, qu'il voyoit ſortir, comme autant de rayons, de ſa propre ſubſtance: ce Roi des Sciences humaines ſe révolte aiſément contre cette autorité, qui veut captiver toute intelligence ſous le joug de la foi, & qui ordonne aux Philoſophes mêmes, à bien des égards, de redevenir enfans; il voudroit porter dans un nouvel ordre d'objets, ſa manière de penſer ordinaire; il voudroit encore ici marcher de principe en principe, & former de toute la Religion, une chaîne d'idées générales & préciſes que l'on pût ſaiſir d'un coup d'œil; il voudroit trouver, en réfléchiſſant, en creuſant en lui-même, en interrogeant la nature, des vérités que la raiſon ne ſauroit révéler, & que Dieu avoit cachées dans les abîmes de ſa ſageſſe; il voudroit même ôter, pour ainſi dire, aux événemens leur propre nature, & que des choſes dont l'hiſtoire ſeule & la tradition peuvent être les garants, fuſſent revêtues d'une eſpèce d'évidence, dont elles ne ſont point ſuſceptibles, de cette évidence toute rayonnante de lumière qui brille à l'aſpect d'une idée, pénétre tout d'un coup l'eſprit, & l'enlève rapidement. Quelle abſurdité!

dité! quel délire! Mais c'eſt une raiſon yvre d'orgueil qui s'évanouit dans ſes penſées, & que Dieu livre à ſes illuſions. Craignons une intempérance ſi funeſte, & retenons dans une exacte ſobriété, cette raiſon qui ne connoît plus de retour, quand une fois elle a franchi les bornes.

Quelles ſont donc, en matière de Religion, les bornes où doit ſe renfermer l'eſprit philoſophique? Il eſt aiſé de le dire: la nature elle-même l'avertit à tout moment de ſa foibleſſe, & lui marque, en ce genre, les étroites limites de ſon intelligence. Ne ſent-il pas, à chaque inſtant, quand il veut avancer trop avant, ſes yeux s'obſcurcir, & ſon flambeau s'éteindre? C'eſt-là qu'il faut s'arrêter. La foi lui laiſſe tout ce qu'il peut comprendre: elle ne lui ôte que les myſtères & les objets impénétrables. Ce partage doit-il irriter la raiſon? Les chaînes qu'on lui donne ici, ſont aiſées à porter, & ne doivent paroître trop peſantes qu'aux eſprits vains & légers. Je dirai donc aux Philoſophes: Ne vous agitez point contre ces myſtères que la raiſon ne ſauroit percer: attachez-vous à l'examen de ces vérités qui ſe laiſſent approcher, qui ſe laiſſent en quelque

ſorte

forte toucher & manier, & qui vous répondent de toutes les autres : ces vérités sont des faits éclatans & sensibles, dont la Religion s'est comme enveloppée tout entière, afin de frapper également les esprits grossiers & subtils. On livre ces faits à votre curiosité ; voilà les fondemens de la Religion : creusez donc autour de ces fondemens, essayez de les ébranler ; descendez avec le flambeau de la Philosophie jusqu'à cette pierre antique, tant de fois rejettée par les incrédules, & qui les a tous écrasés ; mais lorsqu'arrivés à une certaine profondeur, vous aurez trouvé la main du Tout-puissant, qui soutient, depuis l'origine du monde, ce grand & majestueux édifice toujours affermi par les orages mêmes & le torrent des années, arrêtez-vous enfin, & ne creusez pas jusqu'aux enfers. La Philosophie ne sauroit vous mener plus loin, sans vous égarer : vous entrez dans les abîmes de l'infini : elle doit ici se voiler les yeux comme le peuple, adorer sans voir, & remettre l'homme avec confiance entre les mains de la Foi. La Religion ressemble à cette nuée miraculeuse qui servoit de guide aux enfans d'Israël dans le désert : le jour est d'un côté & la nuit de l'autre.

tre. Si tout étoit ténèbres, la raiſon qui ne verroit rien, s'enfuiroit avec horreur loin de cet affreux objet; mais on vous donne aſſez de lumière pour ſatisfaire un œil qui n'eſt pas curieux à l'excès; laiſſez donc à Dieu cette nuit profonde où il lui plaît de ſe retirer avec ſa foudre & ſes myſtères. Mais vous direz peut-être: Je veux entrer avec lui dans la nue, je veux le ſuivre dans les profondeurs où il ſe cache: je veux déchirer ce voile qui me fatigue les yeux, & regarder de plus près ces objets myſtérieux qu'on écarte avec tant de ſoin; c'eſt ici que votre ſageſſe eſt convaincue de folie, & qu'à force d'être Philoſophe, vous ceſſez d'être raiſonnable. Téméraire Philoſophie, pourquoi vouloir atteindre à des objets plus élevés au-deſſus de toi, que le ciel ne l'eſt au-deſſus de la terre? Pourquoi ce chagrin ſuperbe de ne pouvoir comprendre l'infini? Ce grain de ſable que je foule aux pieds, eſt un abîme que tu ne peux ſonder, & tu voudrois meſurer la hauteur & la profondeur de la Sageſſe éternelle, & tu voudrois forcer l'être qui renferme tous les êtres, à ſe faire aſſez petit, pour ſe laiſſer embraſſer tout entier par cette penſée, trop étroite pour embraſſer un

atome

atome? La ſimplicité crédule du vulgaire ignorant, fut-elle jamais auſſi déraiſonnable que cette orgueilleuſe raiſon qui veut s'élever contre la ſcience de Dieu?

Tel eſt cependant le génie des ſages de notre ſiècle. Plus fière & plus indocile que jamais, la Philoſophie autrefois vaincue par la Foi, ſemble vouloir ſe venger aujourd'hui, & triompher d'elle à ſon tour. Hélas! ſes triſtes victoires ne ſont que trop rapides. Oſerai-je le dire? Elle traite aujourd'hui Jeſus-Chriſt & ſa doctrine, avec la même hauteur, qu'elle a traité les anciens Philoſophes & leurs ſiſtêmes: elle s'érige en Juge ſouverain, & citant à ſon tribunal Dieu même & toutes ces vérités adorables qui furent apportées du Ciel, elle entreprend, comme dit l'Apôtre, avec les principes & les élémens groſſiers du ſiècle préſent, de juger les objets inviſibles & ſurnaturels du ſiècle avenir; il faudroit que Dieu, pour ſe conformer à ſon goût, eût ſoumis tous ſes miſtères au calcul, & qu'il eût réduit en géométrie une Religion, touchante dans ſes preuves comme dans ſa morale, qu'il vouloit, pour ainſi dire, faire entrer dans l'ame par tous les ſens.

Verbe

Verbe incarné, vous en qui ſont cachés tous les tréſors de la ſcience & de la ſageſſe, vous qui frappez les ſuperbes d'aveuglement, & qui révélez aux humbles les ſecrets de l'Eternité, guériſſez l'eſprit humain de cette vaine Philoſophie qui le rend fier & ſavant contre vous: ôtez-nous ces fauſſes lumières qui nous égarent, & rempliſſez-nous de cette foi ſimple & prudente qui donne aux enfans même la ſageſſe de Dieu.

Recubans ſub tegmine fagi.



ARTI-

ARTICLE TROISIEME.

REFLEXIONS

Sur l'Eloquence de la Chaire. †

LE mot d'Eloquence pris dans ſon ſens le plus général, ſignifie l'Art, ou plutôt le talent de ſe bien exprimer; l'Art de bien dire, abſtraction faite de ce qu'on dit; le talent de la parole & du ſtyle, abſtraction faite du fonds des choſes.

* * *

Il faut diſtinguer l'Eloquence de l'eſprit & celle du cœur. L'une & l'autre viennent également de la netteté & de la vivacité, ou dans les idées, & c'eſt l'Eloquence de l'eſprit, ou dans les ſentimens, & c'eſt l'éloquence du cœur.

* * *

Au reſte les idées vives ſont toûjours accompagnées de ſentimens vifs; & la vivacité de l'eſprit vient de celle du cœur.

La

† Elles ſont de Mr. l'Abbé Trublet à la tête de ſes *Panégyriques des Saints.* Nous ne donnons ici que celles qui nous ont paru les plus intéreſſantes.

* * *

La vraie Eloquence, ſurtout celle de la Chaire, éclaire, échauffe, brûle même, plus qu'elle ne brille. Elle doit produire tous les effets du ſoleil, excepté de trop briller & d'éblouïr. On l'a armée de foudres & d'éclairs; ceux-ci ſont de trop. Dans le Phyſique même le trop grand éclat nuit à la lumiére. Dans le ſpirituel & dans le moral, il nuit également à la lumiére & à la chaleur.

* * *

Si le ſoleil n'avoit que de la lumiére & de l'éclat ſans chaleur, il ne ſeroit que ce qu'il y a de plus beau dans l'Univers; mais il n'en ſeroit pas l'ame & la vie; il ne ſeroit pas la ſource de toutes les beautés de la nature.

* * *

Le feu de certains Orateurs reſſemble à celui du Diamant qui brille ſans éclairer ni échauffer.

* * *

L'éloquence eſt le vrai en ſentimens, la Poëſie le vrai en images.

* * *

L'Orateur évangélique doit peindre, non pré-

précisément pour peindre, & faire dire qu'il est un grand Peintre, mais pour faire aimer ou haïr ce qu'il peint.

* * *

On pourroit comparer un beau Sermon à un beau Tableau de dévotion. Le Prédicateur & le Peintre doivent se proposer le même but, & travailler d'après les mêmes principes.

* * *

Tel sermon sur la médisance est un excellent traité de l'art de médire. Il est plus propre à perfectionner un médisant qu'à le corriger, & plutôt sur la médisance que contre ce vice.

* * *

Il seroit doublement glorieux à un Prédicateur qu'on dit de lui qu'il a deviné le monde.

* * *

Les Apôtres & les Prédicateurs, selon l'expression de J. C. même, sont *pêcheurs d'hommes.* Or pour attirer le poisson, il faut de l'appât. Il faut donc aussi quelque agrément dans les Sermons pour attirer les Auditeurs. Mais d'un autre côté cet agrément, par exemple, une éloquence ingénieuse & fleurie, étant peu propre à toucher cette sorte d'appât mise à l'hameçon, est plus propre, si j'ose m'ex-

primer ainſi, à attirer le poiſſon qu'à le prendre. Elle produit même un effet tout contraire, un effet très-oppoſé à celui qui doit être le but du Prédicateur, à la componction. Rien, ſi ce n'eſt de faire rire, comme on le cherchoit autrefois; rien, dis-je, n'eſt plus oppoſé à la componction, que la ſorte de plaiſir que donne un diſcours trop orné. J'ajoûte que ce plaiſir eſt dangereux, parce qu'il accoutume l'Auditeur à entendre les vérités les plus importantes & les plus effrayantes, ſans en être frappé, ni ému.

* * *

Il faudroit qu'un Sermon fût ſi ſimple, ſi aiſé, & ſi naturel, ſoit quant au ſtyle, ſoit quant à l'action, qu'on ne jugeât qu'il a été fait à loiſir & appris par cœur, que par ſa grande beauté.

* * *

Tel incrédule aſſez vicieux pour mépriſer le Pére *Bourdaloue*, comme vertueux, l'auroit mépriſé encore bien davantage, ſi ce grand Prédicateur, vicieux lui-même, n'avoit pas ſçu cacher ſes vices.

* * *

Rien de plus contraire à l'éloquence que le ſtyle

ſtyle froid, & par conſéquent que le ſtyle enflé, ampoulé, déclamatoire.

* *
*

Le ſtyle ingénieux contre lequel on s'eſt tant élevé, me déplairoit moins, même dans la Chaire. Souvent il eſt penſé; il dit quelque choſe; au lieu que le ſtyle déclamatoire ne dit rien.

* *
*

Les écrivains amateurs du ſtyle ingénieux aiment ordinairement la juſteſſe; le tour de leur eſprit les y porte. Les Déclamateurs ne la connoiſſent point, ou la dédaignent.

* *
*

Les premiers cherchent le mot propre. Les ſeconds vont juſqu'à l'éviter; il ſeroit trop uſité & trop commun; ou bien il ne ſeroit pas aſſez harmonieux, ou aſſez relevé.

* *
*

Il ne faut point d'eſprit pour être enflé & ampoulé; & même on ne l'eſt que faute d'eſprit. Il en faut pour être ingénieux.

* *
*

On me dira peut-être qu'il y a des écrivains ingénieux, dont l'eſprit eſt dans les mots plus que dans les penſées; mais les écrivains

enflés n'en ont pas même dans les mots.

* * *

La fauſſe chaleur & la fauſſe élévation ſont encore pires que le faux brillant.

* * *

Tout ſe contrefait, excepté le bon ſens & la raiſon.

* * *

Le goût conſiſte en grande partie à ſentir ce qui déplaira à quelques eſprits fauſſement délicats, ce qui les bleſſera, & peut-être même attirera leurs plaiſanteries. Mais, de ce qu'on le ſent, il ne s'enſuit pas qu'il faille toûjours le ſupprimer, même dans les ouvrages de pur agrément.

* * *

Beaucoup de ſentiment & beaucoup d'eſprit réunis, voilà le génie, en matiére de Poëſie, d'Eloquence, &c. Et il me ſemble qu'on ne ſçauroit faire mieux connoître le génie des beaux arts qu'en diſant que c'eſt le réſultat du ſentiment & de l'eſprit.

* * *

Sur l'eſprit, le ſtyle, la ſcience, & même ſur l'action du Prédicateur, je pèſe les ſuffrages; ſur l'onction & le pathétique, je les compte.

On

* *
*

On a dit que *Racine* étoit le plus *Disert* de nos Poëtes, & le plus versificateur; & que *Corneille* étoit le plus éloquent, & le plus Poëte. Cependant *Racine* est éloquent aussi, & même, en un sens, plus que *Corneille*, puisqu'il est plus touchant & plus tendre. Il est éloquent dans la maniére de *Ciceron*, de *Cheminais*, de *Massillon*, &c. Mais *Corneille* l'est dans celle de *Demosthenes*, de *Bourdaloue*, de *Bossuet*, &c.; & c'est la grande maniére.

* *
*

Les qualités du cœur & de l'ame sont bien plus nécessaires pour l'éloquence de la Chaire que celles de l'esprit. Rien n'y rend plus propre qu'un cœur tendre & sensible, & qu'une ame grande & élevée. Par l'un on fera aimer la Religion, par l'autre on la fera respecter. Si elle étoit aimée, elle seroit pratiquée; & si elle étoit respectée, elle seroit cruë. L'incrédulité commence souvent par le mépris, & se déclare ensuite par des railleries qui commencent d'autres incrédules.

* *
*

On pourroit dire de plusieurs Prédicateurs qu'ils apportent des raisons plûtot qu'ils ne rai-

ſonnent, & qu'ils expoſent des preuves plutôt qu'ils ne prouvent. Le P. *Bourdaloue* démontre, tant par les preuves directes les plus évidentes & les mieux choiſies, que par la réfutation la plus complette & la plus entiére de tout ce qu'on pourroit lui objecter avec la moindre vraiſemblance. C'eſt ſur-tout dans ce dernier point qu'il excelle. Il réduit le pécheur au ſilence; il ne lui laiſſe ni excuſe, ni prétexte; il le force à ſe mépriſer lui-même, à rougir (le dirai-je?) de ſa ſotiſe & de ſa folie.

* * *

Il le pénétre d'autant mieux de cette honte ſalutaire, qu'en lui prouvant ce qu'il devroit être, il lui montre ce qu'il eſt. Le P. *Bourdaloue* connoiſſoit parfaitement les hommes & le monde, le cœur & les mœurs; & il les peignoit; ou, pour mieux dire, il les racontoit, les expoſoit, les décrivoit. Par-là il intéreſſoit; car rien n'intéreſſe plus que la peinture des mœurs. Mais ſes deſcriptions, quoique vives, ſont ſans images. C'étoit un homme de grand ſens plûtôt qu'un homme d'eſprit, ou du moins qu'un homme d'imagination, à prendre ces termes dans le ſens qu'on y atta-

che

che d'ordinaire. Il a peu de ces traits qui peignent d'un mot, de ces expreſſions de génie qui préſentent une vérité ſous une face toute nouvelle. Il n'étonne point en détail; mais il attache, il retient, il fixe, & contente toûjours. C'eſt une abondance continue qui remplit, qui comble. Quand il a tout dit, on eſt ſurpris qu'il ait tant dit; & l'étonnement naît de la refléxion.

* * *

Mr. *Fléchier* ne manque ni de graces ni de force. Cependant ſes graces ont ſouvent un air d'affectation; & ſa force a quelquefois un air de déclamation. De-là, peu d'onction & de chaleur. Il avoit plus d'eſprit que de génie; plus l'eſprit des tours que celui des penſées; & beaucoup plus l'eſprit de l'antithèſe, que celui des autres tours. On pourroit même dire qu'il en avoit le génie, tant il manioit bien cette figure. Auſſi l'a-t-il prodiguée. On fait volontiers ce qu'on fait aiſément & bien; & dès-lors on le fait trop.

* * *

Mr. *Fléchier* avoit beaucoup lû les vieux Sermonaires, pour y chercher des traits d'éloquence, & des penſées ingénieuſes, dont il

faisoit un usage plus ingénieux encore. Cela lui donne quelquefois, quant au fonds des choses, un air antique, l'air du commencement de son siécle. Il prêchoit avec un vieux goût & un style moderne. Comme il avoit naturellement l'esprit juste, il auroit rejetté ces traits de mauvais goût, ces pensées plus ingénieuses que solides, qu'on trouve quelquefois dans ses ouvrages, s'ils lui étoient venus de son propre fonds; ou, pour mieux dire, ils ne lui seroient point venus. On adopte quelquefois ce qu'on étoit dans l'heureuse impuissance de produire, ou ce que la réflexion eût fait rebuter, si on l'avoit produit. On est moins sévère pour autrui que pour soi. C'est un des dangers du plagiat.

* * *

Le Prédicateur qui prêcheroit en bel esprit, seroit bien plus éloigné encore de prêcher en Chrêtien que celui qui prêcheroit en Philosophe. Celui-ci prêcheroit du moins les vertus sociables, la justice & la bienfaisance qui les comprennent toutes; le bel esprit ne prêche rien.

* * *

S'il étoit bien sûr qu'il n'y eût pas quelques gens d'esprit parmi une multitude devant laquelle

quelle parle un Orateur, dans l'intention sérieuse de lui persuader quelque chose, il pourroit dire impunément bien des sotises. J'ose ajoûter qu'il le devroit. Celui qui dans ce cas ne voudroit dire que des choses sensées & raisonner toûjours juste, n'entendroit pas son métier; & si cela se peut dire, ce seroit un sot homme d'esprit.

* * *

Dans le cours ordinaire de la grace, un vicieux froid & sot est bien difficile à convertir.

* * *

L'éloquence est moins en crédit parmi nous qu'elle ne l'étoit parmi les Grecs & les Romains. C'est peut-être une preuve de notre supériorité sur ces deux Nations, aussi-bien qu'un effet de la différence de notre gouvernement. Plus les hommes, je le répète, se perfectionnent du côté de l'esprit & des lumiéres, moins l'éloquence a de pouvoir sur eux. Un discours adroit ou touchant, mais faux, ou du moins peu solide, ne trompe & ne persuade point des gens habiles & sensés. Ainsi le pouvoir de l'éloquence ne s'étend guères que sur le peuple. De là son importance dans les Républiques où le Peuple décidoit de tout.

La

La persuasion dans le commun des hommes vient plûtot de la vivacité des sentimens que de l'évidence des idées ; & d'ailleurs ils croyent voir évidemment, dès qu'ils sentent vivement.

* * *

C'est la honte de l'humanité que l'éloquence soit si utile, & même si nécessaire.

* * *

Le pouvoir de l'éloquence, même pour persuader le faux, vient de ce que la plupart des hommes ont beaucoup plus de sentiment que d'esprit ; sa rareté, de ce qu'elle exige les deux, pour étendre son pouvoir sur ceux qui les réunissent, & sur ceux même qui n'auroient que de l'esprit.

* * *

Le parfait Orateur seroit celui dont on pourroit dire qu'il convainc ceux qui, faute de sentiment, ne sont capables que d'être convaincus, & qu'il émeut & touche ceux qui, faute d'esprit, ne sont capables que d'être émus & touchés. Tels étoient M. *Bossuet* dans la Chaire, & M. *Cochin* au Barreau.

* * *

L'excellence est très rare dans le ministère de la Chaire, non-seulement parce qu'elle y est

est très difficile, mais encore parce que la médiocrité y est soufferte & permise, comme dans toutes les choses de nécessité. La plûpart des Prédicateurs usent de la permission ; plusieurs même en abusent.

* * *

La multitude peut goûter un mauvais Prédicateur, mais elle en goûtera toujours un excellent.

* * *

Un Prédicateur qui exprime éloquemment des idées communes, plait à la multitude ; celui qui exprimeroit éloquemment des idées neuves, plairoit à tout le monde.

* * *

Un homme de très peu de vertu, & même de peu de foi, mais homme d'esprit & de goût, alloit volontiers entendre les Prédicateurs qui avoient de la réputation, & il disoit: *Le Prédicateur que je goûte le plus, c'est celui par lequel je sens que je serois converti, si j'avois à l'être.*

* * *

Le meilleur moyen de plaire, sinon à tous, du moins à plusieurs de ceux mêmes qui ne sont venus que pour entendre un beau Sermon, c'est de leur en faire un bon.

* * *

La pieté fait partie du génie nécessaire à l'éloquence de la Chaire, parce qu'en général

ral il faut du ſentiment pour l'éloquence, & qu'il en faut en particulier à l'égard des choſes ſur leſquelles elle s'exerce. Il faut un cœur porté à l'amour divin pour faire de bons Sermons, comme il faut un cœur porté à l'amour profane, pour faire de bons Romans.

* * *

Comme on dit aux Auteurs d'Ouvrages profanes de travailler dans les momens de génie, il faut dire aux Prédicateurs de compoſer leurs Sermons dans les momens de piété, c'eſt-à-dire, dans les momens où le cœur eſt plus touché de Dieu.

* * *

L'amour de la réputation fait qu'on travaille plus ſes Ouvrages; mais la vertu, la raiſon, le déſir d'être plus utile, produiront auſſi le même effet, & réduiront le ſoin de ſa réputation à ce juſte degré où il eſt bien réglé, bien entendu, en un mot, éclairé: L'amour de la réputation ne l'eſt jamais, lorſqu'il eſt exceſſif; & en général il n'y a de paſſions réglées, de paſſions habiles, & allant bien à leur véritable but, que les paſſions modérées.

* * *

Au ſortir du Théatre, on juge de la pièce;

ce; au sortir de l'Eglise, on juge du Sermon; mais beaucoup plus sensément de la premiére, parce qu'on en juge sur le but que le Poëte a dû se proposer, sur le but propre de l'Ouvrage; & par exemple, on dit pour louer une Tragédie, qu'elle est touchante, intéressante, &c.; & pour louer une Comédie, qu'elle est plaisante, &c. Si elles ne sont pas telles, on les trouve mauvaises, & elles le sont en effet, quoiqu'estimables peut-être par d'autres endroits. Mais pour louër un Sermon, on dit qu'il est plein d'esprit.

* * *

Cette derniére louange donnée à une Tragédie, paroitroit ridicule. Donnée à un Sermon, elle ne l'est guéres moins; mais il manque des gens assez sérieux pour en rire.

* * *

Quelle honte, quel ridicule même pour certaines gens, qu'afin qu'une Tragédie leur fasse plaisir, il faille qu'elle soit bonne, & qu'afin qu'un Sermon leur fasse plaisir aussi, il faille qu'il soit mauvais! Malheureusement cette contradiction n'est que trop aisée à expliquer. Si les mêmes personnes jugent bien des piéces de Théatre & mal des Sermons, c'est précisément

sément par la même raison, parce qu'elles vont au Sermon, comme au Théatre, pour le seul plaisir.

* * *

Un jeune Ecclésiastique demande à son Evêque la permission de prêcher. *Je vous le permets*, lui répondit le Prélat, *mais la nature vous le défend.*

* * *

Si l'Orâteur Evangélique peut avoir des fleurs, il faut du moins qu'elles soient naturelles, & non pas artificielles. J'ajoûte, naturelles comme celles des Campagnes, plutôt que comme celles des jardins. Un beau Sermon peut être comparé à une belle prairie plutôt qu'à un beau parterre.

* * *

Il faut moins d'esprit pour deviner si un homme qui veut toucher, est réellement touché, que pour deviner si un homme qui veut convaincre, est réellement convaincu; & même, à l'égard du premier, le cœur devine mieux que l'esprit.

* * *

Quand on joue un sentiment, c'est quelquefois à ceux qui sont le plus vivement affec-

tés

tés de ce ſentiment, qu'il eſt le plus difficile d'en impoſer. Sans le vouloir, ſans y ſonger, ils vous comparent avec eux-mêmes, & ne vous trouvent point aſſez reſſemblant. Ils ſe cherchent en vous, & ne s'y trouvent qu'imparfaitement. Dès-lors le jeu eſt ſenti, ou du moins ſoupçonné. On ne juge point de vous par ſoi-même, tout porté qu'on y fût, parce qu'on en juge ſur ſoi-même.

* * *

L'art de mentir, un des plus difficiles de tous les arts, l'eſt ſur-tout pour les Prédicateurs.

* * *

Je ne répéterai point après tous ceux qui ont écrit ſur l'éloquence de la Chaire, que le Prédicateur doit être embraſé du déſir de la converſion & du ſalut de ſes Auditeurs; mais j'ajoûterai qu'il faut que ce déſir paroiſſe venir en lui, non-ſeulement de zèle pour la gloire de Dieu, mais encore d'amour pour les hommes. Il faut leur marquer de l'intérêt, &, ſi j'oſe me ſervir de cette expreſſion, leur parler en ami, mais en ami auſſi tendre que ſincére.

* * *

Quelques Prédicateurs ont un peu trop l'air de ne parler aux hommes que pour obéir à Dieu. On

* * *

On ſait aſſez l'importance de l'action pour l'éloquence, ne fût-ce que par le mot ſi connu de *Démoſthène.* Rien ne la prouve mieux encore que ce que répondit le P. *Bourdaloue* à quelqu'un qui lui demandoit auquel de ſes Sermons il donnoit la préférence ? *C'eſt*, dit-il, *à celui que je ſçai le mieux, parce que c'eſt celui que je dis le mieux.*

* * *

Le Prédicateur doit réunir l'éloquence de l'ame & celle du corps, non ſeulement parce que ſéparées, elles font moins d'effet ; mais encore parce que l'une ſans l'autre auroit quelque choſe de ridicule.

* * *

On peut ſuppléer par l'une à ce qui manque à l'autre ; mais quand on a l'une, il faut avoir l'autre, au moins en quelque degré.

* * *

L'éloquence du corps ſuppléeroit plutôt à celle de l'ame, que celle de l'ame à celle du corps.

* * *

Les qualités de l'ame & du corps ſuppoſées ; du côté de l'ame, l'intelligence & le ſentiment ;

ment; du côté du corps, une voix belle & fléxible; & avec ces qualités, une modeste hardiesse qui en permette le libre usage, tout l'art de la bonne maniére de déclamer en public, consiste à le faire comme on le feroit, si l'on n'y songeoit pas. Il faudroit donc n'y point songer, mais cela même est très-difficile, ou plûtôt impossible. Aussi personne ne déclame-t-il en public aussi-bien, c'est-à-dire, avec autant de vérité, qu'il le fait en conversation. A cet égard, *Baron* lui-même valoit mieux dans sa chambre que sur le Théatre; & l'homme surpassoit le Comédien. Cette proposition a l'air d'un paradoxe, & néanmoins bien entendue, elle est évidemment vraie. La déclamation est une de ces choses où la réfléxion & l'art n'égalent jamais l'instinct & la nature, & la nature la plus commune.

* * *

Les professions les plus agréables ont leurs désagrémens; la Chaire a donc les siens. Mais le plus grand de tous, c'est le travail, souvent très-pénible, toujours très-ennuyeux, d'apprendre par mémoire; le zèle le plus ardent peut en être rebuté. Je dis donc à tous les Prédicateurs: Composez avec soin; vous apprendrez avec facilité, & même avec plaisir.

ARTICLE QUATRIEME.

ESSAI

Sur les avantages & les dangers de l'Imagination. *

L'Imagination est une des plus glorieuses prérogatives de l'homme, & je ne sçai s'il y a rien qui le fasse aussi-bien reconnoitre pour le Seigneur de toute la nature.

C'est cet assemblage ou cette association d'idées, qui nous démontre, que nous avons une ame, que cette ame est immortelle & divine, puis qu'elle participe, jusqu'à un certain degré, à la toute-science; de quelle autre source pourroit dériver le pouvoir que nous trouvons chez nous, de voir ce qui est tout-à-fait hors de la portée de nos sens?

C'est du Ciel que viennent à l'homme, le feu du génie, la beauté, les transports, l'enthousiasme poëtique. Avant que l'astre brillant du jour s'avançat des portes de l'Orient, ou que la

* Traduit de l'Anglois.

la Lune, suspenduë au milieu de la voute céleste, fit briller une lumiére plus douce; avant que les montagnes, les bois, & les riviéres ornassent ce globe terrestre de leurs différentes beautés, ou que les hommes eussent appris à connoitre la sagesse, l'Eternel existoit seul; profondément retiré dans son impénétrable Essence, il contemploit tranquillement les images des choses qui n'existoient pas encore, le Soleil radieux, la splendeur nocturne de la Lune, les montagnes, les bois, les riviéres, le mouvement de notre globe, & les charmes divins de la sagesse.

De toute éternité il fixa sur ces objets son admiration & son amour, jusqu'au jour marqué dans ses décrets, où sa bonté vivifiante donna l'être à ce qu'il avoit admiré & aimé: aussi-tôt un souffle de vie anima tous les êtres organisés; aussi-tôt la terre se montra parée d'une riante verdure; l'on entendit les vagues bruyantes; aussi-tôt se succedérent tour à tour la lumiére & les ténèbres, la chaleur & le froid, les jours sereins de l'automne, & les douces pluies du printems; aussi-tôt enfin parut toute cette belle variété que l'Univers renferme, & que l'œil contemple avec des transports d'admiration.

Mais il n'eſt pas donné à tous les mortels d'en découvrir également les beautés; car, comme les beſoins de la ſocieté appellent les hommes à des travaux différents, la ſage main de la nature a placé auſſi fort à propos dans chaque individu des gouts & des inclinations différentes, & aſſigné à chacun ſa portion de la tâche commune.

Elle a enſeigné aux uns la merveilleuſe fabrique de la ſphère céleſte, les variations de la lune, le cours des planètes, le nombre & la poſition des étoiles qui brillent dans la voute céleſte.

Cette même nature a appris à d'autres à ſentir le prix des choſes éternelles, à méditer ſur le tems, ſur l'eſpace, ſur la chaine non interrompuë de la deſtinée, & ſur la promptitude des déterminations de notre volonté. Elle en a conduit quelques-uns comme par la main, à travers des montagnes & des vallées, pour leur découvrir les vertus ſecrettes des ſucs qui enflent les tendres veines des plantes & des fleurs, & celles des larmes précieuſes de ce baume que les premiers rayons de l'aurore font ſortir au printems de l'écorce de certains arbres.

Il en eſt d'autres qui ont été appellés à de

plus

plus hautes destinées ; la main du Créateur semble les avoir jettés dans un moule plus parfait, ou avoir donné à leur ame une meilleure trempe. Ce maître tout puissant déploie à leurs yeux le volume harmonieux du monde, afin qu'ils y lisent tous les traits de sa puissance : ils découvrent de toutepart les traces brillantes de sa main, sur la terre, dans les airs, l'émail gracieux des prés, la douceur des rayons de la Lune, les charmes d'une jeune beauté, qui par un doux sourire réhausse l'éclat de son teint ; tout leur rapelle cette beauté incréée, qui fait les délices de l'intelligence suprême ; par-tout ils en reconnoissent les traits ; ils sentent aussi ses charmes divins dont ils sont épris, ils participent aux délices éternelles.

Nous n'avons pas seulement la faculté de tout contempler dans la nature, c'est-à-dire, tout ce que nous pouvons en connoitre, nous avons aussi celle de nous transporter sur les ailes de l'imagination jusqu'au monde intellectuel, & de converser, en quelque maniére, avec des êtres d'un ordre supérieur, & à la connoissance desquels la chair & le sang n'auroient jamais pu parvenir d'eux-mêmes.

A l'aide de cette noble faculté, notre ame,

ennuyée de la terre & de la scène journaliére qui se présente ici-bas a nos yeux, s'éléve au travers des vastes plaines de l'air, poursuit les rapides tempêtes, parcourt avec les éclairs la largeur des Cieux, ou, liée avec les tourbillons & les souffles destructeurs du Nord, elle chasse, pour ainsi dire, avec eux d'un Pole à l'autre, les nuages qui fuyent devant elle. Quelquefois elle prend son essor jusqu'au plus haut de la voute azurée, & se promenant autour du Soleil, elle fixe ses regards sur ces torrens inépuisables de lumiére qu'il tire de son sein, & voit avec admiration son pouvoir absolu & toujours le même, qui retient les Planétes dans leurs orbites malgré leurs efforts continuels pour s'en écarter, & les contraint d'en faire le tour dans le tems qui leur a été assigné par le grand Architecte de l'Univers.

De là l'imagination s'élance comme un trait dans la longue carriére des Comètes qui n'ont point de route fixe, fait en triomphe le tour du Zodiaque à travers ses signes brulans, & considère avec attention ce nombre infini d'étoiles, dont la lumiére confonduë, forme la voye lactée qui tapisse l'Orient. Ici elle porte avec étonnement sa vuë sur le vaste Empyrée,

où

où les esprits bienheureux ont fixé leur demeure tranquille, bien au-dela de ce que nous pouvons appercevoir des Cieux, & sur ces plaines de lumiére d'où partent sans cesse des rayons dont rien ne peut ternir l'éclat, & qui depuis six mille ans ont parcouru d'immenses espaces intermédiaires sans parvenir pourtant encore à la vuë des choses mortelles.

Arrivée aux barriéres du monde, là, sans ressentir la moindre fatigue, elle médite encore sur les profonds abimes de l'éternité qui sont sous ses pieds, jusqu'à ce que prenant son élan, elle se précipite dans cette immensité de l'être, où elle se trouve engloutië.

Là elle met enfin des bornes à ses prétentions, & trouve de quoi se satisfaire au bout assigné de sa carriére; car depuis la naissance de l'homme mortel, le souverain Créateur a déclaré, qu'il ne falloit pas que ce fût dans des voluptés basses & de courte durée, ni dans l'éclat si-tôt flétri d'une brillante réputation, dans la pourpre des Rois, dans le sein fleuri de tout ce qu'on appelle plaisir dans ce monde, que l'ame cherchat sa véritable satisfaction; que laissant plutôt avec dédain les vanités frivoles, & se tournant vers un bien digne d'elle,

elle étendit ses vuës aussi loin que la sphére des choses créées peut le permettre, jusqu'à ce qu'enfin elle vit disparoitre tous les obstacles qui l'arrêtent, & que la perfection infinie vint fermer la scène.

L'ame dont rien ne peut épuiser la curiosité est sans cesse occupée à chercher à approfondir, sans cesse avide d'objets nouveaux, aimables & merveilleux; & ce que les sens ne peuvent pénétrer, ce que la raison même ne sauroit sonder, l'imagination nous procure la douce satisfaction de le voir à notre portée.

C'est par son secours que le plus pauvre des mortels, celui qui se trouve placé dans la condition la plus humiliante & la plus abjecte, peut cependant jouïr de l'élévation & du bonheur des grands de la terre; & que le captif dans le fond d'un cachot peut gouter les douceurs de la liberté. En effet de quoi notre ame n'est-elle pas capable, quand, pénétrée du sentiment intérieur de sa propre force, elle tient tout dans l'ordre au dedans d'elle, & dédaigne de se laisser émouvoir par quoi que ce soit qui ait rapport à une grossiére sensation? O don merveilleux, qui ne sauroit être trop prisé, ni trop vivement senti par un cœur reconnoissant & sensible!

Ce

Ce bien, cependant, tout excellent qu'il eſt, peut, ainſi que tout autre, être malheureuſement perverti, & au lieu de ce bonheur qu'il étoit deſtiné à nous procurer, nous plonger dans la plus affreuſe miſére. Cette aſſociation d'idées qui conſtitue l'imagination, peut nous cauſer des peines auſſi-bien que des plaiſirs : il n'y a ni chagrin ni mal réel qu'on puiſſe comparer avec les horreurs que l'ame eſt capable de ſe tracer à elle-même. Non-ſeulement elle fait voir l'adverſité ſous la plus redoutable forme, elle nous peint auſſi les malheurs tels qu'il n'y en eut jamais, même au point de jetter pluſieurs d'entre nous dans la folie & dans le deſeſpoir.

Mais, dira-t-on peut-être, comment parer à cet inconvenient ? En nous accoutumant à ne fixer nos regards & nos réflexions que ſur des objets véritablement dignes d'occuper des créatures intelligentes & raiſonnables. Car toutes les fois que nous nous attachons à la pourſuite de quelque objet au-deſſous de la dignité de l'eſpèce humaine, ou que nous lâchons la bride à nos folles paſſions, & à nos deſirs déréglés ; quoiqu'un tempérament vif & ſanguin puiſſe nous rendre capables de nous former des idées

de

de satisfaction même plus agréables que celles de la possession, cependant nous courons à chaque moment le risque d'un cruel revers; & il est fort à craindre, que la même force d'imagination qui vient de nous procurer des plaisirs si ravissans, ne leur fasse bientôt succéder d'horribles angoisses.

Quand nous prenons notre plaisir, & que nous tendons notre esprit à la contemplation des merveilles de la création, & aux magnifiques productions de la nature, alors nous pouvons véritablement éprouver des ravissemens, qui vont même jusqu'à l'extase; l'ame se sentira élevée à la vue de ces bénédictions dont elle se verra de toutes parts comblée, & se fondra, pour ainsi dire, toute entiére dans les sentiments d'une douce joye & d'une humble reconnoissance.

Si l'homme considéroit, comme il le doit, les glorieux priviléges de sa nature; s'il se disoit bien à lui-même, qu'Etre presque divin, il n'a pas sans doute été créé pour s'appesantir sur des objets terrestres & sensuels, mais qu'il a des facultés dont le bon usage peut le mettre en état de participer à la société d'Intelligences supérieures à lui, & d'entretenir un glo-

rieux commerce avec le Créateur lui-même; combien ne mépriſeroit-il pas ces brillantes, mais ridicules bagatelles, dont l'éclat trompeur cherche a lui faire perdre de vuë ſon véritable bien, & à le conduire, ſous la vaine apparence du bonheur, au comble de l'infortune! Il ſuit de là, que comme l'imagination eſt capable de nous procurer les plaiſirs les plus exquis, la joye la plus pure & la plus vive dont l'ame puiſſe jouïr, tant qu'elle eſt encore liée à cette argille, de même auſſi elle peut nous cauſer les chagrins les plus amers, & les plus cuiſantes angoiſſes. Si nous ne nous attachons pas à mettre l'ordre dans nos ames, ſi nous ne nous accoutumions pas à contempler les beautés de la vertu, à ſubjuguer nos paſſions & à fournir à notre raiſon les occaſions & les moyens de ſe montrer, les ſens nous égareront naturellement dans des ſentiers où l'imagination ne nous fera tout au plus trouver qu'une ſatisfaction momentanée.

Notre premier & principal ſoin doit donc être de bien régler nos penſées; & nous devrions toujours prendre garde que la vertu fût chez nous la compagne inſéparable du plaiſir; perſuadés, que nous ſerions bientôt abandonnés de

celui-

celui-ci, si nous venions à négliger celle-là.

Pourquoi donc, ô Hommes, pourquoi voudriez vous séparer ces deux choses? Pourquoi, dans un dessein insensé & peu digne de vous, vous attacheriez-vous à la poursuite de ces joies séduisantes, dont le prodigue pinceau d'une folle imagination embellit chaque scène flatteuse qu'elle met sous vos yeux, sans chercher une seule fois à connoitre quels sont les fondemens des vérités éternelles, ou à quelles marques l'on peut reconnoitre ce seul vrai & *solide* bien, qui ne sauroit nous tromper? Une telle conduite ne seroit-elle pas taxée de folie? n'auroit-elle pas pour vous les suites les plus funestes? Hélas! manquant de tout ce qu'il y a de plus important pour vous, bientôt la beauté que vous croyez tenir vous échapera, & l'imagination dont vous aurez été miserablement les dupes, ne vous offrira plus que le ridicule clinquant d'un méprisable jouët.

Et ne vous rebutez pas; ne laissez pas éteindre ce précieux rayon d'espérance, qui vous soutient encore à la vuë de ce qu'il en coute pour apprendre à connoitre ce souverain bien, & ces vérités éternelles. Il est vrai que les charmes funestes de la triste superstition guident les pas d'un grand nombre d'esclaves, à travers

vers un chemin affreux jusqu'à leur véritable demeure; cette détestable ennemie du genre humain les conduit par des deserts fangeux, semés de ronces & d'épines, & laisse enfin ces malheureux tout éperdus, s'abimer dans de tristes pensées au milieu de l'effrayante obscurité des tombeaux, des voutes sepulchrales, & des noires demeures des ombres, marcher avec des spectres au milieu de la nuit, & accorder les horribles projets de leur cœur au ton odieux des cris de la lugubre chouëtte! Mais que leur sort ne vous épouvante pas; un astre plus favorable vous conduit & préside à votre louable recherche. Ah! pût ma main audacieuse, de ce berceau où la Sagesse parla autrefois à ses nourrissons sortis de l'illustre *Athènes*, cueillir une branche de l'olivier du divin *Platon*, & en former une guirlande avec le précieux laurier qui couronna le *Chantre de Mantouë*! Alors ma voix puissante chasseroit à la fois les horreurs monachales, & mettroit dans le plus beau jour, cette vuë ravissante de l'Elysée, où ceux qui font de la nature leurs délices, marchant au travers des campagnes fleuries, des collines embaumées, des ruisseaux délicieux, parmi la troupe des Sages, des Héros, des Poëtes, &

conduit

conduit comme par leur génie au milieu des concerts ravissants que forment de beaux vers, soutenus par les charmes harmonieux de la musique, s'avancent en triomphe vers la demeure éternelle, où la vérité sur le trone règne avec ses célestes sœurs, la bonté & la beauté, qui sans cesse partagent avec elle son empire. Ne nous laissons pas endormir par les sons languissans de la volupté, & ne soyons pas non plus assez foibles pour plier sous le joug de la bigoterie & de la superstition.

Il est certain que tant qu'une raison non corrompuë guidera notre volonté, nous n'aurons jamais d'imaginations qui ne soient riantes & agréables; nous ramènerons à son véritable usage ce don céleste que le Ciel a entiérement laissé à notre disposition, & au moyen duquel il nous rend ainsi de bien peu inférieurs aux Anges.

Oh! heureux ceux que, ni la voix enchanteresse de la volupté cette syrène dangereuse, ni la séduisante amorce de biens au fond vils & méprisables, ni le brillant éclat de ce que les honneurs ont de plus éblouïssant, ne peuvent séduire au point de leur faire abandonner ces douceurs ravissantes, ces plaisirs toujours nouveaux, toujours délicieux, qu'une

qu'une belle imagination tire à ſon gré du riche tréſor de la nature, pour charmer une ame grande qui trouve véritablement là ſon être & ſa vie. Oui, quoique tous les mortels ne puiſſent pas également s'élever à ces états brillants qui ſont l'objet de l'envie, quoiqu'il n'y en ait que bien peu qui ſe voyent en poſſeſſion de richeſſes immenſes ou des honneurs de l'Empire, cependant les ſoins de la nature, toujours tendre, toujours juſte envers tous ſes enfans, ont pourvû avec abondance de tréſors plus riches encore, & d'honneurs plus diſtingués, quiconque eſt aſſez heureux & aſſez ſage pour ſavoir en faire uſage. Un tel homme a pour ſon partage la magnificence des villes; les beautés naturelles de la campagne lui appartiennent. Ce qui orne les palais les plus ſuperbes, les arcs de triomphe, les ſtatuës où le marbre ſemble reſpirer, affectent délicieuſement ſon ame capable de tout, qui s'éleve à tout, qui jouït ainſi de tout, quelles que puiſſent être les prétentions injuſtes & baſſes d'un orgueilleux poſſeſſeur. C'eſt pour lui que le printems diſtille ſes roſées, & fait éclore de l'admirable tiſſu du bouton les feuilles qui en ſont artiſtement envelopées. C'eſt pour lui que la

riche

riche main de l'automne vient répandre ſur les productions des branches fertiles l'éclat de l'or & du vermillon, ſemblables aux plus belles couleurs de l'aurore. Chaque heure en s'écoulant vient avec ſes ailes rapides lui apporter ſon tribut, & dans ſa promenade ſolitaire, ſans ceſſe de nouvelles beautés s'offrent à ſes regards; des charmes inconnus l'attirent, & ſe font ſentir à lui. Un ſouffle du Zephyr ne vient pas égayer les campagnes, un nuage ne ſe pare pas à ſes yeux du riche éclat des *rayons* du Soleil prêt à finir. ſa courſe, un accent mélodieux n'échape pas à un ſeul habitant des bocages où tout retentit d'agréables chanſons, qu'il ne goute auſſi-tôt un plaiſir innocent & nouveau; & non ſeulement il goute ce plaiſir, mais ſon ame attentive, faiſant un ſi noble uſage de ſes facultés, s'annoblit elle-même & ſe perfectionne; accoutumée à méditer ſi ſouvent ſur la divine beauté de l'ordre, à l'ocaſion des objets extérieurs, elle cherche bientôt à trouver au-dedans d'elle un ordre auſſi beau, à ſe rendre elle-même l'objet de cet amour délicat, de ce plaiſir pur & noble qu'elle éprouve à la vuë des beautés de la nature: ſes facultés bien dirigées ſe rafinent à la fin, & chaque paſſion prend un

caractère

caractére plus moderé, plus doux, plus attirant.

Mais si, étendant ses vuës plus loin, si, désirant de connoitre le sistême entier de la nature, elle néglige ces beautés de détail, & se met en quelque sorte à la place de cette majesté éternelle qui pesa les fondemens de l'univers; si l'ame ose porter jusques là un œil audacieux, alors le changement qui se fait en elle, est encore beaucoup plus considérable, plus glorieux. Les usages tiranniques de la coutume tentent-ils d'asservir ses généreuses facultés? une indigne politique, fruit barbare de l'ignorance & de la rapine, prétend-elle la faire plier, la réduire à des démarches honteuses, & la rendre la ville esclave de la paresse ou de la crainte? Ah! alors elle en appelle aux vents, à la mer, au cours invariable du Soleil, aux élémens, & aux vicissitudes des saisons: tout lui déclare le but pour lequel le souverain Créateur a doué l'homme de ses facultés! Nous sentons au dedans de nous-mêmes ses divines impressions: il dit à notre cœur, qu'il nous a formés pour contempler & pour aimer ce qu'il contemple & ce qu'il aime, le cercle entier de tout ce qui a reçu l'être, & la vie; pour être grands comme lui, actifs & bienfai-

 sans.

ſans. C'eſt ainſi que ceux que charment les ouvrages de la nature, entretiennent commerce avec Dieu lui-même, ſe familiariſent de jour en jour avec ſes idées, agiſſent ſur ſon plan, & forment leur goût ſur le ſien.

Mais lorſque quelque paſſion déréglée, ou quelque violent déſir, vient à enflammer l'imagination, à quelles horribles extravagances ne peut-elle pas nous porter? Des crimes, qui, dans la réalité, nous feroient friſſonner d'horreur, nous ne nous faiſons alors aucun ſcrupule de les commettre en idée; nous nous abandonnons ſans crainte à de coupables déſirs, & cédons ſans réſiſtance aux mouvemens criminels d'une paſſion illégitime, ou d'un lâche reſſentiment; nous oſons entreprendre de les aſſouvir en imagination, juſqu'à-ce que des idées bien différentes s'élévent dans notre ame tourmentée, & que malheureuſement trompés, la honte de notre erreur vienne nous confondre: alors, doublement malheureux, nous nous trouvons dans cette déplorable ſituation d'eſprit, que *Milton* dépeint ſi bien dans le tableau qu'il trace de nos premiers parens après la perte de leur innocence. » Ils s'aſſirent alors, dit-il, » pour pleurer; non ſeulement des torrens

» de

» de larmes inondérent leurs yeux, mais, » ô malheur mille fois plus cruel encore! de » furieuses tempêtes commencérent à s'élever » dans leur sein; les passions violentes, la co» lère, la haine, la défiance, & les noirs sou» pçons, vinrent déchirer l'intérieur de leur » ame, & y porter le trouble & le désordre; » cette région, autrefois calme & tranquille, » fut dès-lors agitée & en confusion; car l'en» tendement cessa de tenir le timon, & la vo» lonté secoua son joug; tous deux devinrent » les malheureux esclaves des appetits sensuels, » qui, se soulevant contre la raison leur sou» veraine naturelle, osérent prétendre à l'em» pire & l'usurper. »

Pour éviter un si grand mal, nous ne devrions jamais nous trop attacher à quoi que ce soit dans la vie, ni à la vie elle-même; & quand il nous arrive d'avoir de justes sujets d'appréhender des maux réels & inévitables, nous devrions avoir notre recours à une sage Philosophie. *Lucrèce*, dont les idées ne sont pas toujours aussi justes, s'explique très bien sur ce sujet; » Si les hommes, dit-il, aussi-tôt qu'ils sentent » sur leur cœur un poids pesant qui les char» ge & les fatigue, pouvoient connoître quel-

» les en ſont les cauſes, d'où procède & ſe
» ſoutient chez eux le mal qui les accable,
» ils ne ſe conduiroient aſſurément pas alors
» comme ſe conduit la plus grande partie; on
» ne les verroit pas ignorer chacun ce qu'il
» ſe veut à lui-même, & chercher ſans ceſſe
» à changer de place, comme s'il devoit en-
» fin en trouver une où il pût ſe décharger de
» ſon fardeau. Celui-ci ſort d'une maiſon ſu-
» perbe, chagrin & las, ce ſemble, de s'y
» voir renfermé, mais bientôt il y rentre avec
» la douleur de ſentir qu'il porte par-tout le
» même chagrin & la même laſſitude. Un
» autre court à toute bride à ſa maiſon de
» campagne, comme s'il étoit queſtion d'y al-
» ler arrêter un incendie; à peine eſt-il à la
» porte qu'il commence a bâiller d'ennui; &
» à charge à lui-même on le voit bientôt, ou
» chercher dans les bras du ſommeil quelque
» repos, & à s'oublier, s'il lui eſt poſſible,
» ou revenir en hâte ſur ſes pas & rentrer
» dans la ville qu'il vient de quitter. C'eſt
» ainſi que chacun ſe fuit ſoi-même & cher-
» che à s'éviter; mais c'eſt en vain; nous ſom-
» mes obligés malgré nous de nous arrêter à
» des objets déſagréables, & propres à nous
» tour-

» toutmenter, parce que nous ne connoissons
» pas la véritable cause de nos maux; car si
» nous la connoissions bien une fois, aussi-tôt
» chacun abandonnant la recherche des biens
» de la terre, s'empresseroit à étudier la na-
» ture des choses & à leur donner leur juste
» prix. «

Assurément, quiconque se conduit de la sorte, ne recevra que du plaisir des facultés & du pouvoir de l'imagination; mais celui qui agit autrement sera toujours tourmenté de quelque mal réel ou imaginaire. Personne n'ignore que c'est le propre d'une imagination vive & forte, de grossir tous les objets qui la frapent; objets qui comprennent non seulement tout ce que la nature renferme, mais aussi ce qui n'exista jamais.

Peu contente d'exagerer les malheurs présens, l'imagination en crée pour l'avenir de nouveaux, & qui sont tels souvent, qu'il est même moralement impossible qu'ils puissent jamais arriver. Souvent en cherchant à éviter un mal imaginaire, on court à un mal réel; & un homme se fait quelquefois tellement illusion à cet égard, que toutes les représentations de ses amis, celles même de sa propre raison,

 devien-

deviennent inutiles, & ne ſauroient effacer de ſon ame une impreſſion qui n'a d'autre origine qu'un caprice bizare de ſon imagination.

L'Hiſtoire des ſiécles paſſés nous fournit une nuée de témoignages, qui prouvent, que non ſeulement des particuliers, mais même des peuples entiers, ont été tellement infatués d'idées chimeriques, qu'on les a vus ſe précipiter tête baiſſée dans les plus grands malheurs, les déſirer même & les rechercher; & cela, ſans autre motif, que de s'affranchir de la ſimple appréhenſion de maux infiniment plus petits & moins à craindre, qui peut-être même ne devoient jamais arriver; tant il eſt vrai, qu'il y a bien de la folie à vouloir percer dans l'avenir, & chercher à découvrir ce que la Providence á jugé à propos dans ſon immenſe bonté de voiler à nos yeux. » Le Ciel, dit » un excellent Auteur, le Ciel cache à tou- » tes les créatures le livre du deſtin; il n'en » montre à chacune d'elles de ce qui la regar- » de, que la page aſſignée, que le mo- » ment préſent. Si elles ſavoient ſeulement » ſur leur ſort, ce que les hommes ſavent ſur » celui des brutes, ce que les Anges ſavent » ſur celui des hommes, en eſt-il aucune

» ici-bas,

» ici-bas, qui pût ſupporter plus long-tems
» le poids de ſon exiſtence. O homme, l'a-
» gneau que ta gourmandiſe deſtine aujour-
» d'hui au couteau, s'il avoit ta prévoyance
» & tes lumiéres, bondiroit-il ſur la plaine?
» Content juſqu'à la fin, il broute avec plaiſir
» l'herbe qui le nourrit, & léche même la
» main qui ſe léve pour répandre ſon ſang.



ARTICLE CINQUIEME.

REFLEXIONS

Sur l'Esprit. *

LE mot, *Esprit*, entant qu'il signifie *une qualité de l'ame*, est un de ces termes vagues, auxquels tous ceux qui les prononcent attachent presque toûjours des sens différens. Il exprime autre chose que jugement, génie, goût, talent, pénétration, étenduë, grace, finesse; & il doit tenir de tous ces mérites: on pourrait le définir, *raison ingénieuse.*

C'est un mot générique qui a toûjours besoin d'un autre mot qui le détermine; & quand on dit, *voila un ouvrage plein d'esprit*, *un homme qui a de l'esprit*, on a grande raison de demander *duquel?* L'*Esprit* sublime de Corneille n'est ni l'*esprit* exact de Boileau, ni l'*esprit*

* Elles sont de Mr. de *Voltaire*; personne n'étoit plus en état que lui de traiter cette matiére. Elles se trouvent dans le 5e. vol. de l'*Encyclopédie*. Nous donnerons dans le volume suivant les réflexions de cet illustre Auteur sur les mots *Elégance* & *Eloquence*.

l'*esprit* naïf de La Fontaine ; & l'*esprit* de la Bruyére, qui est l'art de peindre singuliérement, n'est point celui de Mallebranche, qui est de l'imagination avec de la profondeur.

Quand on dit qu'un homme a un *esprit judicieux*, on entend moins qu'il a ce qu'on appelle de l'*esprit*, qu'une raison épurée. Un *esprit* ferme, mâle, courageux, grand, petit, faible, léger, doux, emporté, &c. signifie le *caractére & la trempe de l'ame*, & n'a point de raport à ce qu'on entend dans la société par cette expression, *avoir de l'esprit.*

L'*Esprit*, dans l'acception ordinaire de ce mot, tient beaucoup du *bel-esprit*, & cependant ne signifie pas précisément la même chose ; car jamais ce terme, *homme d'esprit*, ne peut être pris en mauvaise part, & *bel-esprit* est quelquefois prononcé ironiquement. D'où vient cette différence ? c'est qu'*homme d'esprit* ne signifie pas *esprit supérieur*, *talent marqué*, & que *bel-esprit* le signifie. Ce mot *homme d'esprit* n'annonce point de prétention, & le *bel-esprit* est une affiche ; c'est un art qui demande de la culture ; c'est une espéce de profession, & qui par-là expose à l'envie & au ridicule.

C'est

C'eſt en ce ſens que le P. Bouhours aurait eu raiſon de faire entendre, d'après le Cardinal du Perron, que les Allemands ne prétendaient pas à l'*eſprit*; parce qu'alors leurs ſçavans ne s'occupaient guére que d'ouvrages laborieux & de pénibles recherches, qui ne permettaient pas qu'on y répandit des fleurs, qu'on s'efforçât de briller, & que le *bel-eſprit* ſe mêlât au ſavant.

Ceux qui mépriſent le génie d'Ariſtote, au lieu de s'en tenir à condamner ſa phyſique, qui ne pouvait être bonne, étant privée d'expériénces, ſeraient bien étonnés de voir qu'Ariſtote a enſeigné parfaitement dans ſa Rhétorique la maniére de dire les choſes avec eſprit. Il dit que cet art conſiſte à ne ſe pas ſervir ſimplement du mot propre, qui ne dit rien de nouveau; mais qu'il faut employer une métaphore, une figure dont le ſens ſoit clair & l'expreſſion énergique. Il en apporte pluſieurs exemples, & entr'autres ce que dit Péricles d'une bataille où la plus floriſſante jeuneſſe d'Athénes avait péri, *l'année a été dépouillée de ſon printems*. Ariſtote a bien raiſon de dire, qu'il *faut du nouveau*; le premier qui pour exprimer, que les plaiſirs ſont mêlés d'amertumes,

mes, les regarda comme des roſes accompagnées d'épines, eut de l'*eſprit*. Ceux qui le répétèrent n'en eurent point.

Ce n'eſt pas toûjours par une métaphore qu'on s'exprime ſpirituellement; c'eſt par un tour nouveau; c'eſt en laiſſant deviner ſans peine une partie de ſa penſée, c'eſt ce qu'on appelle *fineſſe*, *délicateſſe*; & cette maniére eſt d'autant plus agréable, qu'elle exerce & qu'elle fait valoir l'*eſprit* des autres. Les alluſions, les allégories, les comparaiſons, ſont un champ vaſte de penſées ingénieuſes; les effets de la nature, la fable, l'hiſtoire, préſentes à la mémoire, fourniſſent à une imagination heureuſe des traits qu'elle employe à propos.

Il ne ſera pas inutile de donner des exemples de ces différens genres. Voici un madrigal de Mr. de la Sabliére, qui a toûjours été eſtimé des gens de goût.

Eglé tremble que dans ce jour
L'hymen plus puiſſant que l'amour,
N'enléve ſes tréſors ſans qu'elle oſe s'en plaindre.
Elle a négligé mes avis;
Si la belle les eût ſuivis,
Elle n'aurait plus rien à craindre.

L'Auteur ne pouvait, ce ſemble, ni mieux

ca-

cacher ni mieux faire entendre ce qu'il pensait, & ce qu'il craignait d'exprimer.

Le madrigal suivant paraît plus brillant & plus agréable : c'est une allusion à la fable.

Vous êtes belle, & vôtre Sœur est belle,
Entre vous deux tout choix serait bien doux ;
L'amour était blond comme vous,
Mais il aimait une brune comme elle.

En voici encore un autre fort ancien ; il est de Bertheau Evêque de Sées, & paraît au-dessus des deux autres, parce qu'il réunit l'*esprit* & le sentiment.

Quand je revis ce que j'ai tant aimé,
Peu s'en fallut que mon feu rallumé
N'en fit le charme en mon ame renaître ;
Et que mon cœur autrefois son captif,
Ne ressemblat l'esclave fugitif,
A qui le sort fit rencontrer son maître.

De pareils traits plaisent à tout le monde, & caractérisent l'*esprit* délicat d'une nation ingénieuse. Le grand point est de savoir jusqu'où cet *esprit* doit être admis. Il est clair que dans les grands ouvrages on doit l'employer avec sobriété, par cela même qu'il est un ornement.

Le

Le grand art eſt dans l'à-propos. Une penſée fine, ingénieuſe, une comparaiſon juſte & fleurie, eſt un défaut quand la raiſon ſeule ou la paſſion doivent parler, ou bien quand on doit traiter de grands intérêts, ce n'eſt pas alors du faux *bel-eſprit*, mais c'eſt de l'*eſprit* déplacé; & toute beauté hors de ſa place ceſſe d'être beauté. C'eſt un défaut dans lequel Virgile n'eſt jamais tombé, & qu'on peut quelquefois reprocher au Taſſe, tout admirable qu'il eſt d'ailleurs: ce défaut vient de ce que l'auteur trop plein de ſes idées veut ſe montrer lui-même, lorſqu'il ne doit montrer que ſes perſonnages. La meilleure maniére de connaître l'uſage qu'on doit faire de l'*eſprit*, eſt de lire le petit nombre de bons ouvrages de génie qu'on a dans les langues ſavantes & dans la nôtre.

Le *faux-eſprit* eſt autre choſe que de l'*eſprit* déplacé: ce n'eſt pas ſeulement une penſée fauſſe, car elle pourrait être fauſſe ſans être ingénieuſe; c'eſt une penſée fauſſe & recherchée. Il a été remarqué ailleurs qu'un homme de beaucoup d'*eſprit* qui traduiſit, ou plûtot qui abrégea Homère en vers Français, crut embellir ce Poëte dont la ſimplicité fait le caractére,

raćtère, en lui prêtant des ornemens. Il dit au sujet de la réconciliation d'Achille :

Tout le camp s'écria, dans une joye extrême,
Que ne vaincra-t-il point? Il s'est vaincu lui-même.

Premiérement, de ce qu'on a domté sa colère, il ne s'ensuit point du tout qu'on ne sera point battu. Secondement, toute une armée peut-elle s'accorder par une inspiration soudaine à dire une pointe?

Si ce défaut choque les juges d'un goût sévére, combien doivent révolter tous ces traits forcés, toutes ces pensées alambiquées que l'on trouve en foule dans des écrits, d'ailleurs estimables? Comment supporter, que dans un livre de Mathématiques on dise, que » si Saturne venait à manquer, ce serait le » dernier satellite qui prendrait sa place, par» ce que les grands Seigneurs éloignent tou» jours d'eux leurs successeurs? « Comment souffrir qu'on dise qu'Hercule savait la Physique, *& qu'on ne pouvait résister à un Philosophe de cette force*? L'envie de briller & de surprendre par des choses neuves, conduit à ces excès.

Cette petite vanité a produit des jeux de mots dans toutes les langues; ce qui est la pire espèce du *faux bel-esprit*. Le

Le faux goût est différent du *faux bel-esprit*; parce que celui-ci est toûjours une affectation, un effort de faire mal: au lieu que l'autre est souvent une habitude de faire mal sans effort, & de suivre par instinct un mauvais exemple établi. L'intempérance & l'incohérance des imaginations orientales, est un faux goût; mais c'est plûtôt un manque d'*esprit*, qu'un abus d'*esprit*. Des étoiles qui tombent, des montagnes qui se fendent, des fleuves qui reculent, le Soleil & la Lune qui se dissolvent, des comparaisons fausses & gigantesques, la nature toûjours outrée, sont le caractère de ces écrivains, parce que dans ces pays où l'on n'a jamais parlé en public, la vraie éloquence n'a pû être cultivée, & qu'il est bien plus aisé d'être empoulé, que d'être juste, fin, & délicat.

Le *faux esprit* est précisément le contraire de ces idées triviales & ampoulées; c'est une recherche fatigante de traits trop déliés, une affectation de dire en énigme ce que d'autres ont déjà dit naturellement, de raprocher des idées qui paraissent incompatibles, de diviser ce qui doit être réuni, de saisir de faux rapports, de mêler contre les bienséances le badinage avec le sérieux, & le petit avec le grand.

Ce

Ce ſerait ici une peine ſuperfluë d'entaſſer des citations, dans leſquelles le mot d'*eſprit* ſe trouve. On ſe contentera d'en examiner une de Boileau, qui eſt rapportée dans le *grand Dictionnaire de Trévoux. C'eſt le propre des grands eſprits, quand ils commencent à vieillir & à décliner, de ſe plaire aux contes & aux fables.* Cette réflexion n'eſt pas vraie. Un grand *eſprit* peut tomber dans cette faibleſſe, mais ce n'eſt pas *le propre* des grands *eſprits*. Rien n'eſt plus capable d'égarer la jeuneſſe, que de citer les fautes des bons écrivains comme des exemples.

Il ne faut pas oublier de dire ici en combien de ſens différens le mot d'*eſprit* s'employe; ce n'eſt point un défaut de la langue, c'eſt au contraire un avantage d'avoir ainſi des racines qui ſe ramifient en pluſieurs branches.

Eſprit d'un corps, d'une Société, pour exprimer les uſages, la maniére de penſer, de ſe conduire, les préjugés d'un corps.

Eſprit de parti, qui eſt *à l'eſprit d'un corps* ce que ſont les paſſions aux ſentimens ordinaires.

Eſprit d'une loi, pour en diſtinguer l'intention; c'eſt en ce ſens qu'on a dit, *la lettre tuë, & l'eſprit vivifie.*

Eſprit

Esprit d'un ouvrage, pour en faire concevoir le caractère & le but.

Esprit de vengeance, pour signifier *desir & intention* de se venger.

Esprit de discorde, *esprit de révolte*, &c.

On a cité dans un Dictionnaire, *Esprit de politesse*; mais c'est d'après un auteur nommé Bellegarde, qui n'a nulle autorité. On doit choisir avec un soin scrupuleux ses auteurs & ses exemples. On ne dit point *esprit de politesse*, comme on dit *esprit de vengeance*, *de dissention*, *de faction*; parce que la politesse n'est point une passion animée par un motif puissant qui la conduise, lequel on appelle *esprit* métaphoriquement.

Esprit familier se dit dans un autre sens, & signifie ces êtres mitoyens, ces génies, ces démons admis dans l'antiquité, comme l'*esprit* de *Socrate*, &c.

Esprit signifie quelquefois la plus subtile partie de la matière: on dit *esprits animaux*, *esprits vitaux*, pour signifier ce qu'on n'a jamais vû, & ce qui donne le mouvement & la vie. Ces *esprits* qu'on croit couler rapidement dans les nerfs, sont probablement un feu subtil. Le docteur Méad est le premier

qui ſemble en avoir donné des preuves dans la préface du traité ſur les poiſons.

Eſprit, en Chymie, eſt encore un terme qui reçoit pluſieurs acceptions différentes, mais qui ſignifie toûjours la partie ſubtile de la matiére.

Il y a loin de l'*eſprit*, en ce ſens, au bon *eſprit*, au *bel-eſprit*. Le même mot dans toutes les langues peut donner toûjours des idées différentes, parce que tout eſt métaphore ſans que le vulgaire s'en appercoive.



ARTI-

ARTICLE SIXIEME.

REFLEXIONS

Sur l'Esprit des Loix. *

MOnsieur de *Montesquieu* dans ses Lettres Persanes peignit l'homme dans sa maison, ou dans ses voyages. Dans celui sur *les causes & la grandeur de la décadence de l'Empire Romain*, il fit voir les hommes réunis en societés ; comment ces societés se forment, s'élévent, & se détruisent. Ces deux ouvrages le conduisoient à un troisiéme, le plus important de tous ceux qu'un Philosophe peut entreprendre, à son Traité de l'*Esprit des Loix*. Non que je croye que Mr. de Montesquieu, lorsqu'il écrivit ses Lettres Persanes, se fût proposé cette gradation ; mais c'est que l'ordre des choses & le caractére de son esprit l'y portoient. Un tel génie qui s'attache à un objet,

* Elles sont tirées de l'Eloge de Mr. de Montesquieu par Mr. de Maupertuis. Ce morceau que nous en avons détaché nous a paru excellent.

jet, ne ſauroit s'arrêter à une ſeule partie; il eſt entrainé par la connexion qu'elle a avec les autres, à épuiſer le tout: ſans effort, & peut-être ſans s'en appercevoir, il met dans ſes études l'ordre même que la nature a mis dans le ſujet qu'il traite.

L'homme, ſoit qu'on le ſuppoſe ſeul, ſoit qu'on le conſidére en ſocieté, n'a pour but que ſon bonheur. Mais l'application de ce principe univerſel eſt bien différente dans l'un ou dans l'autre de ces deux états. Dans le premier, le bonheur de l'homme ſe bornant à lui ſeul, lui ſeul conſidére ce qui peut le rendre heureux ou malheureux, & le cherche ou le fuit, malgré tout ce qui peut s'y oppoſer: dans le ſecond, le bonheur de chaque homme ſe trouvant combiné avec celui des autres, il ne doit plus chercher ou fuir que dans cette combinaiſon, ce qui peut le rendre heureux ou malheureux.

Nous ne parlerons point des Loix que devroit ſuivre un homme ſeul ſur la terre; elles ſeroient bien ſimples, & ſe rapporteroient immédiatement & uniquement à lui: ni de celles que chaque homme devroit ſuivre là où il n'y auroit aucune ſocieté; les Loix alors ne diffé-

différeroient guéres de celles que devroit suivre l'homme supposé seul. Chacun alors ne devroit considérer les autres hommes que comme des animaux dont il auroit peu d'avantage à retirer & beaucoup à craindre. Toute la différence de sa conduite dans l'un & dans l'autre de ces deux cas, ne viendroit que du plus grand nombre de périls auxquels il seroit exposé; ces deux cas heureusement n'existent point. Dès qu'il y a eu des hommes, il y a eu des societés; & les peuples les plus sauvages que nous connoissions, ne sont point des bêtes féroces. Ils ont leurs Loix, qui ne différent de celles des autres peuples, que par le plus ou le moins de sagesse de leurs Législateurs. Tous ont senti que chaque particulier doit une partie de son bonheur au bonheur de la societé qu'il forme. Mais cette partie qu'il céde, peut être plus grande ou plus petite par rapport à l'avantage qu'il en retire lui-même, & par rapport à ce qui en résulte pour le bonheur public: elle pourroit être telle que le particulier perdit beaucoup, sans que le bonheur public fût accru. Il y a mille maniéres de faire cette distribution: la maxime de sacrifier le plus petit nombre au plus grand, a des ex-

ceptions & des régles. Si le tort que souffriroit chaque partie d'une République, pour procurer au Chef ou aux Chefs de plus grandes commodités, est capable de rendre un gouvernement vicieux, le tort que souffriroit le petit nombre, & même un seul homme, pourroit être tel qu'il ne faudroit pas à ce prix acheter la commodité de tous. On peut considerer le bonheur & le malheur comme les Géomètres considérent la quantité, qu'ils distinguent en positive & négative; & dire que le bonheur réel de la société est la somme qui reste après la déduction faite de tous les malheurs particuliers.

Par cette exposition du principe que nous regardons comme le fondement de toutes les Loix, nous sommes obligés de laisser voir que nous osons différer du sentiment de M. de *Montesquieu*: & cette crainte nous auroit imposé silence, si la différence qui est entre nous, s'étendoit plus loin qu'à la seule spéculation: mais tout ce qui suit de son principe, suit également du nôtre; nous ne différons que dans l'ordre de nos idées. Il est parti d'un principe établi par plusieurs grands hommes pour fondement de toutes les Loix, tant politiques

que civiles ; d'un certain rapport d'équité, que nous ſentons peut-être mieux que nous ne pourrions le définir. Sans examiner ſi ce rapport d'équité ſe trouve primordialement gravé dans nos ames ; ou ſi, comme de célébres Philoſophes l'ont prétendu, il n'y eſt entré que par l'éducation & par l'habitude de Loix déja établies, il me ſemble que dans l'un ni dans l'autre cas, ce n'eſt point ce qu'on doit prendre pour le principe fondamental des Loix ; ce principe eſt trop obſcur, trop ſuſceptible de différentes interprétations, & laiſſeroit trop d'arbitraire au Légiſlateur. Et quand même le rapport d'équité auroit été mis dans la plus grande évidence, ce principe pour déterminer les hommes, auroit-il jamais la force de celui que nous avons poſé, de celui du plus grand bonheur ? Celui-ci, quand il ne ſeroit pas antérieur à tous les autres, ne ſeroit-il pas toujours le plus puiſſant & le véritable motif de toutes les actions des hommes ? Nous reconnoiſſons tous une Providence ; & dès qu'il en eſt une, il faut que la Révélation, l'équité naturelle, & le principe du plus grand bonheur conduiſent à la même légiſlation. Une diſpute plus longue ſur la priorité des motifs ſeroit vaine.

 Ce

Ce principe du plus grand bonheur eſt ſi univerſel, que non-ſeulement il devroit égaler le ſort de chaque partie d'une même République, mais il devroit encore être la régle de toutes les Républiques priſes enſemble, ce qu'on appelle le *Droit des gens*. Le genre humain n'eſt qu'une grande ſocieté, dont l'état de perfection ſeroit, que chaque ſocieté particuliére ſacrifiat une partie de ſon bonheur pour le plus grand bonheur de la ſocieté entiére. *Si* aucun homme n'a jamais eu un eſprit aſſez vaſte, ni une puiſſance aſſez grande pour former cette ſocieté univerſelle dans laquelle ſe trouveroit la plus grande ſomme de bonheur, le genre humain y tend cependant toujours : & les guerres & les traités ne ſont que les moyens dont il ſe ſert pour y parvenir. Vraiſemblablement ces moyens ſeront toujours les ſeuls : ce ſera ainſi que la nature aura ſoin du bonheur de la totalité du genre humain. C'eſt aſſez pour le Légiſlateur, s'il peut pourvoir au bonheur de la petite partie qui lui en eſt confiée.

D'ailleurs chaque peuple, chaque nation qui a ſa forme de gouvernement, ſes loix & ſes mœurs, eſt naturellement portée à les préfé-

rer à toutes les autres. Il ſemble donc que pour le plus grand bonheur, même du genre humain, chaque Législateur ne doive avoir en vue que d'aſſurer à ſon pays l'état le plus conſtant & le plus durable, de le mettre également à l'abri de la crainte de ſe voir entamer, & de la tentation de s'aggrandir.

Le problême que le Législateur a donc à réſoudre, eſt celui-ci : *Une multitude d'hommes étant raſſemblée, lui procurer la plus grande ſomme de bonheur qu'il ſoit poſſible.* C'eſt ſur ce principe que doivent être fondés tous les ſyſtêmes de législation.

Dieu ayant donné les premiéres Loix aux hommes, ces Loix ſans doute étoient celles qui devoient répandre dans la ſocieté la plus grande ſomme de bonheur : & malgré tous les changemens arrivés dans l'état du monde, ces Loix ſont encore néceſſaires pour le procurer, & ſe retrouvent dans toutes les législations raiſonnables. Mais ce petit nombre de Loix, faites pour un peuple ſimple qui venoit de ſortir de la main de Dieu, ne ſuffiroient plus pour des hommes qui ſe ſont aujourd'hui tant écartés de ce premier état. Les vices multipliés, les ſocietés différemment formées, ont

ren-

rendu néceſſaires des Loix nouvelles: & il s'eſt trouvé dans chaque nation des hommes aſſez ſupérieurs aux autres, pour entreprendre de leur preſcrire ces Loix: quoique ſi l'on examine celles que les Législateurs les plus célébres ont propoſées, on les trouve ſouvent bien défectueuſes.

Toutes les formes de gouvernement ſe réduiſent d'abord à deux principales; à la Monarchie qui eſt le gouvernement d'un ſeul, & à la République qui eſt le gouvernement de pluſieurs. Mais chacune de ces premiéres diviſions reçoit tant de modifications, qu'on peut dire qu'il y a autant de différentes formes de gouvernement, qu'il y a de gouvernemens; on y trouve tous les degrés poſſibles, depuis le Deſpotiſme abſolu juſqu'à la Démocratie parfaite. Pour chaque Etat cependant il y aura toujours deux ſortes de Loix. Les unes regardent le gouvernement même conſidéré comme individu, & ſont ce qu'on appelle le *Droit Politique:* les autres regardent les citoyens, aſſurent leur état, réglent leurs devoirs, & forment le *Droit Civil.* Dans la multitude & la varieté infinie des différentes formes de gouvernemens, qui pourroit entreprendre de trouver

ver les Loix politiques qui formeroient le meilleur gouvernement de tous ? Dans chaque gouvernement, il ne feroit peut-être pas plus facile de prefcrire les Loix civiles qui rendroient les fujets les plus heureux. M. de Montefquieu étoit trop éclairé pour fe croire capable de remplir entiérement l'un ou l'autre de ces objets : là où la nature de la chofe le permettoit, il a donné des principes : ailleurs il s'eft borné aux réflexions, & à approcher le plus qu'il étoit poffible d'un but auquel il n'eft pas permis d'atteindre.

Entre toutes les nuances poffibles qui fe trouvent dans les différentes fortes de gouvernement, il en faut diftinguer trois principales : la Démocratie, où le pouvoir eft partagé également entre tous ; la Monarchie, où le pouvoir eft réuni dans un feul, mais moderé & réglé par les Loix ; & le Defpotifme, où le pouvoir eft réuni dans un feul, fans Loix & fans bornes. Chacun de ces gouvernemens infpire aux citoyens un certain efprit, un certain genre de motifs qui lui eft propre, qu'on peut appeller le reffort de l'Etat. Dans la Démocratie, ce reffort eft la vertu ; dans la Monarchie, c'eft l'honneur ; fous le Defpotifme,

c'eft

c'eſt la crainte. Ces trois motifs ſe modifieront les uns avec les autres dans toutes les formes de gouvernemens intermédiaires ; mais chaque motif y dominera plus ou moins, ſelon que l'Etat approchera plus ou moins de celle des trois conſtitutions à laquelle il appartient. C'eſt de-là que M. de Monteſquieu tire toutes les règles applicables à chaque nature de gouvernement ; la ſolution de ce qui dans chacune pourroit ſurprendre ; la connoiſſance de ſes avantages, de ſes défauts, de ſes reſſources. Cette ſeule remarque eſt plus lumineuſe & plus utile que pluſieurs gros livres que nous avons ſur le Droit Politique & ſur le Droit Civil.

Depuis la première page du livre de M. de Monteſquieu juſqu'à la dernière, on voit le caractère de ſon ame, l'amour de l'humanité, le deſir de ſon bonheur, le ſentiment de ſa liberté. La ſeule peinture qu'il fait du Deſpotiſme Aſiatique, de cet affreux gouvernement où l'on ne voit qu'un maître & des eſclaves, eſt peut-être le meilleur remède ou le meilleur préſervatif contre un tel mal. On voit la même ſageſſe dans ſes conſeils pour préſerver la Démocratie de cette licence à laquelle tend une trop grande égalité.

On

On peut considerer M. de Montesquieu comme un de ces sages qui ont donné des Loix aux peuples, & cette comparaison ne fera tort ni aux Solons ni aux Licurgues. Mais il paroît encore ici comme Magistrat de ces derniers temps, où la complication des Loix a rendu l'exercice de la Jurisprudence si embarrassée, qu'il ne seroit peut-être pas plus difficile de former une législation nouvelle, que de bien observer les Loix telles qu'elles sont aujourd'hui. Ce seroit une belle entreprise que de faire seulement un bon choix des différentes Loix que les différens temps, les différens lieux, les différens progrès dans le bien & dans le mal, ont fait naître. La seule Jurisprudence des François est aujourd'hui un mêlange des anciennes Loix Gauloises, de celles des Francs, & de celles des Romains: mais chaque Province de ce grand Royaume ayant appartenu à différens maîtres, a fait différemment ce mêlange; & de-là résultent encore mille varietés dans la Jurisprudence de chacune. Les Rois, en réunissant ces Provinces sous leur obéissance, n'ont point voulu les priver d'une législation à laquelle elles étoient accoutumées, & dont elles regardoient la conservation comme

leur

leur plus grand privilège. On ne voyoit point assez clair que la législation à laquelle on auroit pû les soumettre, fût préférable à la leur.

Indépendamment de ce qu'on pourroit faire de nouveau, il y auroit un choix à faire entre toutes ces Loix, qui formeroit un corps de législation le meilleur de tous. Nos plus grands hommes en ont trop senti les difficultés pour l'entreprendre: ils se sont contentés d'apporter des remèdes particuliers aux défauts de chaque Loi, à mesure qu'ils les découvroient. Le temps & le cours naturel des choses ont fait à peu près ici ce qu'ils font dans tous les arts: ce qui étoit défectueux ou même barbare dans son origine, a été perfectionné par l'expérience; les Loix d'un systême de législation qui ne quadroient point avec celles du systême dans lequel on les transportoit, s'en sont rapprochées; les Loix faites pour prévenir & punir les désordres, ont été corrigées par les désordres mêmes.

La complication des Loix a nécessairement compliqué la forme judiciaire: & dans quelques pays de l'Europe cette forme est devenue si importante, qu'on peut dire qu'elle fait une partie de la Loi même.

On

On ne ſent que trop les inconvéniens qui doivent naître de tant de formalités : le moindre eſt le délai dans l'exercice de la Juſtice ; elles ruinent ſouvent le plaideur, & abſorbent toujours une partie de la capacité du Juge : il ſeroit ſans doute à ſouhaiter qu'on pût les retrancher, ou les rendre plus ſimples ; & c'eſt une des premières idées qui ſe préſente au Légiſlateur. Mais ces formalités conſidérées ſous un autre aſpect, conſervent la liberté du citoyen, & par-là deviennent reſpectables. Si l'on y change quelque choſe, ce ne doit donc être qu'avec la même circonſpection qu'on toucheroit aux Loix mêmes. M. de Monteſquieu dans l'exercice de la Magiſtrature d'un grand Royaume, avoit reconnu cet effet des formalités, au prix duquel les délais, & les dépenſes, & tous les inconvéniens qu'elles entraînent, ne lui paroiſſoient rien. Lorſqu'il s'agit de conſerver ou de faire perdre au citoyen ſa vie, ſon honneur ou ſes biens, l'excès des précautions ſuperflues eſt moins à craindre que l'omiſſion d'une ſeule précaution néceſſaire.

S'il étoit poſſible de former le meilleur ſyſtême de légiſlation, quels talens ne faudroit-il pas voir réunis dans ceux qui entreprendroient

un pareil ouvrage ? La ſcience univerſelle des Loix, la connoiſſance de leur effet, l'expérience de la manière dont on les obſerve, dont on les élude, dont on les viole : tout cela encore ſeroit inutile, ſi le plus grand fonds d'eſprit philoſophique n'en faiſoit uſage. Mais ſi un tel ſyſtême étoit jamais formé, ce ſeroit à l'autorité d'en faire la Loi univerſelle ; de faire comprendre l'avantage de cette nouvelle légiſlation, ou en tout cas de la faire obſerver. Il eſt des occaſions où le Souverain peut voir ſi évidemment le bonheur d'un peuple, qu'après avoir voulu l'éclairer, il doit le faire obéir.

Comme le plan de M. de Monteſquieu renfermoit tout ce qui peut être utile au genre humain, il n'a pas oublié cette partie eſſentielle qui regarde le commerce, les finances, la *population* ; ſçience ſi nouvelle parmi nous, qu'elle n'y a point encore de nom. C'eſt chez nos voiſins qu'elle eſt née, & elle y demeura juſqu'à ce que *M. Melon* lui fit paſſer la mer. Ce n'eſt point dans ce moment l'amitié qui m'aveugle, ni la mémoire d'un ami qui eſt mort entre mes bras ; mais je ne craindrai point de mettre ſon *Eſſai Politique ſur le Commerce* au rang de ce qu'il y a de mieux en ce

genre

genre dans le livre de *l'Esprit des Loix*. Cette ſcience négligée, ou plutôt entiérement omiſe par les Anciens, eſt une de celles qui demandent le plus de pénétration & le plus de juſteſſe, & eſt ſans contredit une des plus utiles: ſes problêmes plus compliqués que les problêmes les plus difficiles de la Géométrie & de l'Algèbre, ont pour objet la richeſſe des Nations, leur puiſſance, & leur bonheur. Le même amour du bien public qui fit entreprendre à M. de Monteſquieu ſon ouvrage, avoit porté M. Melon à donner le ſien; des lumières égales lui avoient aſſuré les mêmes ſuccès. Ces deux hommes eurent le même genre d'étude, les mêmes talens, les mêmes agrémens de l'eſprit, vécurent dans les mêmes ſocietés, & malgré tout cela furent toujours amis.

Si l'ouvrage de M. de Monteſquieu n'eſt pas ce ſyſtême de légiſlation qui rendroit les hommes les plus heureux, il contient tous les matériaux dont ce ſyſtême devroit être formé. Pluſieurs y ſont déja mis en œuvre; les autres y ſont contenus: ils y ſont, non comme les métaux & les pierres précieuſes ſe trouvent dans leurs mines, ſéparés & mêlés de matières hétérogènes: ici tout eſt pur, tout eſt diamant,

 ou

ou or. Ce qu'on y pourroit désirer, ce seroit un ordre plus exact, qui format de toutes ces parties un tout, qui n'en laissat pas quelques-unes briller hors de leur place, qui les appropriat toutes à l'ouvrage. Mais ce seroit alors ce systême parfait de législation, qui ne sauroit être l'ouvrage des hommes.

Cette dispersion de matiére fit dire à une personne de beaucoup d'esprit, que *l'Esprit des Loix* n'étoit *que de l'Esprit sur les Loix.* Je Je ne sçai si le titre que M. de Montesquieu a donné à son livre, est celui qui lui étoit le plus propre; mais ce livre sera toujours celui qui contient ce qu'on pouvoit dire de mieux sur les Loix.

Il est tel ouvrage composé dans les Universités, auquel un enchainement de propositions a donné un air de profondeur & de méthode, qui ne vaut pas un seul chapitre du livre de *l'Esprit des Loix*, où après avoir traité longuement & pesamment des matiéres que Mr. de *Montesquieu* a épuisées, en ne paroissant que les effleurer, on ne les a qu'à peine effleurées. Et quant à ce prétendu ordre que ces Auteurs ont cru mettre dans leurs ouvrages, ce n'est le plus souvent que parce qu'ils ne voyoient pas

si

si bien que M. de *Montesquieu*, qu'ils ont lié des choses qu'il a laissé séparées.

Nous ne dissimulerons point qu'il nous semble que M. de *Montesquieu*, pour expliquer les causes des variétés qu'on observe dans les mœurs des différens peuples, dans leurs Loix, dans leurs formes de gouvernement, dans leur Religion même, avoit trop donné au climat, au degré de chaleur, à l'air qu'on respire, aux alimens dont on se nourrit, & que quelques raisonnemens sur lesquels il veut appuyer ses explications, n'avoient pas la force qu'il leur suppose. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce principe physique a lieu jusqu'à un certain point; & que quand M. de *Montesquieu* en auroit étendu l'influence au-delà de ses véritables limites, il n'a jamais mérité certains reproches qu'on a voulu lui faire. Une fausse Philosophie, actuellement trop commune, met en danger les Philosophes les plus sages: elle veut les attirer à elle en raprochant ses opinions des leurs, ou les rendre odieux en tenant les dévots tellement en garde contre elle, qu'ils croyent l'appercevoir là où elle n'est pas.

M. de *Montesquieu* avoit fait peu de cas des critiques philosophiques & littéraires, la raison

étoit aſſez forte pour le défendre. Il ne pouvoit pas tant compter ſur elle contre ce nouveau genre de cenſure. Il en connoiſſoit la valeur, lorſqu'elle porte à faux; mais il en craignoit les effets. Il étoit l'homme qui ne devoit pas même être ſoupçonné: il eut ſur cela des inquiétudes dont j'ai été le témoin & le dépoſitaire : il n'étoit pas menacé de moins que de voir condamner ſon livre, & d'être obligé à une rétractation, ou à des modifications toujours fâcheuſes. Cependant après bien des menaces, un long examen, & des réflexions plus judicieuſes, la Sorbonne le laiſſa tranquille : comment auroit-elle pû perſuader que celui qui faiſoit tant de bien à la ſocieté, pût nuire à la Religion ?

Ce ſera un opprobre éternel pour les Lettres, que la multitude des critiques qui parurent contre l'*Eſprit des Loix*. Il fut preſque toujours attaqué avec injuſtice, mais quelquefois avec indécence. Après qu'on eut manqué à ce qu'on devoit à la raiſon, on manqua aux égards dûs à l'homme le plus reſpectable. M. de *Monteſquieu* fut déchiré par ces vautours de la Littérature, qui ne pouvant ſe ſoutenir par leurs productions, vivent de ce qu'ils arrachent des

des productions des autres : il éprouva aussi les traits cachés de cette espéce d'ennemis qu'un autre motif rend plus cruels & plus dangereux, qui ne sauroient voir le mérite sans envie, & que la supériorité de M. de *Montesquieu* dés-espéroit. Le sort singulier d'une critique de l'*Esprit des Loix* mérite qu'on en parle. L'Auteur s'étoit donné beaucoup de peine pour composer contre M. de *Montesquieu* un gros ouvrage qui alloit paroître. Ses amis lui conseillérent de relire l'*Esprit des Loix* : il le lut ; la crainte & le respect le saisirent, & son ouvrage fut supprimé.



ARTICLE SEPTIEME.

DISCOURS

Sur les principes & les suites funestes de l'Irréligion. †

RIen ne seroit plus inconcevable que l'esprit d'irréligion, dans un siécle autant éclairé, si, malgré la lumiére qui y brille, les hommes n'y étoient généralement légers, superficiels, livrés à la molesse, & à leurs sens. Ces défauts & ces vices favorisent tant l'Incrédulité, elle les favorise tant à son tour, & la contagion de ce mal est si palpable, que l'insensibilité là-dessus ressembleroit aux symptomes d'une grangréne mortelle.

Avoüons-le donc, quoiqu'à la honte du Genre-humain; l'Irréligion s'est accruë à bien des égards: Elle s'est multipliée dans des Pays où elle étoit déja: Elle a pénétré dans d'autres où

† Ce Discours est du célébre HALLER, & lui fait autant d'honneur que tous ses autres Ouvrages. On est redevable de la traduction à Mr. *Seigneux de Correvon.*

où elle n'étoit pas encore. Dans un grand Royaume où la superstition s'opose néanmoins à son accroissement, elle fait de continuels & de rapides progrès. Dans l'Allemagne, nôtre Patrie, qui comptoit à peine quelque Esprit fort, il est aujourd'hui des contrées où l'on ne garde presque plus les aparences, & où il est fort à craindre que la Foi ne soit bientôt entiérement éteinte.

Il n'est pas aisé d'arrêter les progrès d'un mal si contagieux. L'Incrédulité a trop de charmes aux yeux de l'homme corrompu, pour qu'il se laisse enlever un si doux apui. Ne point croire les peines d'une autre vie, ni peut-être même un Dieu; pouvoir faire tout ce que l'on veut sans remords & sans contrainte, est un systême qui doit avoir autant de Sectateurs, que le vice même, dont il est la théorie.

On obtient sans peine l'aprobation de ceux qu'on flatte; & voilà la source de tant d'éloges, qu'ont reçû les *Bayle*, les *Schafftsbury*, les *Bullingbroke*, & les autres Promoteurs de l'Irréligion. C'est sur la foi de ces Ecrivains, encore plus célébres par leurs séductions que par la beauté de leur stile, que les Incrédules, les Esprits forts & moqueurs osent nous

braver. Chaque libertin a ſon Oracle, qu'il croit le premier génie. *Un homme d'une telle pénétration*, dit-on, *ne croyoit rien.... Il a trouvé tant de difficultés inſolubles dans la Religion... S'il eût eu la liberté d'écrire... S'il eût vécu dans un ſiécle tel que le nôtre.... S'il eût eu pour Patrie un Pays où non-ſeulement on eût oſé parler librement, mais livrer toutes ſes penſées à l'impreſſion*... Tels ſont les diſcours ordinaires de ceux auxquels la Religion péſe comme un joug inſuportable. Ils ſoupirent après une Révolution générale, qui remette les Hommes dans leurs anciens droits, & leur permette, comme aux animaux, de ſuivre le pur inſtinct.

Mais mettant à part la foibleſſe & les ſophiſmes de leurs argumens, que leurs déſirs ſont inſenſés! Qu'ils ſont oppoſés à leurs plus grands intérêts! C'eſt à ce point important que je voudrois attirer l'attention de mes lecteurs. Mon but dans ce Diſcours n'eſt point de tendre à la Vérité par des routes philoſophiques: ma grande vûë porte pour le coup ſur les ſuites pratiques de l'Incrédulité, le pervertiſſement des mœurs & les maux infinis qu'elle produit déja actuellement. Ils accableroient bientôt la race humaine, ſi ces affreux principes venoient

à étoufer la vérité, & la forcer pour ainsi dire à remonter dans le Ciel.

Il faudrait n'aimer ni Dieu, ni les Hommes, pour n'être pas affligé des malheureux effets que le libertinage d'esprit a produits dans les pays dans lesquels il a prévalu. Un *Schaffts-bury* & un *Bayle* peuvent embellir l'Atheïsme théorétique; ils peuvent nous peindre une Societé d'Athées aussi vertueux qu'il leur plaira: le brillant de leurs couleurs donnera peut-être une sorte d'agrément à leur peinture; mais ils ne pourront jamais lui donner le mérite de la vraisemblance. La raison & l'expérience le confirment; & nous exposerons briévement les preuves qu'elles nous fournissent comme de concert. Ce que j'ai à dire a été dit mille fois, pour le fond des choses, mais les raisons de le rapeller deviennent tous les jours plus fortes.

L'Homme agit toûjours selon de certaines vûes: ces vûes sont toujours rélatives à son bonheur; & il le poursuit par la route qui lui paroit la plus facile, la plus courte & la plus sûre.

Ceux qui nient un Dieu vengeur, & une Vie éternelle, bornent nôtre félicité au court espace de quelques années, à la jouïssance du plaisir,

plaisir, à l'éclat des honneurs, & pour tout dire en un mot, à d'agréables sensations.

Le malheureux Auteur du *Traité de la Vie heureuse* a rendu un service bien essentiel au Genre-humain, lorsque jettant le masque, il a montré à découvert ce qu'est un Athée, & quelles sont les suites naturelles de la Théorie qu'on avoit pris tant de soin jusques-là de nous embellir. » Le bonheur, dit-il, est le patrimoi-
» ne de chaque homme; chacun y a droit, &
» doit le chercher là où il est. Il apartient au-
» tant & aussi justement au scélérat qu'au meil-
» leur & au plus vertueux de tous les hommes.
» Les plaisirs de l'amour, goûtés avec la sim-
» ple sensibilité des animaux, le chatouillement
» délicat des sens, sont nôtre vrai & unique
» Bien. Il peut tout seul, même sans l'hon-
» neur & l'aprobation du monde, faire nôtre
» félicité: mais pour l'obtenir, il ne faut pas
» que la Vertu, cette sévéré pédante, vienne
» à la traverse. Elle n'est au fond que chimé-
» re, fille de l'art & de l'invention, une plan-
» te étrangére que la nature n'a point plantée
» dans nos cœurs. Le remords si opiniâtre à
» nous poursuivre, & l'importune conscience,
» sont uniquement le fruit des impressions don-
» nées

» nées à nôtre enfance, & des préjugés qu'on » y a semés. Il faut s'étourdir sur leur langage, » & s'obstiner à faire taire la conscience jusques » à ce qu'elle ait perdu la force de nous par- » ler. Il n'y a aucune aparence qu'il y ait un » Dieu, & déja il est démontré que la vie à » venir est un pur néant. Ainsi nous n'avons » plus rien à craindre. Il n'est qu'un seul Etre » qui puisse troubler nôtre bonheur: c'est le » Boureau. C'est-là le seul Juge duquel le Phi- » losophe doive se donner de garde; ce Phi- » losophe qui d'ailleurs ne craint rien, ni sur la » terre, ni dans ses abîmes. «

En trahissant les secrets de l'Athéisme, cet Auteur nous a encore rendu un réel service, par l'utile définition qu'il nous donne du Bien & du Mal moral. Le Méchant est un homme qui s'aime uniquement; le Vertueux est celui qui cherche aussi à avancer le bonheur de ses semblables. Cette définition, donnée par le plus grand ennemi de la Foi, servira à nôtre but.

Si l'Incrédulité prenoit si fort le dessus, qu'elle devint la Religion dominante, les premiéres suites de cette révolution seroient infailliblement, que la Théorie Universelle deviendroit pratique. Dans la suite de nos réflexions nous ferons ob-

ſerver ce qui ſe paſſe déja aujourd'hui. Les Athées vivent encore dans une ſituation gênée, ſous l'autorité des Rois, & en ſocieté avec d'autres hommes qui croyent un Dieu, & qui, pour nôtre bonheur, n'aprouvent pas encore le meurtre, l'inceſte, l'empoiſonnement, & les autres chemins les plus courts pour aller à la Fortune. Mais ſi toute l'Europe venoit à recevoir leur doctrine; ſi un nouveau *Flaminius* venoit annoncer publiquement aux Peuples, Vous êtes libres, vous êtes affranchis de ce Dieu que vous redoutiez: vivez déſormais ſelon vos déſirs: quelle face penſez-vous que prendroit le monde? Chaque homme s'aimeroit comme le doit faire un vrai Philoſophe, c'eſt-à-dire, ſeul & ſans partage. Il verroit tous les objets comme lui apartenant en propre, dès qu'ils pourroient accroître ſa félicité, & qu'il auroit la force de les acquerir. Ses Enfans, ſes Pére & Mére, ſes Fréres, ſes Concitoyens, n'auroient plus aucun devoir à exiger de ſa part. Il ne doit plus aux uns l'éducation ni l'entretien, aux autres le reſpect, & à tout le reſte la compaſſion ni aucun office. Ce que penſe déja à préſent un O****, des milliers d'hommes, que dis-je? tous les hommes le penſeroient. Si ſon

plan

plan étoit rempli, tous les liens de la Société seroient pour jamais brisés. L'amour du plaisir formeroit encore une espéce de liaison également courte & inconstante entre les deux sexes. Un Prêtre du Panthéon prononceroit peut-être encore un formulaire, pour annoncer le concubinage de deux Philosophes sans conscience, qui se croiroient tout au plus liés jusques à ce que l'homme eût trouvé une plus belle femme, & la femme un amant plus agréable. La nature aura néanmoins son cours, & il naîtra, quoique plus rarement, des enfans: Car l'expérience nous a apris que le libertinage de l'Epicuréisme, assez aprochant de celui de l'Athéisme, contribua, autant que toute autre cause, à la décadence de Rome; lors que l'impudicité des deux sexes n'ayant plus de bornes, entraina l'extinction de presque toutes les familles Nobles; & l'Histoire nous aprend encore, que la plûpart des Empereurs, excepté le vertueux *Antonin*, n'eurent point d'Enfans. La dissolution des mœurs enflammera un Pére pour sa Fille, un Frére pour sa Sœur: ils ne trouveront nulle résistance, & bientôt ces passions violentes & dénaturées produiront dans chaque famille les inimitiés les plus implacables. Tout res-

respect des Enfans pour leurs Péres & Méres sera éteint; toute autorité des Péres & Méres sur leurs enfans sera détruite.

Mais que fera de ses enfans une beauté éclairée par ce systême? de ces enfans qui sont pour elle une charge incommode, un obstacle à d'autres galanteries; des importuns qui viennent mal-à-propos partager les soins & la nourriture? Elle en usera comme à *Rome*, à *Athénes*, ou à la *Chine*. Ils seront la proie des bêtes féroces; & plus Philosophe qu'une chienne *qui allaitte*, elle volera sans perte de tems à de nouvelles amours.

Un enfant échapera-t-il par bonheur à ce danger? Il ne devra s'attendre de ses parens à rien moins qu'à leur tendresse. Comme il ne fait rien pour eux, ils ne feront rien pour lui. Se privera-t-on de cet argent qui doit procurer une nuit voluptueuse? Le sacrifiera-t-on pour faire tarir les pleurs de cet enfant qui crie au berceau, ou pour donner à ce jeune homme, déja formé, un Gouverneur d'un rare mérite? Les Péres trouveront-ils dans le Code de *La Metrie* une Loi qui les y oblige? Ce fils, par une espéce de hazard est-il devenu adulte? Il refusera l'obéissance à son Pére: il doit satisfaire

ſes propres déſirs : il cherchera tous les moyens de ſe procurer l'argent que ſon Pére lui refuſe dans les mêmes vûës. Une éternelle diſcorde diviſera les Familles. Le Fils devient robuſte, tandis que le Pére s'affoiblit par l'intempérance & par les années. Ici la ſcène va changer de face. Ce vieillard, dira le Fils, eſt en obſtacle à mes plaiſirs, & retarde ma ſatisfaction ; s'il n'étoit plus, je pourrois me parer de plus beaux habits, plaire à cette ſéduiſante chanteuſe, avoir une table plus délicate, & flatter mon oreille par des voix Italiennes du plus haut prix. Qu'eſt-ce qui empêchera ce ſage Fils de ſe défaire de cet ennemi de ſon bonheur ?

Les Athées peuvent être malades, comme d'autres hommes, & déſirent en ce cas, de la part des perſonnes qui leur apartiennent, les ſoins, l'affection & la patience dont ils ont beſoin : Mais comment oſeront-ils s'en flatter ? L'homme incommode ! s'écriera ſa concubine régnante ; n'en ſerai-je pas bientôt tout-à-fait débarraſſée ? Le voilà réduit au ſort des Sauvages de l'Amérique ; il périra ſans ſecours : car que fait ſon triſte état à d'autres hommes qui ne ſont tenus de penſer qu'à leur propre ſatiſfaction ?

Verra-

Verra-t-on jamais former entre ces nouveaux Philosophes les doux nœuds de l'amitié? On trouvera encore, j'en conviens, des amis de table, des compagnons de débauche; mais le plus léger intérêt, la jalousie qu'excite une préférence, la différente façon de penser, rompra bientôt ces minces liens. Dès qu'un homme ne verra dans son ami que le ministre de ses plaisirs, il le haïra avec la même facilité qu'il l'avoit aimé. Il lui suffira de le voir en oposition avec son goût. Dès qu'on ne *se pardonne* rien l'un à l'autre, dès qu'il n'y a plus de fidélité dans le secret, plus de services affectueux à attendre, plus de disposition à se relâcher de ses droits pour la satisfaction, ou pour la consolation de ses amis, il n'y a plus d'amitié.

Un enfant devient orphelin; il perd son apui, si du moins son Pére en étoit un. Qui est-ce qui voudra lui en tenir lieu? L'Amour que les Chrêtiens apellent *Charité*, & qu'ils ont d'autant plus droit de s'aproprier, que c'est la Religion Chrêtienne qui l'a fait connoître aux hommes; cette charité est déracinée avec tout ce que l'Athée nomme préjugés. L'Orphelin, le Voyageur destitués de secours, le Pauvre défaillant

défaillant de misére, tous ces Infortunés mourront à l'écart comme des brutes abandonnées.

Peut-être ne se célébrera-t-il plus de mariages ; mais si cet usage se soutient encore, quelle société sera celle de deux époux, dont l'un trouve plus de contentement avec tout autre qu'avec sa compagne, pour laquelle son goût est usé par l'habitude ; tandis que cette compagne ne croit devoir à son mari ni fidélité ni tendresse, dès qu'elle ne trouve plus avec lui sa satisfaction ? La nouvelle Doctrine rompt absolument tout lien. Je promets : mais pourquoi tiendrois-je ce que j'ai promis ? Ma fidélité à l'observer n'est point une vertu ; la rupture de mes engagemens n'est point un vice ; l'exactitude est une folie, & une pédanterie ridicule, dès qu'elle met obstacle à mes plaisirs ; & l'infidélité devient mon seul devoir, dès qu'elle me rend plus heureux.

Les achats, les ventes, & toutes les négociations ne feront entre ces nouveaux *Troglodites* qu'une étude continuelle de toutes les ruses & les tromperies imaginables. Pourquoi en effet ne pas tromper ? En falsifiant ma marchandise je boirai de meilleur vin, je souperai mieux : C'est mon devoir de tromper, parce que c'est

mon profit. Presque tous les Chinois, qu'on accuse de manquer de Religion, mettent ouvertement & au plus haut point cette théorie en pratique.

Ces nouveaux Philosophes seront-ils en différent sur la possession de quelque bien? Avec quelle chaleur chacun ne soutiendra-t-il pas ses droits? Tout les pousse, & rien ne les tient en bride. Nous suposerons pourtant qu'il y a encore des Juges: mais ces Juges ne connoissent ni Droit, ni Honneur, ni Divinité. Ce sont des hommes, & qui plus est, des Athées, qui veulent être heureux, non par la vertu, ou par l'honneur imaginaire, mais par le bien présent & par le plaisir. Pourquoi ces Juges dépréoccupés ne préféreroient-ils pas ceux qui les corrompent par des présens, en rendant plus heureux ceux qui contribuent à leur bonheur?

L'orgueil de l'un heurte & révolte l'orgueil de l'autre; la Volupté d'un de ces hommes cherche sa satisfaction dans les mêmes objets dans lesquels son rival se propose de la trouver; les limites paroissent trop resserrées & trop gênantes au voisin avide; la vengeance & la haine vont diviser tous les cœurs. Chaque mortel veut tout, & a droit à tout: chaque indi-

vidu devient l'ennemi de tous les autres. Le poiſon fera diſparoître ce Père ou ce Parent incommode; le poignard d'un aſſaſſin à gages ôtera du chemin un offenſeur, & peut-être un offenſé dont on redoute le reſſentiment. L'ennemi le plus grand devra être celui dont on aura le plus ſujet de craindre la haine.

Le Pauvre accablé de ſon indigence, le Joueur auquel les dés n'ont pas été favorables, le fainéant qui ſe trouve déſœuvré à l'aproche de la nuit, le libertin qui a toûjours ſuivi ſagement les panchans de la nature, & épuiſé tous les moyens de les ſatisfaire; tous ces gens-là iront bientôt ſur un grand chemin, prouver au premier paſſager, le piſtolet à la main, qu'il n'a point de droit ſur ſon propre argent. Le Juge, ſoit par foibleſſe, ou manque d'Officiers vertueux, ſoit par avarice ou par indifférence pour ce qui trouble le repos public, fermera les yeux, ou partagera le butin avec les voleurs. D'un autre côté le particulier, qui conſume les fruits de ſon travail en diſſolutions, cherchera, en fraudant le péage, en vendant les plus mauvaiſes marchandiſes, & par des tromperies manifeſtes, à ſoutenir ſes repas joyeux, la dépenſe du ſpectacle, ou

les parties de plaiſir qu'il fait à *Vaux-Hall.*

Dans tous les états de la vie on verra régner les mêmes déſordres. Le Maitre exigera de ſon domeſtique, & le Seigneur de ſes ſujets, tout ce qu'ils ſeront capables de faire, & ſouvent même bien au-delà de leurs forces. Le domeſtique & le ſujet feront de leur côté très ſuperficiellement leur devoir, ou acquitteront leur redevance le plus foiblement qu'il ſera poſſible. Ils obéiront d'autant plus à contre-cœur qu'ils ſont convaincus que leur Maitre ou leur Seigneur n'a d'autre droit pour l'exiger que ſon ſeul pouvoir. Dès qu'une fois un Peuple Philoſophe, ou une Armée initiée dans ces myſtéres, aura ſenti que ſes forces ſont ſupérieures à celles du Général ou du Prince, cette découverte ne tardera pas à produire efficacement ſon effet, & à le produire avec éclat.

Le Prince, dira-t-on, jugera, punira, & convaincra ces Philoſophes par l'épée, ou par la corde, qu'il vaut mieux pour eux-mêmes d'être honnêtes gens, & de vivre à peu près ſelon les principes de la Religion. Mais pourquoi ſe donneroit-il une telle peine? A quoi bon cette attention ſérieuſe? N'a-t-il point d'affaires plus preſſantes? Ne doit-il pas jouïr? Ne

Ne doit-il pas chercher son souverain bien dans la volupté, dans ces plaisirs qu'il peut se procurer si aisément & varier en tant de façons? Si son goût est belliqueux, ne doit-il pas suivre par la voie des armes, la Gloire, son unique Idole? Et quelle peine pourroit lui causer la perte de quelques milliers de machines, sacrifiées à applanir la route où doit passer son char de triomphe? Son esprit éclairé voit trop distinctement le néant de la Justice, & il est trop convaincu de la folie de la Vertu. A sa Cour président les inventeurs de nouveaux plaisirs, & ceux qui se plient au goût du Maître. Celui qui s'abaisse le plus profondément est sûr de monter au plus haut degré, pourvû qu'il serve à la satisfaction de son Souverain. Il ne s'agit point de songer à quelque fondation généreuse pour la perfection du génie, moins encore pour celle des mœurs. Pourquoi le Prince employeroit-il ses trésors à rendre heureux d'autres que lui-même? Le Ministre, le Général, les Officiers de Justice, selon la mesure de leur pouvoir, concourent aux vûës du Maître, & le bas Peuple payera le prix dont les grands achettent à la Cour l'impunité de leurs oppressions. Et puis, qu'est-ce que le

Prince? dira ſon Géneral Athée. Sur quoi ſont fondés ſes droits? Qui m'a commandé de lui obéir? car on ſent bien que les ſermens ſont pour un Athée quelque choſe d'auſſi ridicule, que le ſeroit à Vienne ou à Paris le ſerment qu'on feroit prêter par Neptune ou par Apollon. Les ſuites d'un tel ſyſtême ſeront, que le fer & le poiſon agiront & conſpireront de toutes parts contre le Prince; car quel de ſes Sujets ne portera pas envie à ſon Serrail, à ſes beaux chevaux, à ſes ſuperbes jardins?

Une Garde du Corps fera-t-elle ſa ſureté? Des troupes nombreuſes & diſciplinées retiendront-elles ſous le joug des Sujets qui obéïſſent à contre-cœur? Mais qui le gardera de ſa propre garde contre un Général chéri de plusieurs Légions, contre le Gouverneur puiſſant & accrédité de quelque Province? *Rome* dans le troiſiéme Siécle, & la *Perſe* d'aujourd'hui, prouvent combien peu les Armées ſont capables de garder un Prince, lorſqu'une fois le lien eſt rompu entre lui & ſes Sujets. L'Edifice de l'Etat délabré par tout, touche de près à ſa ruine. Un *Arbace*, un *Miriveis*, un *Galba* achévent d'abattre cette Monarchie Philoſophique. *Sardanapale*, *Néron*, & *Borgia* furent des

des Sages & des Princes, dans la Théorie & dans la Pratique.

Tous ces traits sont formés d'après nature ; mes couleurs n'ont pas même à beaucoup près la vivacité qu'elles devroient avoir pour peindre de tels objets. J'ai à *Rome*, à *Alger*, en *Perse*, & plus près de moi, les originaux de ma description.

Je crois qu'il est assez démontré que cette nouvelle sagesse est la ruine de la vie sociale. Elle ne donne pour objet à chaque homme que son bonheur particulier, & un bonheur purement sensuel. Elle met perpétuellement en oposition les forces de tous les hommes, & il doit en résulter un état de guerre, & d'inimitié universelle, que *Hobbes* a reconnu sincérement en être la suite, & qui ne peut finir que lorsque la Religion viendra ramener la Paix.

La Religion fait précisément le contraire de l'Incrédulité : elle réunit toutes ses forces, toutes ses volontés divisées, en un seul point, je veux dire, en Dieu. Selon les Loix qu'il nous a données, nous devons l'aimer par-dessus toutes choses, & nôtre Prochain comme nous-mêmes. Quel trésor inépuisable de sagesse & de bonté, qui rétablit le bonheur du Genre

humain! Quelles richesses que celles qui contribuent si puissamment au bonheur universel!

Selon la Révélation, nous ne sommes pas faits uniquement pour ce Monde: ses *biens* sont destinés à nous éprouver: nous ne devons en jouïr qu'avec retenue, & cette retenuë doit nous empêcher d'y mettre trop nôtre cœur, parce que nous devons enfin les quitter. Nous sommes destinés à passer dans le Monde des Esprits, d'où sont bannis les plaisirs des sens, & dans lequel, créatures foibles, mais *éclairées* par la Grace, nous devrons nécessairement dépouiller tous les sentimens d'une basse ambition en la présence de Dieu, dans le Monde des Esprits, où nous ne serons admis à la béatude, que par une grace sans bornes, qui vient au secours de nôtre foiblesse.

Dans le Monde où nous nous trouvons, nous sommes tous fréres. Il nous est ordonné de faire à l'égard de nos fréres les autres hommes, tout ce que nous ferions à l'égard de Dieu lui-même, s'il daignoit paroître sous une forme visible, & qu'il eût besoin de nôtre secours; idée qui surpasse tout ce que l'Eloquence humaine pourroit nous offrir de plus persuasif & de plus touchant.

De

De cet abrégé fondamental de la Loi découlent toutes les vertus civiles. Si elles étoient pratiquées, le bonheur du monde en feroit la fuite naturelle & invariable.

Comparons la Société Chrêtienne avec celle des Athées, dans les mêmes cas que nous avons ci-devant dépeints.

Le mariage de deux Chrêtiens eſt un ſpectacle de tendreſſe & de douceur: l'un doit aider à porter la charge de l'autre: le plus fort ne doit pas abuſer de ſon pouvoir, & le plus foible doit obéir: aucun attrait étranger ne doit faire brêche aux Loix inviolables de la fidélité conjugale: le déſir ſeul eſt déja un adultére. Ainſi parle Chriſt; ainſi parle la Raiſon qu'il a éclairée. Un déſir reçu avec complaiſance feroit ſatisfait ſans cela, dès qu'il feroit favoriſé par l'occaſion. L'âge n'affoiblit point la tendreſſe mutuelle de deux Chrêtiens; mais il peut bien l'augmenter. Plus ils croiſſent en vertu, plus auſſi ils deviennent reſpectables & chers l'un à l'autre; & c'eſt ce que l'on peut attendre aſſez probablement des années.

Des enfans ſont pour le Chrêtien un gage, un bien confié, un fonds que nous devons faire valoir, & cultiver pour nôtre commun Seigneur,

gneur, à la gloire duquel ils doivent porter des fruits. Nous ne devons pas ſeulement les aimer, mais les former à la vertu, & à la crainte de Dieu pour leur bonheur éternel. *Il nous* a établis leurs Péres & leurs Tuteurs; *il nous* a mis en quelque ſorte à ſa place, lui qui eſt le Pére commun de tous les mortels.

Les enfans doivent honorer leurs Péres & Méres, comme des Gouverneurs établis de Dieu. Chéris d'eux, ils ne peuvent que les aimer à leur tour; le devoir & la nature ſe réuniſſent pour former l'union la plus tendre & la plus ſatisfaiſante que l'on puiſſe concevoir dans chaque famille.

Confucius enſeignoit avec bien de la raiſon, qu'un Empire ſeroit heureux, ſi chaque famille, priſe ſéparément, étoit dans l'ordre, ſi toutes les familles d'une même Ville étoient unies par les mêmes vûës, & ſi toutes les Villes d'un tel Empire concouroient entr'elles, par leur ſubordination commune, à la ſuprême Source de l'ordre. *Confucius* n'a rien vû de tel pendant ſa vie: mais ce beau ſpectacle auroit lieu dès que le Chriſtianiſme ſeroit univerſellement pratiqué, & bien plus parfaitement encore dans la réalité, qu'il ne l'étoit dans l'idée de *Confucius*.

Le

Le serviteur d'un Chrêtien est son frére; il lui doit toute l'affection, tous les soins, toute la justice, dont cette rélation est susceptible. Le serviteur d'un tel Maître pourroit-il ne pas l'aimer, ne pas désirer sa satisfaction? Dieu lui commande d'honorer ce Maître, & de faire, selon sa capacité, tout ce qui lui est prescrit justement; non comme une chose à laquelle il est forcé, mais comme une tâche imposée de Dieu, qui a jugé cet état suffisant, & sans doute le meilleur pour lui.

Le Négoce obtient du Christianisme une fidélité, & par-là même une sûreté qu'aucune Loi ne peut lui donner. Le Chrêtien n'est jamais seul, Dieu le voit; & dans la profonde solitude de la nuit, il est sous des yeux infiniment plus respectables, que l'Athée ne l'est sous ceux de son Prince. Le gage le plus secret, le dépôt d'un ami mort, dépôt ignoré de tous les hommes, ne le sollicite à aucune infidélité. Comment commettrois-je un si grand mal, puisque Dieu le voit? Vendrois-je à mon prochain crédule une marchandise de mauvais aloi, ou à trop haut prix, parce qu'il ne s'y connoit pas, ou qu'il en a un pressant besoin? Cela seroit-il conforme à la Loi qui veut que je

fasse

faſſe à autrui tout ce que je voudrois qu'il fit pour moi? Changerois-je l'Eternité contre un peu d'argent, dont une couple d'années borneroit peut-être la jouïſſance?

Le Juge, le Magiſtrat enviſage ſon autorité comme une adminiſtration que Dieu lui confie pour un peu de tems, & ſelon laquelle il ſera infailliblement récompenſé ou puni. Dans ce point de vuë tout intérêt particulier diſparoit à ſes yeux, de même que tout déſir d'échanger une récompenſe éternelle contre une ſatisfaction d'un moment. Sans aucun effort, il ſera juſte, exact, incorruptible. Il agit ſous les yeux de ſon ſouverain Maître, auquel la plus ſecrette de ſes penſées eſt déja connuë.

Le Roi eſt paiſible ſur ſon Thrône. Tous ſes Sujets voyent en lui l'image de Dieu ſur la terre, la ſource viſible de l'Ordre, le Soleil de la Societé civile. L'éclat qu'il a reçû le met en état d'éclairer & d'échaufer une ſphére d'une vaſte circonférence. Sous le ſceptre d'un Roi Chrêtien croiſſent les Séminaires pour l'éducation de la Jeuneſſe; les Egliſes s'élévent pour l'amendement des Adultes & des gens d'un âge plus avancé; les hôpitaux, pour le ſoulagement des Pauvres; les Colonies ſe forment, pour

pour servir d'azile aux étrangers oprimés. Ses Gouverneurs, ses Officiers de Justice le connoissent, & savent que leur honneur & leur bien-être dépendent de leurs vertus. Sa pieté, la crainte qu'il a de DIEU impriment chez des milliers d'hommes la ressemblance & l'imitation de son caractére. Il ne s'éléve aucun désir séditieux dans le cœur de ses Sujets. Qui est-ce qui pourroit haïr le Soleil?

Tous ces avantages découlent d'une seule source. Dieu dans sa Révélation a mis à nôtre amour propre des bornes qui, en modérant la passion insatiable des honneurs & des plaisirs, nous montre un bonheur qui nous les fait mépriser. L'instinct secret qui porte le corps au plaisir, & l'ame aux honneurs, n'est que trop puissant pour servir d'aiguillon à nôtre indolence; & la Révélation met à l'impétuosité de ces panchans une digue qui les arrête. Ils continuent néanmoins d'avoir leur cours: Tels que les eaux d'un fleuve contenu dans ses bords, ils serviront encore à sa navigation; mais ils ne désoleront plus la campagne.

Il n'est point à craindre que le calme dure trop long-tems dans l'ame de l'homme: l'ambition, l'avarice & la volupté y germent au milieu

milieu des ſoins attentifs de la Religion. Cette Religion même a des devoirs qui nous obligent au travail, & à remplir nôtre vocation avec dignité.

Il ne nous reſte plus qu'à prévenir certaines objections, qui pourroient aiſément ſéduire ceux qui panchent à l'Incrédulité; & ces objections nous conduiront à la ſeconde partie de ce Diſcours, deſtiné à fortifier par l'expérience ce que nous n'avons préſenté juſqu'ici qu'en théorie.

Les Etats Chrétiens, dit l'Athée, ſont-ils donc ſi remplis d'hommes vertueux? Les Payens n'ont-ils pas été auſſi vertueux & auſſi ſages? La Chine ſoumiſe à un Gouvernement Athée, n'offre-t-elle pas le ſpectacle d'un Empire bien moral & bien réglé? Et ſi tout cela eſt vrai, de quoi ſe vante la révélation, qui ne rend pas les hommes meilleurs? Qu'a-t-on à dire contre l'Incrédulité, qui ne les empêche pas d'être bons?

Il eſt vrai que *Rome* & la *Gréce* ont produit à divers égards des hommes, qui, par le pur amour de la gloire, ont fait de belles actions pour le bien de leur Patrie. On les a vûs combattre avec intrépidité, juger avec droiture, parler courageuſement dans les aſſemblées,

blées, & pratiquer nombre d'autres vertus extérieures, utiles au bien public. Avec tout cela, les Athées d'aujourd'hui pourront difficilement se prévaloir contre nous de ces exemples. Déja, selon leurs principes, ces grands hommes ont été aussi dépourvûs de sens que les Chrêtiens. Comme ceux-ci travaillent pour une vie éternelle dans le Ciel, ceux-là, poussés par le même entousiasme, ont agi dans la vuë d'une immortalité dans la mémoire des hommes. C'est pour elle, pour cette fumée, qu'ils ont négligé la volupté, l'objet capital de l'homme, cet objet charmant qui eût opéré leur vrai bonheur. De plus, les Hommes dont nous parlons n'étoient pas Athées; les plus vertueux d'entre les Payens reconnoissoient une Divinité, qui veille sur les mortels, & qui est attentive à leurs actions: un crépuscule de la vraye lumiére paroissoit avoir percé jusqu'à leurs esprits. Entre ceux-là nous comptons un *Antonin*, un *Epictéte*, & à quelqu'égard un *Socrate*. Les Romains même du tems de *Polybe*, étoient encore pénétrés d'une telle crainte envers les Dieux, qu'on n'eût pû trouvèr un seul homme qui eût voulu hazarder un faux serment.

Il s'en falloit beaucoup néanmoins que *Rome*,

& *Athènes* même, possédassent l'espéce de vertus qui sont vraiment capables de rendre un peuple ou un homme heureux; & la raison pour laquelle les Payens ne les possédoient pas, est précisément, que la lumiére de la révélation n'avoit pas encore brillé à leurs yeux. Cette considération est essentielle à nôtre dessein.

Les vertus des Romains encore libres, avoient principalement pour objet la prospérité de l'Etat. Tous les Citoyens de Rome étoient saisis de cette idée fanatique, que l'Empire du Monde étoit destiné à leur Patrie, & chaque membre de la République travailloit à ce grand ouvrage avec un plaisir & un zéle infatigable. Les Triomphes, les Statuës & les Trophées nourrissoient cette chimére, & les enflammoient d'amour pour la gloire. Mais il manquoit à ces Romains, & plus encore aux Grecs, un nombre considérable de vertus très importantes; ils étoient vindicatifs, & regardoient la haine & la poursuite de leurs ennemis comme une vertu. Les accusations, les actions intentées devant les Tribunaux pour fait de crime, soit contre leurs ennemis, soit contre ceux de leurs proches, étoient l'une des routes les plus communes par lesquelles les jeunes Romains alloient

alloient à la Gloire. L'inimitié entre les familles étoit presque irréconciliable. Un fils ne pouvoit presque sans se déshonorer, laisser l'ennemi de son Pére sans le poursuivre. Cela ne produisit pas à la vérité des duels; ils furent inventés long-tems après dans le Nord; mais il en résulta des séditions & des guerres civiles. Autant que je puis me le rapeller, les Romains ne connoissoient pas la charité & la bienfaisance envers les Pauvres. Les aumônes & les Hôpitaux sont de plus nouvelle date, & apartiennent au Christianisme. Les meilleurs d'entr'eux étoient cruels & inexorables pour leurs ennemis. Un Roi dont on avoit triomphé fut condamné à mourir avec ses Fils, & une innocente Fille, à laquelle même, selon une coutume affreuse, le bourreau ôta l'honneur, avant que de lui ôter la vie. Les vûes qui régnoient dans Rome, encore vertueuse, étoient injustes; elles dominoient dans toutes les délibérations, & donnoient lieu à oprimer les Peuples mêmes qu'elle avoit reçûs sous sa protection. Chez les Romains le mérite de la chasteté étoit absolument inconnu aux personnes de nôtre sexe. On sait l'avis impie de *Caton*, l'Apothéose de *Flora*, & les Spectacles dont le Peuple Ro-

main étoit à la fois honteux & avide. Un *Antonin* eut sa concubine. L'yvrognerie, ni l'avarice ne passoient pas pour vicieuses. *Caton le jeune* rendit la premiére célébre par *son* exemple; & *Caton l'ancien* se livra hautement à l'autre. Le Suïcide étoit une espéce d'émancipation permise, que chacun se donnoit à soi-même; & l'ambition la plus excessive étoit non-seulement une vertu héroïque, mais la mére des Héros. La vanité & la présomption étoient très ordinaires chez les plus sages Romains. La lettre de *Ciceron* à *Luceïus* sera une preuve éternelle à quel point les hommes les plus Philosophes & les plus Sages s'oublioient à cet égard. Les seules Médailles seront des monumens toûjours durables de la vaine gloire de ce Peuple. Le sacrifice cruel de tant de prisonniers, destinés à servir de gladiateurs, devint l'un de ses plus grands divertissemens, & servoit même à la joie des festins. L'action d'exposer les enfans des familles les plus illustres, pour ne pas en augmenter la dépense; l'esclavage enfin, étoient des usages les plus contraires à l'humanité, & qui marquoient un défaut général de compassion. En un mot, il resteroit peu de choses des vertus Romaines, si l'on en excepte
le

le courage & un zéle ardent pour l'aggrandiſſement de Rome, qu'on appelloit *la Ville Eternelle*.

La Chine n'eſt rien moins que ce que les Jéſuites nous la repréſentent par des vuës intéreſſées, & n'a même jamais été telle. *Anſon*, *Rinius*, *Le Gentil*, & d'autres Voyageurs l'ont décrite d'après nature.

Nous pourrions avec fondement nier aux Eſprits forts, que les Lettrés Chinois ſoient Athées. L'Empereur ſacrifie au Dieu du Ciel, & l'attention du *Tien*, ou de l'Etre ſuprême à la conduite des hommes, eſt une vérité reçue & conſacrée chez cette Nation.

Cependant nous abandonnerions ſans peine aux Athées les Chinois modernes, vû leur indifférence pour la Religion, ſans que nos Antagoniſtes gagnaſſent beaucoup à cet accroiſſement de leur nombre.

Les *Chinois* tiennent leurs Loix & leurs Réglemens de leurs premiers Empereurs, des ſages *Ven*, & *Vou-vang*, & d'autres Souverains, qui, autant que je puis le découvrir, étoient attachés à la Religion primitive. Ils adoroient un ſeul Dieu, Créateur, Conſervateur & Juge de tous les hommes. Ces Loix établiſſent un

Ordre ſans égal dans l'Empire. Une ſévére inſpection, & un pouvoir deſpotique paſſe de l'Empereur à ſes Gouverneurs de Provinces, ſe répand de-là ſur les Magiſtratures des Villes, & deſcend enfin juſques au Pére de famille, qui exerce une autorité abſolue ſur ſa maiſon, en même tems qu'il rend la plus parfaite obéiſſance à ſes Supérieurs, qu'on apelle très mal à propos *Mandarins*. Ces régles, & d'autres encore, jointes à la lâcheté naturelle du Peuple, maintiennent ce vaſte Empire dans un aſſez grand calme, & conſervent en vigueur ſa conſtitution. Les nouveaux Maitres qui ont ſubjugué de tems en tems cette Nation puſillanime, ont trouvé ce deſpotiſme favorable à leurs intérêts, & également néceſſaire pour tenir en bride un Peuple innombrable, qui ſurpaſſe plus de cent fois le nombre de ſes vainqueurs. Ils ont trouvé ces Loix très propres à tenir le Peuple ſous le joug, ſans le révolter. Mais à quoi ſe réduiſent les effets ſi renommés de ces Loix, & cette Morale ſi vantée dans laquelle on ſupoſe qu'il n'y a point de Dieu? Ce qui en réſulte eſt le régne de beaucoup de vices, avec bien peu de vertus. Le *Chinois* eſt lâche, faux, adonné à la vengeance, intéreſſé, trompeur, libertin.

Il

Il eſt, à la vérité, civil, laborieux, poſé & moral dans l'extérieur; mais que ces vertus ſont peu de choſe, balancées par le poids de tant de vices!

La Conſtitution intérieure de cet Empire a même bien plus de défauts que les États de l'Europe les plus mal réglés. Tout y eſt rempli de voleurs, & chaque ſiécle y a vû des perturbateurs du repos public, qui par la lâcheté de la Nation, & la lenteur attachée à la forme du Gouvernement, ſe ſont rendus redoutables, & ont mis en péril les Empereurs mêmes. La juſtice & la faveur des *Lettrés* ſont communément vénales. Il n'y a point d'année que quelque Province n'éprouve la diſette; les greniers publics reſtant vuides par la mauvaiſe conduite, & par le honteux intérêt des Magiſtrats, qui laiſſent ainſi mourir les Sujets de l'Empire par milliers. La Cour Impériale eſt pleine de troubles. *Cam-hi* lui-même, cet Empereur ſi renommé, fut contraint de faire décapiter l'héritier qu'il s'étoit choiſi. En un mot, on ne trouve à la Chine que l'ombre des vertus, avec des vices réels.

Ici l'eſprit fort m'objectera les crimes des Européens. Il nous rapellera les horreurs de la

Cour dévote de *Constantinople*, la corruption régnante à Rome, & les vices assez ordinaires dans les Pays qui vivent sous la Communion Protestante. Mr. *Bayle* a déja mis en œuvre cette objection, & il faut convenir qu'*elle* a quelque chose de frappant. Considerez, nous dit-il, les suites du Christianisme ; dans le même quart-d'heure l'Espagnol prie & massacre, le dévôt Italien fait confesser son ennemi, & sitôt qu'il a prié, lui perce le cœur. Les Chrêtiens disent qu'ils croyent une vie *éternelle*, & qu'elle est l'objet capital de tous leurs vœux, de tous leurs travaux ; mais voyez-les de plus près ; recherchent-ils autre chose que l'argent, les honneurs & les plaisirs ? Qu'est-ce que les Athées recherchent de plus ? Ainsi & l'Athée & le Chrêtien se trouvent réunis dans leur Morale par la pratique, & les effets de la révélation ne subsistent plus que dans le geste, & dans l'attitude.

Cette objection paroit forte ; mais elle n'est telle qu'en apparence. Le Christianisme a montré dans tous les tems son pouvoir, & ses vertus ont toûjours eu leur accroissement en proportion avec la solide piété.

Les premiers Chrêtiens ont toûjours été des mo-

modéles de pureté, de charité, d'humilité, de détachement. Et comment n'euſſent-ils pas été tels, dans l'attente & la diſpoſition inébranlable de ſacrifier leur vie, & de perdre volontairement tous les biens après leſquels les autres hommes ſoupirent. *Pline le jeune* eſt le premier témoin qui l'atteſte; & les Chrêtiens eux-mêmes ont conſtamment défié leurs perſécuteurs de pouvoir, par les recherches les plus ſévéres, trouver entre les Chrêtiens, qui étoient alors par milliers, un ſeul homme adonné au crime. Auſſi long-tems qu'ils ont été vrais Chrêtiens, ils ont porté les vertus au-delà des bornes connuës de l'humanité. Aimer ſes ennemis, donner ſa vie pour la vérité, ſe livrer ſans réſiſtance à la fureur de ſes Juges & à la mort même, ſont inconteſtablement des vertus qui ne ſe trouvent pas originairement dans le cœur de l'homme, & qui n'ont point été connuës par les plus ſages Payens.

Il eſt vrai que dans la ſuite des tems on a vû germer dans les cœurs l'impureté, l'ambition & la vengeance, dans le tems même que la bouche ne paroiſſoit reſpirer qu'un ardent amour pour Dieu. Une grande & puiſſante ſecte de Chrêtiens a porté auſſi loin, & peut-

 être

être plus loin encore que ne l'ont jamais fait les Romains, le meurtre & tous les genres de perſécutions. A peine l'Hiſtoire entiére fournira-t-elle une journée comparable à *celle* de la *St. Barthelemi*, ſoit pour le nombre, *ſoit* pour le caractére illuſtre des victimes, ſoit pour la perfidie de leurs meurtriers: journée néanmoins que le prétendu Vicaire de Chriſt célébra par des Médailles, qui fut conſacrée par des Panégiriques, & aplaudie par des témoignages publics d'aprobation & de joie.

Il eſt ſûr encore que dans les Egliſes les plus pures des Chrêtiens, les vices régnent dans un degré également honteux & inconteſtable. La luxure, l'ambition, l'avarice & les procédés injuſtes ſe trouvent dans tous les Etats, & dans toutes les Communautés: mais tout cela ne favoriſe en rien la cauſe des Athées, & fait beaucoup pour la nôtre.

La Superſtition eſt un ennemi preſque auſſi dangereux de la Religion, que l'eſt l'Incrédulité. Celle-ci met en pleine liberté la corruption de l'homme; parce que, ſelon elle, il n'y a plus de Dieu qui puniſſe; & celle-là opére la même choſe, en faiſant eſpérer que Dieu ſe laiſſera fléchir par de vaines Cérémonies,

par

par un mérite étranger, par un attachement extérieur à ce qu'elle nomme la vraye Eglise. L'une & l'autre acquittent mal l'homme envers Dieu : l'Athée refuse la dette, & le superstitieux voudroit la payer en bagatelles. Mais qu'importe à la Religion, que la Superstition mérite de tels reproches? Seroit-elle responsable des crimes de son ennemie?

Le vice des Tiédes, qui ne sont Chrêtiens que de nom, ne fait pas plus de tort à la Religion. Lorsque nous la comparons avec l'Incrédulité, nous mettons en balance le systême de celle-ci avec le systême que nous offre la révélation. L'un nous conduit à un amour universel, qui, selon l'aveu de nos ennemis, fait l'essence de la vertu. L'autre nous sépare de tous les autres hommes : il fait de nous & de nôtre volonté nôtre seul Dieu & l'unique objet de nos actions. Le Chrêtien est coupable, lorsqu'il n'est pas vrai Chrêtien, & l'Athée est coupable, parce qu'il est un vrai Athée. Les vertus qu'il conserve ne viennent que de la crainte qu'il a de ses Concitoyens, & d'un reste d'impression que l'éducation lui a donnée. Il ne seroit point un vrai Athée ; il n'agiroit plus selon ses principes, dès qu'il

aime.

aimeroit autre chofe que lui-même.

Nous obfervons de plus, qu'avec tous les défauts qui accompagnent le Chriftianifme, il s'y trouve une infinité de chofes eftimables, dont on ne doit chercher la fource que dans la Religion; vû que, felon l'aveu de nos Antagoniftes, ce bien eft une plante étrangére en nous, & non un fruit de nos propres difpofitions: une droiture affez univerfelle dans le négoce; la fidélité conjugale, qui prévaut encore de beaucoup fur la violation de ce devoir; l'affection générale des Péres & Méres pour leurs enfans, l'amitié, la charité, la juftice; une foumiffion étonnante à l'autorité, quoique fouvent exercée d'une maniére dure & impitoyable; une fidélité inviolable parmi les Soldats; toutes ces vertus régnent encore parmi ceux qui profeffent le Chriftianifme. Combien de Pauvres font encore nourris! combien de malades foignés! combien d'Orphelins élevés & inftruits! Combien de défirs de vengeance, de panchans à l'impureté, font étoufés dans les cœurs par le vif fentiment de la confcience, par le retour de cette idée importante, qu'il y a un Dieu! Et combien d'hommes, nonobftant la pente de leur corruption, font encore par ce grand

grand motif, bons Citoyens, fidéles Epoux, tendres Péres, Magiſtrats zélés & utiles à leur Patrie! & tout cela par la ſeule raiſon qu'ils ſont Chrêtiens.

Le régne de la vertu ſeroit beaucoup plus général & plus épuré parmi les hommes, s'il s'y trouvoit plus de Chrêtiens, ſi le plus grand nombre d'entr'eux gravoient plus profondément dans leurs eſprits les vérités revélées, s'ils n'affoibliſſoient en eux-mêmes le pouvoir des promeſſes & des menaces divines, en négligeant volontairement tous les moyens deſtinés à mettre en vigueur la Religion. La comparaiſon de deux Etats, dans l'un deſquels la Religion régne, & dans l'autre l'Incrédulité, eſt pour nous une preuve des plus frapantes.

Sous le Régne de la Grande Reine *Elizabeth*, & même plus tard, l'Angleterre étoit preſque ſans incrédules: les plus grands Génies de ce ſiécle-là, un *Verulam*, &, long-tems après, un *Milton*, étoient remplis de la plus grande vénération pour Dieu. Alors la Nation Angloiſe étoit œconome, retirée, laborieuſe, brave, libérale, hoſpitaliére, compatiſſante, & à tous égards dans l'ordre. Ce ſentiment de Religion paroiſſoit juſques dans les rélations de leurs

leurs Voyageurs, & dans les actes de leurs Parlemens. Dans cet état, l'Angleterre fut supérieure en puissance à *Philippe II.* & au *Pape*. On vit sous le même Régne la navigation, *le savoir*, la réputation guerriére & le commerce portés au plus haut degré, & le nom de cet heureux Peuple, admiré de tous les autres, voler jusques au bout de la Terre.

Le tems arriva enfin où les esprits forts prévalurent malheureusement. Alors, sous le Régne de *Charles II.* tout ce qui avoit du raport à la Religion fut tourné en jeux & en objections: Un *Rochester* avant sa conversion, un *Hobbes*, un *Dryden*, étoient les mignons de la Nation & de la Cour. L'Incrédulité passa rapidement du Thrône à la Noblesse, & de la Noblesse au plus bas Peuple. Elle gagna même jusqu'au beau sexe. Quelles en furent les suites? Une corruption dominante & universelle: La pudeur & la retraite, l'aplication au bien-être de la famille, la fidélité dans le commerce, l'amour de la Patrie, l'ordre dans les Finances, toutes les vertus disparurent sensiblement, & s'enfuirent d'un Pays où la crainte de Dieu ne régnoit plus. Depuis ce tems-là, il est triste de l'avouër, comme un fait connu, ces playes

ne ſont rien moins que guéries; la corruption a fait des progrès étonnans parmi le Peuple. La prudente affection de nôtre Monarque a fait ſes efforts pour bannir l'uſage d'une funeſte boiſſon; mais les Loix mêmes ont été obligées de céder à la roideur infléxible de ce vice. Des mariages malheureux, des inimitiés dans les familles, la prodigalité & la tromperie, tous les vices en un mot ſe ſont tellement multipliés à la faveur de l'Incrédulité, que, même au dehors, elle a produit la ruine du Commerce, par un rehauſſement non néceſſaire des prix, par la fabrication frauduleuſe des marchandiſes, & par la baſſeſſe incompréhenſible de la contrebande avec les ennemis mêmes. L'état de la Guerre s'en eſt reſſenti par la lâcheté des Généraux, & le Miniſtére, par l'aprobation inſenſée qu'il donnoit aux vûes d'un étranger, & d'une Religion perſécutrice; tous ces maux, dis-je, ont été les fruits amers de l'Irréligion.

Un Proteſtant penſeroit aux intérêts de ſa foi, & à conſerver ce tréſor au prix même de ſon ſang. Mais le libre *Troglodyte* penſe & oſe dire, Que m'importe la ſûreté d'une ſecte dont je n'adopte point les maximes? Pourquoi me ſe-

ferois-je un fouci que mon Pays foit libre & heureux? Qu'il croule dans fes fondemens, pourvû que fur fes ruines je m'éléve à la fortune que j'ambitionne.

Tout ce qui fubfifte de bon dans les Etats les plus corrompus, & dans l'efprit même des libertins, eft dû au Chriftianifme. Quelques puiffans qu'ils foient, ils trouvent un nombre d'établiffemens déja faits, trop bons & trop utiles à l'Etat pour les changer. Eux-*mêmes*, par l'éducation qu'ils ont reçuë, par divers ouvrages dont d'habiles Auteurs ont fçu rendre attrayante la lecture, fe trouvent encore imbus d'idées morales, dont ils ne peuvent, non plus que l'Epicurien *Lucréce*, fe débarraffer. La honte les force à déguifer leur dépravation, & les empêche de faire connoître trop tôt, à un monde qu'ils ne jugent pas encore affez éclairé, que le libertinage d'efprit eft la Religion du vice. Il faut convenir enfin, que dans le Pays même dont nous avons déploré la corruption, on n'entend pas nier d'une maniére infenfée l'exiftence d'un Etre fuprême. La raifon de ce Peuple eft trop éclairée, pour ne pas réfifter à de telles abfurdités. On y refpecte encore la Religion naturelle, qui laiffe fubfif-

ter

ter la différence du bien & du mal moral. Tandis que nos sages intrépides déclarant la guerre à tout ce qui établit les droits de Dieu, à tout ce qui prétend à quelque supériorité sur l'homme, s'efforcent d'arracher les limites du bien & du mal, & travaillent à détruire toute crainte & toute espérance; dans tous les Ordres néanmoins, il reste encore un nombre de vrais Chrêtiens, dont les lumiéres empêchent que les ténèbres ne soient dominantes. Entre les Législateurs de la Nation, *Littleton* & *West* consacrent leurs talens à étendre la vérité; & plus près du Thrône, nous pourrions montrer dans le premier rang auquel puissent aspirer les mortels, l'Estimateur le plus éclairé du vrai, devant lequel le vice & l'Incrédulité n'oseroient paroître.

Malgré tout ce qu'a opéré l'incrédulité dans la gêne & les ténébres, la Religion subsiste encore dans bien des cœurs, & paroit même extérieurement régner par-tout; ensorte qu'on ne peut se représenter l'état d'un Royaume d'où la Religion seroit tout-à-fait bannie, & qui ne seroit habité que par ces nouveaux Philosophes, qui se vantent d'être si déprévenus. Rome, sous *Néron*, en offroit une image assez ressem-

ressemblante, quoique la Religion Chrêtienne, la Religion Juive, & la Philosophie Stoïcienne, répandues en divers lieux, eussent resserré à divers égards le domaine de la corruption. Cependant, dans ce tems-là même, ceux qui conservoient quelque respect pour la vertu, étoient réduits à cacher leur attachement pour cette Pédadogue, devenuë chez cette Nation l'objet de la risée ou de la haine.

On voit, par tout ce que nous avons dit, que nôtre dispute avec les *Esprits forts*, n'est pas une dispute de pure Théorie, une guerre sur le plein & sur le vuide de l'Espace; ce n'est pas une controverse dans laquelle celui qui se trompe puisse errer innocemment, & où celui qui a raison n'en soit pas plus avancé dans la route de la vertu. C'est une guerre entre le bien & le mal, qui doit décider du bonheur du Monde ou de sa misére.

Après la peinture que nous avons faite de la corruption régnante, on peut sentir combien il est nécessaire que ceux qui aiment les hommes & leur Patrie, & qui se récrient sur l'accroissement de l'Irréligion, employent les moyens les plus sérieux pour détourner d'eux, de leurs concitoyens, de leurs enfans, le danger

qui

qui les menace. Chaque Chrêtien ne devroit-il pas réveiller & redoubler son zéle pour affermir sa famille, ses amis & le monde entier dans la foi, pour faire ensorte que la postérité trouve des Chrêtiens ? Le petit nombre des grands de la terre, qui n'ont pas oublié qu'ils tiennent leur couronne ou leur autorité de Dieu, ne devroient rien omettre de tout ce qui seroit propre à disposer le cœur de tous leurs Sujets en faveur de la Religion, de laquelle dépend leur bonheur. Ils le pourroient par la haute protection qu'ils donneroient à la vertu, par le mépris qu'ils témoigneroient pour les libertins de croyance, en les tenant même éloignés de tout emploi. Ils le pourroient encore par de sérieux Réglemens dans l'Académie & dans l'Eglise, par un choix circonspect des Ministres, des Magistrats, & de tous ceux qui doivent avoir quelque autorité.

Les savans ne devroient-ils pas consacrer leurs talens distingués à celui qui en est l'Auteur, & au lieu de ces minces & indifférentes recherches sur les Langues, l'Histoire, la Philologie, ne feroient-ils pas mieux de prêcher avec attendrissement, & de la maniére la plus pressante, la croix de Christ ? Chaque Chrêtien

même ne devroit-il pas s'efforcer d'arracher de ſon propre ſein le germe du mal, en opposant à l'Incrédulité l'exemple triomphant de ce vrai Chriſtianiſme, auprès duquel les Divinités du Paganiſme, & les vains raiſonnemens des Philoſophes, s'évanouïſſent, comme les ombres de la nuit ſe diſſipent à l'aproche du Soleil?



ARTI-

ARTICLE HUITIEME.

REFLEXIONS

Sur l'Orgueil & la Modestie. *

LA grande inégalité, que nous apercevons souvent dans les productions de l'esprit du même homme, ne doit point nous surprendre; car, le corps étant composé de parties élémentaires, il change avec le tems; il a, comme la Lune, ses variations. De même l'ame, quoiqu'immuable par elle-même, étant étroitement liée avec le corps, & contrainte d'agir de concert avec des organes qui varient sans cesse, doit nécessairement éprouver plus ou moins d'obstacles dans l'usage de ses facultés; elle doit, en quelque maniére, monter ou descendre, comme le mercure dans le tube, suivant l'état du corps. D'où il s'ensuit, que, pendant une heure, l'esprit doit être serein si l'air est pur; & qu'il doit être épais un instant après, si le Ciel est couvert de nuages. † » Dans un beau jour,

 » nous

* Traduites de l'Anglois.

† Ceci est en vers dans l'Original.

» nous nous élevons, avec des aîles de Séra-
» phins, au plus haut des Cieux. Nous con-
» templons, d'un œil d'immortel, la nature en-
» tiére. Le lendemain, si le jour *est nébuleux*,
» nous sommes incapables de penser & *de ré-*
» *fléchir*. Comme dans le mois d'Avril, un
» même jour est clair & ténébreux, ainsi no-
» tre esprit dans un même jour, fait des mer-
» veilles & des sottises.

Puis donc que les opérations de l'esprit dépendent ainsi des organes du corps, qui changent comme le vent, quelle n'est pas l'inconstance de l'esprit humain? Qui peut tirer vanité de la raison? Cette instabilité du corps, ces variations des facultés de l'ame, devroient être une leçon d'humilité, & le fléau de nôtre orgueil. Cependant cette passion est la plus universelle, comme la plus déraisonnable.

Si nous jettons un coup d'œil sur le genre humain, nous remarquerons, que chaque homme avouë qu'il lui manque une chose ou une autre; mais où en trouverons-nous un seul assez raisonnable pour avouer qu'il manque de raison? Nous nous plaignons tous, de ce que nous sommes privés de quelque chose, dont nous n'avons réellement aucun besoin, & nous croyons

tous

tous avoir, non ſeulement aſſez, mais en ſurabondance, la ſeule choſe qui nous eſt abſolument néceſſaire; car, où eſt l'homme qui ne ſoit pas ſatisfait de la portion de bon ſens qu'il a reçuë, & qui ne ſe croye pas en état d'aprendre aux autres à ſe conduire? Nous ſommes ſi orgueilleux, que nous ambitionnons d'être regardés plutôt comme ſages que comme bons; preuve évidente de folie; car comment peut-on être en même tems ſage & méchant? La ſageſſe & la méchanceté ne peuvent pas plus ſubſiſter enſemble, que la vérité & le menſonge.

La raiſon eſt ſans contredit la plus excellente faculté de l'homme. Ceux que la nature a favoriſés à cet égard, ont accoutumé de regarder, avec une ſorte de mépris, ceux qu'elle a moins bien partagés; cependant ſi ces gens-là vouloient s'examiner, ils conviendroient ſans doute, qu'ils n'ont aucun ſujet de s'énorgueillir, puiſqu'ils n'ont rien par eux-mêmes. Les plus ſages feront toujours les plus humbles, parce qu'ils reconnoitront, que, quelqu'excellentes que ſoient les qualités dont ils ſont doués, l'honneur en apartient tout entier à leur Créateur. Si ma pendule eſt bien réglée, doit-elle

en tirer vanité; n'est-ce pas à l'horloger seul que la gloire en est düe? A combien plus forte raison la louange doit-elle tomber toute entiére sur le Créateur, qui non seulement a assemblé les parties dont l'homme est composé, mais qui en a de plus formé lui-même tous les matériaux? On peut dire d'un homme, qui se glorifie de quelque qualité qu'il posséde, qu'il vole son Créateur.

Il n'est rien dont l'homme soit plus porté à s'énorgueillir, que de sa raison. Nous la regardons comme un précieux trésor, qui n'est pas sujet à se perdre comme les richesses ou les autres avantages extérieurs de la fortune, mais qui est attaché à nôtre existence, & ne sauroit nous être enlevé. Cependant, nous voyons souvent cette faculté si vantée, périr par les moyens les plus ordinaires. * Une tuile qui

* L'esprit du plus grand homme du monde, n'est pas si indépendant, qu'il ne soit sujet à être troublé par le moindre tintamare qui se fait autour de lui; il ne faut pas le bruit d'un canon pour empêcher ses pensées; il ne faut que le bruit d'une girouëtte ou d'une poulie. Ne vous étonnez pas, s'il ne raisonne pas bien à présent; une mouche bourdonne à ses oreilles; c'en est assez pour le rendre incapable de bon conseil. Si vous voulez qu'il puisse trouver la vérité, chassez cet animal qui tient sa raison en échec, & trouble cette puissante intelligence qui gouverne les villes & les Royaumes. *Pensées de Paschal*, page 141.

qui tombe d'un toit, dérange quelque fibre du cerveau; aussi-tôt la raison s'évanouit, telle qu'une flamme qui s'éteint, & ne peut être rallumée. Combien de fois, par un coup imprévu de paralysie, ne l'a-t-on pas vuë disparoitre? semblable à un arbre, dont les branches séchent, parce que les vaisseaux étant obstrués, elles sont privées de la sêve qui les nourrissoit. Combien de fois, l'homme enflé de sa raison, n'a t-il pas reçu la juste punition de l'orgueilleux Roi de Babylone!

L'orgueil est la source du mal: c'est de toutes les passions la plus funeste à l'homme, & celle qui déplait le plus à son Créateur; elle lui enléve le juste tribut de nos louanges, & nous ôte à nous-mêmes le contentement de de l'esprit; car l'orgueilleux *Aman* trouve partout un pauvre *Mardochée*. L'orgueil nous fait regarder notre propre mérite au travers d'une lunette qui grossit les objets, & celui des autres au travers d'une lunette qui les diminue; il nous rend aveugles sur nos défauts, & nous donne des yeux d'aigles quand il s'agit d'apercevoir les foiblesses des autres. L'orgueil & la raison se combattent sans cesse; ils sont d'une nature opposée; c'est l'amour & la hai-

ne, les ténébres & la lumiére, qui se détruisent réciproquement.

N'appellons cependant pas *orgueil*, une sage & légitime ambition. Il est non seulement raisonnable de chercher les occasions de nous servir de nos facultés, pour honorer notre Créateur, & être utiles à nos semblables; mais c'est encore là l'usage le plus noble que nous puissions faire de notre raison; nous remplissons alors le but pour lequel elle nous a été donnée. Lorsque nous voyons un homme faire un si bel usage des facultés dont il est orné, c'est lui faire injustice, & nuire à la société, que de prétendre que l'orgueil est le principe de ses actions. Nous sommes trop portés à juger des autres par nous-mêmes: lorsque nous voyons quelqu'un, doué de quelque qualité qui nous rendroit orgueilleux, sans autre examen, nous décidons, qu'il en tire lui-même vanité. Des talens supérieurs, des qualités distinguées, excitent l'envie; & quelle est la vertu que cette noire passion ne transforme pas en vice? Une ambition, qui produit, ou qui tend à produire le bien public, est digne de nos éloges; mais les hommes sont tellement envieux & jaloux, qu'ils ne peuvent voir, d'un œil tranquille

quille & satisfait, une ame parée des plus brillantes vertus. Si l'homme vertueux ne trouvoit pas sa récompense en lui-même, il seroit souvent tenté de renoncer à la vertu; mais les délices d'une ame pure & innocente, suffisent pour le dédommager de tout ce que la malice des hommes peut penser, & de tout ce que l'envie & la jalousie peuvent proférer contre lui. C'est ce sentiment intérieur qui sauve souvent la vertu, qui se briseroit contre l'écueil de la méchanceté humaine.

Pour reprimer notre orgueil, & empêcher nos injustes censures, nous devrions lire & étudier sans cesse ce livre vivant & si instructif, que nous portons avec nous, je veux dire, notre cœur. Celui qui s'apercevra le mieux de ses imperfections, sera le moins porté à condamner celles des autres; un remord arrêtera ses censures. Le seul moyen pour acquerir la vraye sagesse, c'est d'avoir une exacte connoissance de soi-même. Voulez-vous être appellé du beau nom de sage? Découvrez d'abord vos propres défauts, & vous en corrigez. Quel égard peut-on avoir aux paroles d'un homme, qui les contredit par ses actions? Les éloges de la liberté sont-ils bien placés dans la bouche de celui

qui ſe plait à reſter dans l'eſclavage? Quel eſt l'homme qui ſe laiſſera gouverner par une perſonne qui ne ſait pas ſe conduire *elle-même* ? Il eſt vrai qu'une exacte connoiſſance *de ſoi-même* a de grandes difficultés; de faux *amis*, nos paſſions, qui ſont tout autant de flatteurs, préſentent à notre eſprit des images ſi agréables & ſi trompeuſes, obſcurciſſent tellement la raiſon, qu'il eſt très difficile de ſe voir tel qu'on eſt réellement; cependant, cela n'eſt pas impoſſible; ce nuage répandu ſur l'eſprit, peut être éclairci; ces faux amis peuvent être démaſqués; ces flatteurs peuvent être découverts & proſcrits, en prenant la ferme réſolution de ne conſulter que la droite raiſon, & de ne prononcer qu'après un examen ſérieux & attentif devant ce tribunal déſintéreſſé.

Ce qui doit nous porter vivement à prendre une telle réſolution, c'eſt que de toutes les connoiſſances celle de ſoi-même eſt la plus utile à nous & aux autres hommes. Elle ne nous enſeigne pas ſeulement à penſer modeſtement de nous-mêmes, elle nous aprend de plus à excuſer & à ſuporter les foibleſſes de nos ſemblables. On peut dire hardiment d'un cenſeur impitoyable, qu'il eſt de tous les hommes le plus

plus ignorant, puisqu'il s'ignore lui-même.

La *Modestie* est la vertu opposée à l'orgueil; en est-il de véritable? c'est ce que je n'oserois décider. L'amour propre a tant de ruses, que souvent il fait apeller vertu ce qui n'est qu'un vice déguisé; souvent il arrive que cet amour propre nous trompe nous-mêmes; il nous peint sous de fausses couleurs; nous le croyons aisément, parce que nous aimons à le croire; nous ne cherchons pas à dissiper une illusion qui nous rend contens de nous-mêmes. Voici ce qu'un Auteur François dit sur la modestie; je ne crois pas qu'on puisse rien dire de plus ingénieux sur ce sujet. Nous ne manquons pas de gens qui croyent être modestes, & qui le croyent de bonne foi, ils le paroissent même à ne regarder que la superficie de cela; mais examinez-les un peu de près; celui-ci ne se louë point; par exemple, n'ayez pas peur qu'il se vante d'avoir la moindre qualité, il n'oseroit presque dire qu'il est un honnête homme, il ne se sert là-dessus que de phrases mitigées, encor les bégaye-t-il: il est bon, il est généreux, serviable, franc, simple; il est tout cela sans en avoir jamais dit un mot. Oh! c'est qu'il vous trompe; il l'a dit, & le dit toûjours;

jours ; car toûjours il vous fait remarquer qu'il ne le dit point.

En voici un qui rougit, quand vous le louez ; vous l'embarraſſez tant qu'il ne ſçait *que* vous répondre, il perd contenance : oh ! celui-*là* eſt modeſte ; non, c'eſt qu'il a tant d'amour propre, qu'il en eſt timide & inquiet ; vous le louez en compagnie ; tout le monde le regarde, & il n'aime pas à voir l'attention de tout le monde fixée ſur lui ; il eſt en peine, pendant que vous le louez, de ce que les autres en penſent : il a peur qu'on ne l'épluche en ce moment-là, & qu'il n'y perde ; il a peur qu'on ne croye qu'il prend plaiſir à ce que vous dites, & que cela n'indiſpoſe la vanité des autres contre lui. Trouvez le moyen de lui perſuader que tout le monde eſt auſſi charmé de l'entendre louer qu'il le ſeroit lui-même : & vous verrez s'il ſera embarraſſé ; il vous aidera à dire, il ſe livrera à vous comme un enfant ; il vous dira : mettez encore cela, & puis encore cela. Ainſi ce n'eſt pas vôtre éloge qu'il craint, il le ſavoureroit mieux qu'un autre, mais c'eſt l'eſprit injuſte & dédaigneux de ceux qui écoutent ; appellez-vous cela modeſtie ?

Je

Je connois un homme, qui bien loin de ſe louër, ſe ravale preſque toujours; il combat tant qu'il peut la bonne opinion que vous avez de lui; eût-il fait l'action la plus louable, il ne tiendra pas à lui que vous ne la regardiez comme une bagatelle; il n'y ſongeoit pas quand il l'a faite; il ne ſçavoit pas qu'il faiſoit ſi bien; & ſi vous inſiſtez, il la critique, il lui trouve des défauts, il vous les prouve de tout ſon cœur; & c'eſt parce que vous êtes prévenus en ſa faveur que vous ne les voyez pas; que voulez-vous de plus beau? Ah le fripon! il ſçait bien qu'il ne vous perſuadera pas, il ne prend pas le chemin d'y réuſſir; vous l'avez cru vrai dans tout ce qu'il diſoit; eh bien, ſon coup eſt fait, vous voilà pris; de quel mérite ne vous paroitra pas un homme, qui tout eſtimable qu'il eſt, ne ſçait pas qu'il l'eſt, & ne croit pas l'être? Peut-on ſe défendre d'admirer cela? non, à ce qu'il a cru: auſſi vous attendoit-il là, & vous y êtes.

Je m'ennuyerois de les compter les faux modeſtes de cette eſpéce, ils ſont ſans nombre, il n'y a que de cela dans la vie; la modeſtie réelle & vraye n'eſt peut-être qu'un maſque parmi les hommes; il eſt vrai qu'il y a tel

maſ-

masque qu'il est difficile de ne pas prendre pour un visage; il y en a aussi quantité de si grossiers qu'on les devine tout d'*un coup*; & ceux-là je les pardonne volontiers, à *cause* qu'ils me font rire, ou qu'ils me font pitié.

Je connois de bonnes gens très plaisans, par exemple; c'est que sachant le cas qu'on fait de ceux qui ne se louent point, ils ont là-dessus fait leur plan, ils ont dit; Je serai modeste, allons, cela est arrêté, & ils le sont: ce n'est pas lé tout, c'est que si après cela vous ne leur disiez point qu'ils le sont, ils vous le diroient eux-mêmes; & si vous le dites le premier, ils en conviennent de tout leur cœur, ils vous rapportent des exemples de leur modestie, ils vous marquent les tems, les lieux, les actions avec une satisfaction, une naïveté pleine d'innocence; après cela ils concluent, ils disent: Cela est vrai, mon défaut n'est pas d'être vain: & pour preuve de cela, c'est qu'ils en font vanité de n'être pas vains; aussi ces gens-là, je ne dis pas qu'ils sont masqués, car ils ne portent point leur masque, ils ne l'ont qu'à la main, & vous disent: tenez, le voila; & cela est charmant. J'aime tout-à-fait cette maniére-là d'être ridicule; car enfin il faut l'être, & de

de toutes les maniéres de l'être, celle qui mérite le moins de blame ou de mépris, du moins à mon gré, c'est celle qui ne trompe point les autres, qui ne les induit point à erreur sur nôtre compte; il n'y a que les vanités fines & souples qui me révoltent.

On a mis en question si la *Modestie* étoit préférable à l'*Assurance*; j'y répondrai par cette fable.

La *Modestie* fille du sçavoir, & l'*Assurance* fille de l'ignorance, se rencontrérent par hazard en chemin; toutes les deux avoient une longue route à faire, & sentoient par les difficultés qu'elles avoient éprouvées, qu'elles auroient bien de la peine à continuer leur voyage l'une sans l'autre: elles convinrent donc, malgré l'opposition de leurs caractéres, d'étouffer toutes leurs animosités, & de voyager ensemble pour s'entr'aider réciproquement: elles se trouvoient dans un Pays où il n'y avoit point d'auberge, en sorte que ce n'étoit qu'à leur adresse & à l'hospitalité des habitans qu'elles étoient redevables de leur logement & de leur nourriture.

L'*Assurance* ne manquoit jamais de s'ouvrir l'entrée de la maison des Grands; mais elle avoit aussi souvent le malheur de s'en voir chassée, dans le tems même où elle se promettoit la meil-

meilleure chére, & l'appartement le plus commode. La *Modestie* étoit excluë de toutes ces habitations superbes, & obligée de chercher un couvert dans les cabanes des pauvres; elle avoit à la vérité la liberté d'y demeurer autant qu'il lui plaisoit, mais elle n'avoit pour lit que de la paille, & ses repas n'étoient composés que de racines & d'autres alimens aussi grossiers. Ces deux voyageuses s'étant donc unies d'amitié pendant leur route, se flatoient de se rendre mutuellement service, & d'adoucir les inconvéniens du voyage, en partageant les soucis qui les avoient jusqu'alors inquiété.

L'Assurance qui portoit en été les habits de soie les plus élégans, & qui avoit quelque chose d'imposant dans l'air & dans le ton, trouvoit dans les Châteaux & les Palais, qui étoient sur la route, un accès aussi aisé qu'auparavant; tandis que *la Modestie*, dont la robe étoit d'une grossiére étoffe, étoit comme à l'ordinaire repoussée par le portier, à moins que sa compagne ne l'introduisit; l'extérieur brillant de celle-ci, & son air aisé, procuroit ainsi à toutes les deux une bonne réception.

Ce fut par ces efforts d'une assistance mutuelle, qu'elles applanirent toutes les difficultés

de

de leur voyage & qu'elles ſe virent recherchées par toutes les compagnies, & appellées dans toutes les parties de plaiſir, dont elles faiſoient l'amuſement & les délices; la délicateſſe de la *Modeſtie* mettoit un frein aux ſaillies de l'*Aſſurance*, & elle trouvoit elle-même dans la vivacité de ſa compagne, un puiſſant ſoutien à ſa timidité. Quoique l'*Aſſurance* eût bien de la peine à ne pas reprendre de tems en tems ſes premiers airs, qui décontenençoient toûjours *la Modeſtie* chaque fois qu'ils reparoiſſoient; la préſence de ſa compagne lui en impoſoit cependant trop pour qu'elle ſe permit d'offenſer le moins du monde qui que ce fut.

L'*Aſſurance* ſe concilia donc, avec l'aide de la *Modeſtie*, ces traitemens & cette eſtime qu'elle avoit en vain eſpéré pendant ſon abſence. La *Modeſtie* à ſon tour ſecondée par ſa nouvelle aſſociée s'introduiſit dans les meilleures compagnies, fut invitée aux tables les plus délicates, & logée dans les appartemens les plus magnifiques. L'*Aſſurance* avoit ſur ſa compagne un grand avantage dans de certaines circonſtances; ſi, par exemple, quelqu'un demandoit à la *Modeſtie* de qui elle étoit fille, elle rougiſſoit & ne faiſoit aucune réponſe; mais

l'*Assurance* prenant avantage de son silence, ne manquoit pas de se faire passer elle-même pour la fille de la Science.

Elles continuérent ainsi leur chemin, dans une union qui leur étoit réciproquement *utile*. L'*Assurance* prenoit toûjours sa route par les grandes villes, où elle demandoit grace pour la rusticité de sa compagne; mais lorsqu'il falloit s'arrêter dans quelque village ou hameau, la *Modestie* prenoit les devants, pour prévenir les impressions qu'auroient pû faire les hauteurs de l'*Assurance*, qu'elle présentoit comme une personne de la Cour.

Il arriva un jour qu'après avoir parcouru un espace de chemin fort ennuyeux, elles se virent au bord d'une petite riviére, dont les eaux par une cruë subite avoient renversé le pont; ayant considéré quelques momens la rive opposée, elles découvrirent à une petite distance un magnifique château & une foule de peuple qui les invitoit à passer. L'*Assurance*, que rien n'étoit capable d'arrêter, se deshabille sur le champ, se jette presque nuë dans l'eau, & arrive heureusement sur l'autre bord. La *Modestie* blessée de l'indécence de sa compagne, & se défiant de ses forces, vouloit

éviter

éviter le danger ; mais preſſée par l'*Aſſurance* ; & excitée par les railleries de ceux qui étoient de l'autre côté, elle ſe hazarde malheureuſement à paſſer dans des lieux profonds ; troublée par la peur & embarraſſée par ſes habits, elle ſuccombe ſous leur poids, diſparoit, & eſt engloutie par un courant où l'on ne put plus la retrouver ; on dit cependant qu'elle a été priſe en vie depuis peu par un pêcheur ſur les côtes d'Anglèterre, & qu'il ſe propoſe de l'amener inceſſamment à la Capitale, pour la faire voir aux curieux des deux ſexes, avec pluſieurs bêtes rares.

L'*Aſſurance* ne fut pas le moins du monde déconcertée de cet événement, & continua ſon voyage toute ſeule ; elle n'eut pas à la vérité tout-à-fait autant de ſuccès qu'elle en avoit eu avec ſon amie ; cependant comme elle avoit acquis l'art de prendre dans certaines compagnies & en certaines occaſions l'air & les maniéres de la *Modeſtie*, elle fut bien reçuë par-tout : étant enfin arrivée dans le lieu qui étoit le but de ſon voyage, elle y parvint à une grande élévation, & fut faite premiére Dame d'honneur de la Reine du Pays.

ARTICLE NEUVIEME.

REFLEXIONS

Philosophiques sur le moment de la Mort.

LA Mort, ce changement d'état si marqué, si redouté, n'est dans la Nature que la derniére nuance d'un état précédent; la succession nécessaire du dépérissement de notre corps améne ce degré, comme tous les autres qui ont précédé; la vie commence à s'éteindre longtems avant qu'elle s'éteigne entiérement; & dans le réel, il y a peut-être plus loin de la caducité à la jeunesse, que de la décrépitude à la mort; car on ne doit pas ici considérer la vie comme une chose absoluë, mais comme une quantité susceptible d'augmentation & de diminution. Dans l'instant de la formation du fœtus, cette vie corporelle n'est encore rien, ou presque rien; peu à peu elle augmente, elle s'étend, elle acquiert de la consistance à mesure que le corps croit, se dévelope, & se fortifie; dès qu'il commence à déperir, la quantité

tité de vie diminue; enfin lorsqu'il se courbe, se desséche & s'affaisse, elle décroit, elle se resserre, elle se réduit à rien; nous commençons de vivre par degrés, & nous finissons de mourir comme nous commençons de vivre.

Pourquoi donc craindre la mort, si l'on a assez bien vécu pour n'en pas craindre les suites? * Pourquoi redouter cet instant, puisqu'il est préparé par une infinité d'autres instans du même ordre, puisque la mort est aussi naturelle que la vie, & que l'une & l'autre nous arrivent de la même façon sans que nous le sen-

* Voici le langage que Montaigne fait tenir à la Nature. » Sortez, nous dit-elle, de ce monde comme vous y » êtes entrés. Le même passage que vous fites de la mort » à la vie, sans passion & sans frayeur, refaites-le de la » vie à la mort.... c'est une partie de vous que la mort; « vous vous fuyez vous même. Cettui vôtre être, que » vous jouissez, est également parti à la mort & à la vie. » Le premier jour de vôtre naissance vous achemine à » mourir comme à vivre .... Si vous avez fait votre » profit de la vie, vous en êtes repeu, allez-vous-en satisfait.. L'utilité du vivre n'est pas en l'espace, elle est en » l'usage... Il git en votre volonté que vous ayez assez » vécu... Vous en avez assez veu qui se sont bien trouvés » de mourir, eschevant par-là des grandes miséres: mais » quelqu'un qui s'en soit mal trouvé, en avez-vous vû? » Si est-ce grande simplesse de condamner chose que vous » n'avez éprouvée, ni par vous ni par autre... Pourquoi » crains-tu ton dernier jour; Il ne confére non plus à ta » mort que chacun des autres. Le dernier pas ne fait pas » la lassitude, il la déclare. Tous les jours vont à la mort, » le dernier y arrive. *Ess. de Mont. T. I. Liv. I. Ch.* 19.

sentions, sans que nous puissions nous en apercevoir? Qu'on interroge les Médecins & les Ministres de l'Eglise, accoutumés à observer les actions des mourans, & à recueillir leurs derniers sentimens, ils conviendront, qu'à l'exception d'un très-petit nombre de maladies aigues, où l'agitation causée par des mouvemens convulsifs semble indiquer les souffrances du malade, dans toutes les autres on meurt tranquillement, doucement, & sans douleur; & même ces terribles agonies effrayent plus les spectateurs, qu'elles ne tourmentent le malade; car combien n'en a-t-on pas vû, qui, après avoir été à cette derniére extrémité, n'avoient aucun souvenir de ce qui s'étoit passé, non plus que de ce qu'ils avoient senti! Ils avoient réellement cessé d'être pour eux pendant ce temps, puisqu'ils sont obligés de rayer du nombre de leurs jours tous ceux qu'ils ont passés dans cet état duquel il ne leur reste aucune idée.

La plupart des hommes meurent donc sans le savoir; & dans le petit nombre de ceux qui conservent de la connoissance jusqu'au dernier soupir, il ne s'en trouve peut-être pas un qui ne conserve en même temps de l'espérance,

&

& qui ne se flatte d'un retour vers la vie; la Nature a, pour le bonheur de l'homme, rendu ce sentiment plus fort que la raison. Un malade dont le mal est incurable, qui peut juger son état par des exemples fréquens & familiers, qui en est averti par les mouvemens inquiets de sa famille, par les larmes de ses amis, par la constance ou l'abandon des Médecins, n'en est pas plus convaincu qu'il touche à sa derniére heure; l'intérêt est si grand qu'on ne s'en rapporte qu'à soi, on n'en croit pas les jugemens des autres, on les regarde comme des allarmes peu fondées; tant qu'on se sent & qu'on pense, on ne réfléchit, on ne raisonne que pour soi, & tout est mort que l'espérance vit encore.

Jettez les yeux sur un malade qui vous aura dit cent fois qu'il se sent attaqué à mort, qu'il voit bien qu'il ne peut pas en revenir, qu'il est prêt à expirer; examinez ce qui se passe sur son visage, lorsque par zéle ou par indiscrétion quelqu'un vient à lui annoncer que sa fin est prochaine en effet; vous le verrez changer comme celui d'un homme auquel on annonce une nouvelle imprévûe; ce malade ne croit donc pas ce qu'il dit lui-même, tant

il eſt vrai qu'il n'eſt nullement convaincu qu'il doit mourir; il a ſeulement *quelque* doute, quelque inquiétude ſur ſon état, *mais* il craint toûjours beaucoup moins qu'il n'eſpére, & ſi l'on ne réveilloit pas ſes frayeurs par ces triſtes ſoins, & cet appareil lugubre qui dévance la mort, il ne la verroit point arriver.

La mort n'eſt donc pas une choſe auſſi terrible que nous nous l'imaginons, nous la jugeons mal de loin, c'eſt un ſpectre qui nous épouvante à une certaine diſtance, & qui diſparoit lorſqu'on vient à en approcher de près.* Nous n'en avons donc que des notions fauſſes; nous la regardons non ſeulement comme le plus grand malheur, mais encore comme un mal-

* » Je crois, dit Montagne, que ce ſont ces mines & » apareils effroyables, de quoy nous entournons la mort, » qui nous font plus de peur qu'elle; une toute nouvelle » forme de vivre; les cris des méres, des femmes & des » enfans; la viſitation de perſonnes étonnées & tranſies; » l'aſſiſtance d'un nombre de valets pâles & éplorés; une » chambre ſans jour; des cierges allumés; notre chevet » aſſiégé de médecins & de preſcheurs: Somme, tout hor» reur & tout effroy autour de nous. Nous voilà déja enſe» velis & enterrés. Les enfans ont peur de leurs amis mê» mes, quand ils les voyent maſqués; auſſi avons-nous. » Il faut oſter le maſque auſſi-bien des choſes que des per» ſonnes. oſté qu'il ſera, nous ne trouverons au-deſſous » que cette même mort qu'un valet ou ſimple chambrié» re paſſérent derniérement ſans peur. Heureuſe la mort » qui oſte le loiſir aux apprets de tel équipage. *Eſſais de Montaigne. ibid.*

malheur accompagné de la plus vive douleur & des plus pénibles angoiſſes ; nous avons même cherché à groſſir dans nôtre imagination ces funeſtes images, & à augmenter nos craintes en raiſonnant ſur la nature de la douleur. Elle doit être extrême, a-t-on dit, lorſque l'ame ſe ſépare du corps ; elle peut auſſi être de très longue durée, puiſque le tems n'ayant d'autre meſure que la ſucceſſion de nos idées, un inſtant de douleur très-vive, pendant lequel ces idées ſe ſuccédent avec une rapidité proportionnée à la violence du mal, peut nous paroître plus long qu'un ſiécle, pendant lequel elles coulent lentement & relativement aux ſentimens tranquilles qui nous affectent ordinairement. Quel abus de la Philoſophie dans ce raiſonnement ! Il ne mériteroit pas d'être relevé, s'il étoit ſans conſéquence ; mais il influë ſur le malheur du genre humain, il rend l'aſpect de la mort mille fois plus affreux qu'il ne peut être, & n'y eût-il qu'un très petit nombre de gens trompés par l'apparence ſpécieuſe de ces idées, il feroit toûjours utile de les détruire, & d'en faire voir la fauſſeté.

Lorſque l'ame vient à s'unir à nôtre corps, avons-nous un plaiſir exceſſif, une joie vive &

prompte,

prompte, qui nous tranſporte & nous raviſſe ? non, cette union ſe fait ſans que nous nous en apercevions; la déſunion doit *s'en faire* de même ſans exciter aucun ſentiment. *Quelle* raiſon a-t-on pour croire que la ſéparation de l'ame & du corps ne puiſſe ſe faire ſans une douleur extrême ? quelle cauſe peut produire cette douleur, ou l'occaſionner ? la fera-t-on réſider dans l'ame ou dans le corps ? la douleur de l'ame ne peut être produite que par la penſée, celle du corps eſt toûjours proportionnée à ſa force & à ſa foibleſſe; dans l'inſtant de la mort naturelle, le corps eſt plus foible que jamais, il ne peut donc éprouver qu'une très petite douleur, ſi même il en éprouve aucune.

Maintenant ſupoſons une mort violente, un homme, par exemple, dont la tête eſt emportée par un boulet de canon, ſouffre-t-il plus d'un inſtant ? a-t-il dans l'intervalle de cet inſtant une ſucceſſion d'idées aſſez rapide pour que cette douleur lui paroiſſe durer une heure, un jour, un ſiécle ? c'eſt ce qu'il faut examiner.

J'avouë que la ſucceſſion de nos idées eſt en effet, par rapport à nous, la ſeule meſure du

temps,

temps, & que nous devons le trouver plus court, ou plus long, selon que nos idées coulent plus uniformément, ou se croisent plus irréguliérement; mais cette mesure a une unité dont la grandeur n'est point arbitraire ni indéfinie, elle est au contraire déterminée par la nature même, & relative à nôtre organisation: deux idées qui se succédent, ou qui sont seulement différentes l'une de l'autre, ont nécessairement entre elles un certain intervalle qui les sépare; quelque prompte que soit la pensée, il faut un petit temps pour qu'elle soit suivie d'une autre pensée; cette succession ne peut se faire dans un instant indivisible; il en est de même du sentiment, il faut un certain tems pour passer de la douleur au plaisir, ou même d'une douleur à une autre douleur; cet intervalle de temps qui sépare nécessairement nos pensées, nos sentimens, est l'unité dont je parle; il ne peut être ni extrémement long, ni extrémement court, il doit même être à peu près égal dans sa durée, puisqu'elle dépend de la nature de nôtre ame, & de l'organisation de nôtre corps, dont les mouvemens ne peuvent avoir qu'un certain degré de vitesse déterminée; il ne peut donc y avoir

dans

dans le même individu des successions d'idées plus ou moins rapides au degré qui seroit nécessaire pour produire cette différence énorme de durée, qui d'une minute de douleur feroit un siécle, un jour, une heure.

Une douleur très-vive, pour peu qu'elle dure, conduit à l'évanouïssement ou à la mort; nos organes n'ayant qu'un certain degré de force, ne peuvent résister que pendant un certain temps à un certain degré de douleur; si elle devient excessive, elle cesse, parce qu'*elle est* plus forte que le corps, qui ne pouvant la supporter, peut encore moins la transmettre à l'ame, avec laquelle il ne peut correspondre que quand les organes agissent; ici l'action des organes cesse, le sentiment intérieur qu'ils communiquent à l'ame doit donc cesser aussi.

Ce que je viens de dire est peut-être plus que suffisant pour prouver que l'instant de la mort n'est point accompagné d'une douleur extrême, ni de longue durée; mais pour rassurer les gens les moins courageux, nous ajoûterons encore un mot. Une douleur excessive ne permet aucune réflexion; cependant on a vû souvent des signes de réflexion dans le moment même d'une mort violente. Lorsque *Char-*

les

les XII. reçut le coup qui termina dans un instant ses exploits & sa vie, il porta la main sur son épée; cette douleur mortelle n'étoit donc pas excessive, puisqu'elle n'excluoit pas la réflexion; il se sentit attaqué, il réfléchit qu'il falloit se défendre; il ne souffrit donc qu'autant que l'on souffre par un coup ordinaire. On ne peut pas dire que cette action ne fût que le résultat d'un mouvement méchanique, car les mouvemens, même les plus prompts, dépendent toûjours de la réflexion, & ne sont que des effets d'une volonté habituelle de l'ame.

Je ne me suis un peu étendu sur ce sujet, que pour tâcher de détruire un préjugé si contraire au bonheur de l'homme; j'ai vû des victimes de ce préjugé, des personnes que la frayeur de la mort a fait mourir en effet, des femmes sur-tout que la crainte de la douleur anéantissoit; ces terribles allarmes semblent même n'être faites que pour des personnes élevées & devenues par leur éducation plus sensibles que les autres, car le commun des hommes, sur-tout ceux de la campagne, voyent la mort sans effroi.

La vraie philosophie, est de voir les choses telles qu'elles sont; le sentiment intérieur se-

roit toujours d'accord avec cette philoſophie ; s'il n'étoit perverti par les illuſions de nôtre imagination & par l'habitude *malheureuſe* que nous avons priſe de nous forger des *phantômes* de douleur & de plaiſir : il n'y a rien de terrible, ni rien de charmant que de loin ; mais pour s'en aſſurer, il faut avoir le courage, ou la ſageſſe de voir l'un & l'autre de près.

Si quelque choſe peut confirmer ce que nous avons dit au ſujet de la ceſſation graduelle de la vie, & prouver encore mieux que ſa fin n'arrive que par des nuances ſouvent inſenſibles, c'eſt l'incertitude des ſignes de la mort ; qu'on conſulte les recueils d'obſervations, & en particulier celles que Mrs. Winſlow & Bruhier nous ont données ſur ce ſujet, on ſera convaincu qu'entre la mort & la vie il n'y a ſouvent qu'une nuance ſi foible, qu'on ne peut l'appercevoir, même avec toutes les lumiéres de l'art de la médecine, & de l'obſervation la plus attentive : ſelon eux *le coloris du viſage, la chaleur du corps, la molleſſe des parties flexibles ſont des ſignes incertains d'une vie encore ſubſiſtante ; comme la pâleur du viſage, le froid du corps, la roideur des extrémités, la ceſſation des mouvemens & l'abolition des ſens* ex-

externes sont des signes très équivoques d'une mort certaine: Il en est de même de la cessation apparente du pouls & de la respiration; ces mouvemens sont quelquefois tellement engourdis & assoupis, qu'il n'est pas possible de les apercevoir; on approche un miroir ou une lumiére de la bouche du malade, si le miroir se ternit, ou si la lumiére vacille, on conclut qu'il respire encore; mais souvent ces effets arrivent par d'autres causes, lors même que le malade est mort en effet; & quelquefois ils n'arrivent pas, quoiqu'il soit encore vivant; ces moyens sont donc très équivoques. On irrite les narines par des sternutatoires, des liqueurs pénétrantes; on cherche à réveiller les organes du tact par des piqûres, des brûlures, &c. on donne des lavemens de fumée, on agite les membres par des mouvemens violens, on fatigue l'oreille par des sons aigus & des cris, on scarifie les omoplates, le dedans des mains & la plante des pieds, on y applique des fers rouges, de la cire d'Espagne brulante, &c. lorsqu'on veut être bien convaincu de la certitude de la mort de quelqu'un; mais il y a des cas où toutes ces épreuves sont inutiles, & on a des exemples, sur-

tout

tout de personnes cataleptiques, qui les ayant subies sans donner aucun signe de vie, sont ensuite revenues d'elles-mêmes, au grand étonnement des spectateurs.

Rien ne prouve mieux combien un *certain* état de vie ressemble à l'état de la mort; rien aussi ne seroit plus raisonnable & plus selon l'humanité, que de se presser moins qu'on ne fait d'abandonner, d'ensevelir & d'enterrer les corps; pourquoi n'attendre que dix, vingt, ou vingt-quatre heures, puisque ce temps ne *suffit* pas pour distinguer une mort vraie d'une mort apparente, & qu'on a des exemples de personnes qui sont sorties de leur tombeau au bout de deux ou trois jours? pourquoi laisser avec indifférence précipiter les funérailles des personnes mêmes dont nous aurions ardemment désiré de prolonger la vie! pourquoi cet usage, au changement duquel tous les hommes sont également intéressés, subsiste-t-il? ne suffit-il pas qu'il y ait eu quelquefois de l'abus par les enterremens précipités, pour nous engager à les différer & à suivre les avis des sages Médecins, qui nous disent qu'il est incontestable que le corps est quelquefois tellement privé de toute fonction vitale, & que le souffle

de

de vie y eſt quelquefois tellement caché, qu'il ne paroit en rien différent de celui d'un mort; que la charité & la Religion veulent qu'on détermine un temps ſuffiſant pour attendre que la vie puiſſe, ſi elle ſubſiſte encore, ſe manifeſter par des ſignes, qu'autrement on s'expoſe à devenir homicide, en enterrant des perſonnes vivantes : or, diſent-ils, c'eſt ce qui peut arriver, ſi l'on en croit la plus grande partie des Auteurs, dans l'eſpace de trois jours naturels, ou de ſoixante & douze heures; mais ſi pendant ce temps il ne paroit aucun ſigne de vie, & qu'au contraire les corps exhalent une odeur cadavéreuſe, on a une preuve infaillible de la mort, & on peut les enterrer ſans ſcrupule.



ARTICLE DIXIEME.

LE LABYRINTHE DU COEUR.

SOus ton régne orageux, fugitive Jeuneſſe,
Tout m'étoit l'objet d'un déſir;
Dans les excès du vin, & de fauſſe tendreſſe,
Je croyois goûter le plaiſir;
Je l'effleurois: enfant de la délicateſſe,
Il fuyoit, m'échapoit ſans ceſſe,
Quand j'étois prêt à le ſaiſir.
Pouvois-je le fixer, ſans l'art de le choiſir?
Amuſemens de toute eſpéce,
Arts, ſpectacles & jeux occupoient mon loiſir,
Ce calme paſſager, que la paſſion laiſſe
Au milieu des accès de la fiévre traitreſſe;
Des faux brillans du goût j'aimois à m'éblouïr;
Triſte ſort d'un mortel qui ne ſçait pas jouïr!
Mais dans un des momens où l'illuſion ceſſe,
Le jour de la raiſon éclaira ma foibleſſe:
J'apperçus toutes mes erreurs,
Et tel qu'on ſe réveille, en ſortant de l'yvreſſe,
La tête pleine de vapeurs,
Et le cœur en proye à la flamme,

J'eſ-

J'essayai de porter le flambeau dans mon ame,
Et d'en sonder les profondeurs.
Quels obliques détours dans cet obscur Dédale!
Que de monstres à surmonter!
Je vis l'orgueil, *Hydre* fatale
Qui renaît, plus à redouter
Après le coup mortel qu'on a cru lui porter.
La gloire, de lauriers & d'encens affamée,
Chimère aux yeux étincelans,
Qui parmi des flots de fumée
Exhale quelques feux tremblans.
La vengeance, affreuse *Gorgone*,
Que la haine soûtient, que la cruauté suit,
Qui les serpens en tête, ainsi que Tisiphone,
D'un seul de ses regards pétrifie & détruit.

Le préjugé, nouveau *Protée*,
Qui souvent terrassé, se relève en vainqueur
Sous diverse forme empruntée,
Et courbe les humains sous le joug de l'erreur.
Et toi, *Syréne* enchanteresse,
Qui par les doux accens de ta perfide voix,
Soumets à d'odieuses loix
Et la jeunesse & la vieillesse,
Volupté, quel mortel peut triompher de toi?
Il faut pour te combattre, être sourd, insensible,

Et détourner les yeux d'un attrait invincible,
Ou plutôt fuir avéc effroi :
En vain, lorſque tu nous appelles,
Par les nœuds les plus forts nous *ſommes* enchainés,
Ils cédent : nous volons dans tes bras infidéles,
Où de liens honteux, & d'entraves cruelles
Nous nous trouvons environnés.
Par les armes de la morale
J'eſpérai de mon ſein chaſſer ces ennemis :
Les dogmes faſtueux que le portique étale,
Dans mon eſprit bien affermis,
Me donnérent un nouvel être ;
Mais qui gagnai-je ? de l'humeur :
Farouche, atrabilaire, & fier de le paroître,
Affectant de braver le plaiſir, la douleur,
Sophiſte pointilleux, cauſtique, inſociable,
Je devins miſantrope, & me crus raiſonnable.
L'imprudent Satyrique, en prodiguant le ſel,
Ne ſent pas le fiel qui s'y mêle ;
Dans l'amertume de ſon zéle
Il veut être nommé cenſeur univerſel ;
Mais tôt ou tard frappé des traits qu'il envenime,
S'il ceſſe de fronder & le ſiécle, & les mœurs,
L'humanité reprend l'empire légitime
Dont le Ciel a gravé la loi dans tous les cœurs.

Elle

Elle seule de mes journées
M'apprit le véritable emploi :
A la Société, je les ai destinées,
Me dit-elle : aime, & sers ta Patrie, & ton Roi ;
Barbare, & malheureux qui ne vit que pour soi !
Sur ses sages leçons réglant donc ma conduite,
Je me rendis utile, & sortis de l'oubli.
Déja trop plein de mon mérite,
Imprudent, j'espérois voir mon nom établi
Dans le rang glorieux qui fait les noms d'élite.
Vains projets ! mes soins assidus,
Mes services furent perdus ;
Et je sortis de servitude,
En détestant l'ingratitude.
Confus de tant d'égaremens,
Voyant de toutes parts des écueils sur ma route,
Je me précipitai dans l'abîme du doute,
Où je me vis en butte à de nouveaux tourmens.
Il faut sçavoir douter : la craintive prudence,
Pour arriver au vrai, suspend ses jugemens,
Et laisse plus d'un jour vaciller la balance.
Mais flotter dans l'obscurité,
Pour paroître affranchi de la crédulité,
N'oser se décider dans le cours de sa vie,
C'est moins chercher la vérité
Que la tenir captive, après l'avoir servie.

On ouvre enfin les yeux : quels fruits de tant de
soins,
Lorsqu'à se réformer on travaille soi-même?
On compte pour vertus quelques vices de moins.
En vain dans notre orgueil extrême
Nous nous applaudissons, après de grands efforts,
D'avoir sçû résister à de foibles amorces;
C'est l'âge qui nous calme, & l'ame acquiert
des forces
Aux dépens de celles du corps.
La raison stérile appanage,
Souvent, en meurissant, ne nous en sert pas mieux;
La vertu n'est pas son ouvrage :
Des genoux chancelans, & de trop foibles yeux,
Font modérer le pas à la fin du voyage :
Est-ce donc là devenir sage?
Par malheur, ce n'est qu'être vieux.
Dans l'été des ans même, où tout se pacifie,
Je sentois rallumer le feu des passions,
Dont les froids documens de la Philosophie,
La glace des réflexions,
Et tout l'ennui versé dans mon ame engourdie,
Avoient mal éteint l'incendie.
O divine amitié! tu vins à mon secours,
Des bords du Phlégéton ta voix me fit renaître,
Je

Je ſentis dans tes mœurs multiplier mon être,
Et la paiſible aurore éclaira mes beaux jours.
Mais mon cœur vaſte, & trop avide
De mouvemens délicieux,
N'étoit pas tout rempli par un ami ſolide,
Et dans ſes entretiens tendres & gracieux
Se trouvoit à regret du vuide.
Sans oſer conſentir à mes vœux les plus doux,
Heureux, je ſoupirois encore :
Mais je vous vis alors, vous qu'en ſecret j'adore,
Et je ne déſirai, je ne vis plus que vous.
La beauté, les talens, l'eſprit, le caractére,
La bienfaiſance, la candeur,
La gaîté décente, & legére,
La ſimplicité, la pudeur,
Et cette attrayante douceur,
Qui ſans fard, & loin du myſtére,
Tempère à propos la rigueur
D'une réſerve trop auſtére.
Tels ſont vos traits, tel eſt votre ſeul art de plaire ;
Je ne pus éviter ſon aſcendant vainqueur,
Et je lûs au fond de mon cœur,
Que l'amitié la plus ſincére
Sans vous ne pouvoit ſatisfaire
Le déſir inquiet que j'avois du bonheur.

Une constante épreuve épura ma tendresse;
Soumis, respectueux, j'espérai du retour:
Phénoméne étonnant! les soupirs de l'amour
Furent conduits par la sagesse.
Des folles passions les autels abbatus,
Laissérent à leur place élever votre image,
Et le sentiment seul décida mon hommage:
Le tribut n'en est dû qu'aux graces, aux vertus;
Daignez le recevoir au gré de mon envie,
Et je vai commencer à jouïr de la vie.



ARTI-

ARTICLE ONZIEME.

L'IGNORANCE RAISONNABLE.

DAns ſes progrès myſtérieux,
Allez, ſurprenez la Nature,
Mortels, dont l'eſprit curieux
Oſe tenter la route obſcure,
Qui dérobe ſa marche à vos débiles yeux.
Nouveaux Linx, dans vos mains qu'un ſubtil microſcope
Découvre les plus petits corps,
Des aſtres vagabons obſervez les rapports
Par le ſecours du Téleſcope;
Que ce vaſte Univers, après d'heureux efforts,
A vos regards ſe dévelope,
Mais adorez la main qui meut tant de reſſorts.
En bienfaits cette main féconde,
De mille prodiges divers
Orna les Cieux, la terre & l'onde.
Mais l'homme ambitieux, en franchiſſant les airs,
Trop reſſerré dans un ſeul monde,
Veut à ſa ſcience profonde
Soûmettre plus d'un Univers.

Phi-

Philoſophes abſtraits, vos recherches avides,
Vos ſublimes réflexions,
Et vos preuves les plus ſolides
Sont-elles ſans objections?
Enfans de l'antique ignorance,
Les atomes à millions
Sont noyés dans la mer immenſe
De nos modernes tourbillons,
Engloutis à leur tour par une autre puiſſance.
D'une inquiette ardeur votre eſprit enflammé,
Pourra-t-il découvrir le principe de vie
Dont notre globe eſt animé ?
Admirez bien plutôt la puiſſante induſtrie
De l'Etre Créateur qui de rien l'a formé.
Occupez-vous, humains, des dons qu'il vous diſ-
penſe;
Songez qu'il donna l'exiſtence
Aux corps réguliers & brillans,
Dont il connoit lui ſeul & la marche & l'eſſence,
Moins pour exercer vos talens
Sur leurs propriétés, & ſur leur influence,
Que pour fixer vos yeux ſur leur magnificence,
Et des cœurs froids & nonchalans,
Exciter la reconnoiſſance.
La Nature nous offre un ſpectacle aſſez beau;
Jouiſſons avec fruit des tréſors qu'elle étale,
Sans

Sans porter trop avant un indiſcret flambeau
Dans les détours de ce Dédale.
Quel charme inconnu nous ſéduit!
Connoiſſons les bornes preſcrites
A la raiſon qui nous conduit,
Et pour un phantôme qui fuit,
N'en franchiſſons point les limites.
De l'immuable vérité
Sectateurs humbles & fidéles,
Epris avec ſincérité
Des plus légéres étincelles,
Qui luiſent aux regards de notre humanité,
Fuyons les aveugles modéles
Des ſages de l'antiquité;
Mais des découvertes nouvelles
Que notre eſprit trop entêté,
N'aille pas conſacrer l'infaillibité
Par des erreurs plus criminelles.
N'aſpirons point à pénétrer
Des myſtères couverts d'un voile reſpectable;
Qui s'engage trop loin, riſque de s'égarer;
Le danger eſt inévitable;
Faiſons-nous une loi de ſçavoir ignorer.

* * *

ARTICLE DOUZIEME.

EPITRE.

POurquoi m'envoyer pour étrennes
Ce vafe où les plus belles fleurs
Au blanc émaillé de Vincennes
Oppofent leurs vives couleurs ?

Donner eft un moyen de plaire ;
Mais je vous vois tous les inftants,
Et fur mon cœur, depuis long-tems,
Il ne vous refte rien à faire.

Je m'en applaudis chaque jour ;
Si vos traits font faits pour l'amour,
Votre cœur eft fait pour le fage ;
Il eft rempli de fermeté,
De tendreffe & de vérité,
Et vôtre amitié fans nuage,
N'a rien de la légéreté
Ni des caprices de vôtre âge.

Vôtre facile autorité

Ne

Ne fait point ſentir l'eſclavage,
Où vous ſoumet ſa volonté,
Et l'on croit de ſa liberté
Ne faire qu'un meilleur uſage.

Votre eſprit juſte & pénétrant
Ne cherche jamais à paroitre
Et plait toûjours en ſe montrant ;
On vous voit ce qu'on voudroit être.
Décent & jamais concerté,
Vôtre enjoument plait ſans médire ;
En partageant vôtre gayté
On peut croire qu'on vous l'inſpire.

Vous voyez, ſans chagrin jaloux,
La beauté la plus réguliére ;
Vous aimez *Segur* & *Valiére*,
Et vous en parlez comme nous.

Sans décider & ſans prétendre ;
Votre ſentiment eſt à vous ;
Vous ne condamnez pas nos gouts,
Et vous ſçavez ne pas les prendre.
Votre goût eſt toujours le bon,
Le beau ſeul a droit de vous plaire,

Et hors vôtre amour pour *Titon*, *
On n'a nul reproche à vous faire.

J'aime en vous vôtre caractére,
Vos traits, vôtre esprit, vôtre ton.
Jugez vous-même, je vous prie,
Si vos présents sont de saison,
Et sans cette coquetterie,
Si je n'avois pas bien raison
De vous aimer toute ma vie.

---

* Un petit chien.

FIN DU TOME QUATRIEME.



TABLE

TABLE DES ARTICLES

Contenus dans ce Volume.

Fin de la Table.

AVERTISSEMENT.

L'Accueil favorable que le Public a fait à cet Ouvrage Périodique, & un grand nombre de bonnes piéces que nous avons entre nos mains, nous engagent à le continuer. La Souſcription pour les quatre volumes qui paroitront cette année, ſera la même que pour les quatre qui ont paru, c'eſt-à-dire, ſix Livres de France. On pourra ſouſcrire chez divers Libraires des principales Villes de l'Europe.

Le prix ſera de 8 Liv. de France pour ceux qui ne ſouſcriront pas en retirant ce quatriéme Volume.

TABLE DES PIECES

Contenuës dans les quatre premiers Volumes

DU CHOIX LITTERAIRE.

TOME II.

TOME III.